U d'/of OTTAWA
39003003293353

18 - 4/70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lenclosdegeorge00ageo

L'Enclos de George Sand

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE DELAGRAVE

Les Contes de mon oncle Paterne (3e mille). 3 fr. 50.

A LA LIBRAIRIE NATIONALE

Le deuil du Clocher (2e mille). 2 francs.

A LA LIBRAIRIE EMMANUEL VITTE

Critique de Sympathie : I. Portraits (vient de paraître). 3 fr. 50.

La série *Critique de sympathie*, comprendra encore : II. Propos ; III. Etudes ; IV. Causeries. Ces volumes paraîtront successivement.

A LA LIBRAIRIE BLOUD

La vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime (3e mille).

2e fascicule : *Les Moines*, 0 fr. 60.
2e fascicule : *Le Clergé rural* (en collaboration avec Georges Goyau, 0 fr. 60.

A LA LIBRAIRIE PICARD

Les Plaisantes dictions de Pierre Pilotat, 4 fr. 50.

George Sand paysan (épuisé), 2 fr. 50.

Une Population rurale sous l'ancien régime. 2 fr. 50.

Monographie de Lourdoueix St-Michel, 2 fr. 50.

Chroniques berrichonnes (fantaisies), 3 fr.

Catalogues archéologiques et bibliographiques.

A LA LIBRAIRIE SANSOT

Les Paraboles de Joergensen, traduction Husson publiée avec une introduction critique, 1 fr.

SOUS PRESSE

Œuvres choisies de Silvain Paterne, journaliste à La Châtre.

JOSEPH AGEORGES

L'Enclos de George Sand

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
7, Rue Corneille, 7
—
1910

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2415
.A34
1910

A MES FRÈRES

A MES SŒURS

en témoignage de profonde affection

JOSEPH AGEORGES

L'ENCLOS DE GEORGE SAND

PRÉFACE

A la saison des roses d'automne, vers la fin de septembre, il faut visiter le jardin de George Sand. C'est un jardin original et un peu littéraire. Il y pousse des cyclamens d'Italie et des faux-ébéniers. C'est, par endroits, un jardin à la Trianon, un peu apprêté, un peu mignard, où la rivière, le pont de bois, la pelouse ronde et la vache bretonne ont su se placer au meilleur endroit. Mais c'est aussi, et c'est avant tout, un honnête jardin rural, pourvu d'un vaste potager où de braves gens de légumes poussent comme chez eux, où les pommes de terre fleurissent en leur saison, où les cour-

ges s'arrondissent sans vergogne, et où ces longues et lourdes poires dorées, que Mme de Noailles compare à son cœur, pendent vers le sol, à bout de forces, quand l'été s'achève. Cependant, par la faute des cyclamens, des faux ébéniers et de je ne sais quelle musique romantique que fredonnent les arbres des taillis, le jardin de George Sand n'est pas tout à fait un jardin comme il faut. Il y a des sautes d'humeur déconcertantes ; tour à tour, il s'émancipe et il se range ; il prend des libertés et il raisonne la jeunesse. Il fait jaillir de cette bonne terre berrichonne, d'habitude si calme, si pondérée, si dépourvue d'imagination, des parterres imprévus où poussent des fleurs immodestes trop éclatantes, tout en corolles, tout en parfums, et qui ont l'air de se jouer la comédie, d'insulter les violettes d'à côté, de déclamer des vers creux et splendides... ou bien, il encourage la naissance des giroflées et des scabieuses, il présente au soleil, pour qu'il les réchauffe, de longues et sages plates-bandes de haricots grimpants et de fèves. Il ménage, en l'un de ses recoins, la place d'une pépinière et celle d'un verger ; il donne asile, dans ses taillis, à tous les arbres des forêts berrichonnes. Tel qu'il est, le jardin de George Sand porte la signature de la bonne dame ; on croirait

qu'elle s'y est regardée au miroir et que l'image est restée...

Au bas du perron, à la place où les cyclamens sortent de terre, ces fleurs italiennes si distinguées, dont le nombre semble créé pour sonner dans une romance, on se représente George Sand debout dans son costume d'homme, le chapeau de travers, la cigarette au bout des doigts et faisant hommage de sa rêverie à ce « grand gamin d'Alfred » dont le crayon spirituel la caricatura dans cette pose...

Cependant, les arbustes exotiques transplantés de Majorque et d'ailleurs qui remuent leurs feuilles en cadence à quelques pas de là, nous déclament des pages sonores de Lélia ou de Valentine. Mais, à peine avons-nous avancé de trois coudées, la vision s'efface et, comme dans une de ces pièces à transformations que Maurice improvisait jadis sur son théâtre des marionnettes, le décor change et une autre scène vous est jouée...

Voici la grande allée nette, droite, peignée sévèrement, qui s'avance vers les taillis à travers les plate-bandes respectueuses du potager, avec l'allure imposante d'une chanoinesse de province... Et voici, au milieu de l'allée, la bonne « Mâme Sand », en collet noir et bandeaux plats, qui gourmande son jardinier

au sujet d'une greffe en écusson maladroitement pratiquée ; elle s'anime, cite ses auteurs, gage de réparer le dégât... Ensuite, comme le pauvre homme s'excuse d'un air piteux, elle lui tape familièrement sur l'épaule : « Allons, allons ! te désole pas ! Il n'y a pas mort d'homme ! » Puis elle compte les pêches des pêchers, elle s'informe de l'époque où les reinettes seront à point, Mlle Aurore et Mlle Gabrielle aiment tant les « pommes Dauphine ! » Elle s'inquiète des progrès des choux-fleurs et se promet de les accommoder elle-même ! « Vois-tu, mon vieux, moi ma vraie vocation était d'être cuisinière ! » Le jardinier sourit, opine : « Mâme Sand, çà se pourrait ben ! » Elle avance... elle cause... Quoi de nouveau au bourg de Nohant! Tu dis que la pomme de terre est germée ? Combien se vend le boisseau à la Châtre ?... Tout à coup, elle s'arrête devant un rosier ! « Oh ! quelle merveille ! »

Ces roses de Nohant sont exquises. J'en garde deux qui, au bout d'une année n'ont rien perdu de leur grâce. La main qui me les cueillit ne se refermera plus sur aucune fleur. Le petit cimetière de Nohant abrite deux tombes que nous n'y avons pas vues. Il faisait, ce matin-là, un temps d'automne lumineux et triste. La Vallée Noire frissonnait. Le mur croulant du cimetière ne nous protégeait pas contre la bise. Nous restions debout

devant la grande pierre de Volvic, sous laquelle George Sand a voulu reposer, et nous n'osions pas nous agenouiller, nous n'osions pas prier : partout, autour d'elle, il y a des croix ; mais au-dessus de sa tombe il n'y a que les branches d'un cèdre étendues... Nous nous retirâmes, le cœur serré. Alors, les taillis s'ouvrirent devant nous. Ces taillis tournent autour de l'enclos et donnent, par endroit, l'illusion d'un vrai bois sauvage avec ses longues allées d'arbres libres et ses petites clairières nues où joue le soleil... Êtes-vous là, petite Fadette, derrière ce hêtre, cherchant obstinément ces herbes de beauté dont le suc magique vous rendra jolie? Ne venez-vous pas quelquefois, petit grelet malicieux, laver à ce ruisseau votre maigre visage noir grimaçant d'intelligence, et demander aux libellules qui volent sur l'eau le secret dont elles font usage pour avoir la taille fine ?... Mais déjà, nous avons quitté l'enclos et la Vallée Noire nous accueille. C'est une petite vallée étroite, un peu triste, un peu froide au premier abord, jalouse de sa beauté qui, n'étant point une beauté professionnelle, n'a garde de se découvrir à tout venant. Ici, comme nous regrettons de n'avoir pas l'âme d'une berrichonne ! Nous ne pouvons découvrir entièrement le charme et la poésie de ce paysage sans éclat, qui se révèle à qui lui plaît ou à qui le mérite...

Nous nous dépitons de ne pas entendre au loin chanter la grave cornemuse des maîtres sonneurs... A côté de nous on est ému, on s'extasie; on célèbre le culte d'une religion dont nous ignorons les mystères. Nous voudrions être initiés. On nous dit que cela ne se peut, ou qu'il faut obtenir cette grâce des fades qui promènent leurs flambeaux de bois pourri au bord de l'horizon, quand le soir tombe. Nous nous informons du grimoire qu'on doit réciter pour cela... Et, comme la lumière s'écoule au fond du ciel, voici que le sortilège opère... Cette mare verdâtre et moirée qu'on aperçoit entre les roseaux, n'est-ce pas la « Mare au Diable » auprès de laquelle, par son courage à supporter l'épreuve d'une nuit, la petite Marie gagna l'amour? Ce moulin, dont le toit rouge barre l'horizon, et qui est assis dans une verdure si fraîche, serait-ce le « Moutin d'Angibault », où la philosophie coule de la bouche du meunier aussi abondante que la farine de la trémie?... Voici des traînes cachées entre les prunelliers... petits chemins verts qui ne mènent à rien... qu'au château du Rêve... Notre voiture s'arrête... Ma parole! Voilà le village des potiers! Là, vit en bonne amitié, sous de douces lois, la curieuse confrérie des tourneurs d'argile. C'est plaisir de les regarder travailler, immobiles et graves, exécutant sans trêve au-des-

sus de leurs tours — avec une dextérité qui tient de la sorcellerie — des gestes rythmiques qui deviennent, en un clin d'œil, des pots et des urnes. Nous visitons le champ où les chefs-d'œuvre sortis de leurs mains sont jetés et entassés pêle-mêle. Le soleil les frappe, les fait resplendir comme des quartz, comme des marcassites et des cornalines... Leur vernis étincelle. Comme il est difficile de les trier, de distinguer leurs défauts ! On voudrait les posséder tous. Ils brillent d'un tel éclat qu'on oublie leurs tares, qu'on oublie leurs vices! Ah ! George Sand, ils sont de chez vous !

D'ailleurs, qu'y a-t-il, en ces lieux qui, à quelque degré, ne vous appartienne ? Ce soir, en parcourant la Vallée Noire, je songeais qu'elle est bien véritablement votre jardin et votre enclos. C'est à elle que va le meilleur de votre âme, le meilleur de vos œuvres... Et, pour ne l'avoir pas méconnue, pour avoir aimé son charme et ses fleurs modestes, pour être restée avant tout la « bonne dame » berrichonne, familière et charitable, dont les pauvres gens de Nohant parlent avec des mots de bénédiction, pour cela vous avez mérité de prendre place dans ce vaste et magnifique jardin de la poésie française où toutes les abeilles de Gaule se réunissent en une même ruche, et distillent leur miel doré à la chaude et suave lumière du soleil latin.

MARGUERITE AGEORGES D'ESCOLA

UNE AMITIÉ DE JOURNALISTES

HENRI DE LATOUCHE ET HONORÉ DE LOURDOUEIX

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE LATOUCHE
ET DE GEORGE SAND

I

Un clocher épais et lourd s'élevait péniblement au-dessus de quelques vieilles rues et de maisons cossues et fanées. Alentour, des taillis, des châtaigneraies, des coteaux de vignes rousses se perdaient vers des horizons gris. Des chaumières aux toits de tourbe, des hameaux toujours pareils, des remises solitaires et sans destination précise, abris universels pour les chiens, les

vagabonds et les vieux outils, s'éparpillaient sur la campagne aux grâces mélancoliques. Le long des routes mal tracées, des diligences boitaient et grinçaient entre des rangées de bouleaux. Des traînes où passait le bétail sillonnaient des vallons « embrunis » ou des guérets dépourvus d'attraits. De loin en loin, le pigeonnier d'une gentilhommière jetait, sur le fond du paysage, la note ironique de son chapeau pointu. Et ainsi par les jours tempérés des printemps discrets, des étés polis, des automnes languissants et des hivers supportables, sous un soleil adouci ou des brumes ténues, autour de La Châtre, bourgade sans malice, une brave bourgeoisie attendait l'aurore des temps nouveaux.

En la ville, le calme présageait les tempêtes, car par les grilles en fer forgé des hôtels, par les portes semées de clous des maisons basses, dans les salons aux meubles commodes, la « philosophie » avait pénétré. On parlait Encyclopédie ; on parlait Nouvelle-Héloïse. On savait les beaux sentiments et les riches pensers. Il y avait des gens qui s'appelaient Chabenat, Moulins, Tourtat, Pignot, obscurément, pour se gausser de la sottise de M. de Calonne et louer la pro-

bité de M. Necker. Mais ni la faiblesse d'esprit du premier, ni l'honnêteté du second n'eussent suffi, en vérité, à sortir de leur apathie les gens de La Châtre, s'il n'y eût eu, de temps immémorial,— légende ou vérité, on ne savait plus, — des incursions de pillards, venant du pays de Creuse, pour fouetter l'énergie endormie des Bas-Berrichons. D'antiques traditions voulaient que ces bandes à mandrins passassent par Sainte-Sévère depuis que les Grandes Compagnies et depuis que Villadrando y avaient séjourné. Elles remontaient, disait-on, par la côte Perdrix et la tour Gazeau, ou encore par les brandes de Vaudouan. Alors on faisait une levée de tromblons dans La Châtre, et comme plus tard Tartarin, on se portait à la chasse hors les murs. Mais si une ombre paraissait, on rentrait et on rédigeait un procès-verbal de l'expédition signé par tous les membres présents. On scellait le papier et on le déposait en lieu officiel. C'est alors qu'on daubait sur le gouvernement, ce gouvernement qui ne protégeait rien du tout. De l'origine des bandes, on ne se préoccupait plus. Mais les têtes s'échauffaient. On se sentait prêt pour les grandes batailles et pour les graves discussions. La

peur des brigands rendait révolutionnaire par réaction. Ainsi, lentement, imperceptiblement, l'esprit nouveau entrait dans La Châtre.

Il y avait, en ce temps-là, dans une maison de la rue de Bellefont, honorable famille Thabaud, bourgeois sans gloire, mais non sans probité, presque aristocrates puisqu'ils régnaient sur plus d'un arpent de terre et qu'ils se donnaient de la particule. Ils n'avaient point d'odeur de savonnette à vilain. Mais ils ajoutaient volontiers le nom d'un champ au bout du leur. Ils étaient alliés aux Porcher qui avaient un pigeonnier sur le chaumois. On voyait leurs signatures sur cent minutes dans l'étude de M. le tabellion. Les Thabaud étaient originaires du village de Chantôme, en la paroisse de Tranzault. La lignée avait poussé tant de branches que les Thabaud étaient aussi nombreux que les cailloux du chemin. Il y avait les Thabaud de Pisseloup et les Thabaud de Sarzay ; il y avait les Thabaud de Bel-Air et les Thabaud tout court, les Thabaud d'Archys (1) et les Thabaud de la Terrée,

1. Latouche alla souvent à cette propriété qui appartient aujourd'hui à M. le Sénateur Forichon.

les Thabaud de Bois-la-Reine et cent autres Thabaud.

En l'an 1785, le deuxième de février, les Thabaud de la rue de Bellefont, qu'on nommait Thabaud de Latouche, avaient eu un enfant du sexe masculin qu'avait dûment baptisé le vicaire de l'église Saint-Germain, par-devant Me Hyacinthe Thabaud de Chantôme, parrain, et dame Marie-Anne Porcher de Lissaunay, « grande mère », représentant une marraine absente. Cet enfant s'appela Hyacinthe-Joseph-Alexandre et sa mère était née Cuinat (1). Hyacinthe grandit. Il accomplit des voyages en voiture vers les propriétés maternelles et commença par ne point s'occuper de politique. Aussi ne fut-il pas suspect aux Jacobins du district. En 1793, à la fin de la tourmente, il avait huit ans révolus et sa tête sur les épaules, On l'achemina peu à peu vers le collège renommé de Pont-Levoy, dans la vallée de la Loire. Il faut bien un peu soupçon-

1. L'auteur donnera prochainement une étude sur la vie d'un sous-préfet au commencement du XIXe siècle d'après les curieux papiers des familles Cuinat et Thabaud. Il aura ainsi l'occasion de revenir sur l'enfance de Latouche.

ner sa famille d'avoir eu de la sympathie pour les idées nouvelles, — un de ses membres fut conventionnel et, siégeant au Marais, vota la mort du roi, — mais au pays, les Thabaud n'étaient pas sectaires. Ils gardaient un brin de religion. Ils n'eurent pas d'hésitation à confier Hyacinthe aux ecclésiastiques. Au reste, n'était-ce pas l'usage à peu près universel de réserver aux prêtres l'éducation des enfants ?

C'est à Pont-Levoy que Hyacinthe se lia avec un de ses compatriotes Jacques-Honoré Lelarge de Lourdoueix. Ainsi commença une amitié qui dura toute une vie. Cette amitié par sa sincérité, par la différence de situation et d'opinions des deux amis, par le caractère romantique des correspondances qu'elle inspira, mérite une étude. S'il n'y a pas, pour les premières années, de documents précis, au moins pouvons-nous, en suivant les carrières respectives de Latouche et de Lourdoueix, deviner ce que fut leur affection. Et ce ne sera pas sans surprise que nous retrouverons les deux élèves de Pont-Levoy, l'un libéral, l'autre légitimiste, l'un directeur de la *Gazette de France*, l'autre directeur du *Figaro*, toujours unis comme en leur temps de collège.

Mais il faudra bien entendre qu'ils étaient surtout compatriotes, tous deux attachés aux mêmes brandes, aux mêmes bourgades, à ce même pays bas-berrichon qu'ils n'ont jamais oublié et où ils ont toujours fait le rêve de venir mourir. Dans les lettres inédites qu'on trouvera plus loin, il sera facile d'observer que l'amitié de Latouche et de Lourdoueix avait sa racine profonde dans leur parité d'origine et que ce fut toujours dans les souvenirs d'enfance qu'elle se retrempa.

*
* *

Hyacinthe poursuivit à Pont-Levoy des études dont on ne sait plus si elles furent hâtives ou soignées, sommaires ou complètes. Quand elles furent terminées, le jeune homme s'inscrivit à l'école de droit de Paris. C'était après 1800. A Paris, Hyacinthe avait un oncle, Thabaud, qui était administrateur de la loterie, et un autre, Porcher de Richebourg, qui était sénateur. Le sénateur avait quelque influence et l'administrateur de la loterie était au ministère de l'Intérieur un personnage important. Les oncles protégè-

rent le neveu. Tout ainsi qu'aujourd'hui, ils en eussent fait un attaché de cabinet ou un conseiller de préfecture, alors ils le casèrent aux « droits réunis » sous Français de Nantes.

Hyacinthe était de race lente. Et puis, il avait plus de confiance en ses protecteurs qu'en son mérite. Il arrivait donc toujours en retard à son bureau, qui était situé rue Sainte-Avoie. Français de Nantes se fâcha. Hyacinthe s'expliqua. Pour venir du faubourg Saint-Honoré où il habitait, il fallait passer devant les marionnettes et dame, les marionnettes !...

— Comment, les marionnettes ? dit Français de Nantes.

— Eh ! oui, les marionnettes ! reprit Hyacinthe.

— Je ne vous y ai jamais rencontré et j'y vais tous les jours,

Pour avoir communié dans les mêmes marionnettes, le directeur et l'employé furent amis. Ils se pardonnèrent et s'attendirent au spectacle.

On pouvait, en vérité, soupçonner le préposé aux droits réunis de faire autre chose que des additions. Le malheureux écrivait des vers. En

1811, il eut une mention à l'Académie pour un poème sur la mort de Rotrou. Son goût pour les marionnettes s'accentuait, lui aussi, de jour en jour, puisque la même année on jouait *Projets de Sagesse,* à l'Odéon. Ces projets, il ne les exécuta jamais. Car, pour sage, il ne le fut point.

A-t-on besoin d'être sage quand on possède l'inappréciable chance d'avoir un oncle sénateur? Un oncle sénateur facilite bien des choses et voilà pourquoi Hyacinthe eut une mission du gouvernement au delà des Alpes. Les missions du gouvernement sont agréables ; c'est une façon de voyager qui n'a pas vieilli. Hyacinthe, grâce à une honnête subvention, parcourut l'Italie à pied, à cheval, en voiture, après avoir confié sa femme, — entre temps, Hyacinthe s'était marié, — Mlle de Comberousse, à sa belle famille. On devine que Hyacinthe était volage... Il se remplit l'imagination de soleil classique et revint en France pour écrire des ouvrages de circonstance qui s'appelaient *le Procès de Fualdès* ou *les Amants de Barcelone*. Ces enquêtes sur faits divers ressemblent assez à ces sortes de mémoires sensationnels dont un grand journal s'était fait une spécialité, l'an passé. *Fualdès* surtout eut

un retentissement considérable. Latouche était allé, à Rodez, interroger les héros de la sanglante histoire. On s'arracha ses articles, qui passionnèrent toute la France. Et ce reporter sensible fut bientôt aussi célèbre que la victime et que les auteurs du drame aveyronnais.

Journaliste, essayiste, polygraphe, Latouche avait le sens de l'actualité. Il barbouillait du papier pour tous les mondes avec la même facilité. Il triomphait dans la copie de circonstance. De temps à autre, le goût des marionnettes le reprenait et il se mettait à travailler pour le théâtre, quittant vite, du reste, le théâtre pour l'élégie et l'élégie pour la critique. Il eut la chance de rencontrer son compatriote, l'obligeant Emile Deschamps, toujours prêt à collaborer avec qui voulait et il eut, grâce à son secours, deux honorables succès, avec ses comédies de *Selmours* et de *Tour de faveur*. Seul, Latouche n'était pas assez complet pour réaliser une œuvre. De l'avis de ses contemporains, c'était un causeur spirituel et on recherchait volontiers sa conversation. Il concevait avec ingéniosité, mais, la plume à la main, il trahissait trop vite son impuissance. Deschamps,

Béranger, Sainte-Beuve l'ont dit avec raison, il tombait souvent dans la banalité et quelquefois dans le charabia. Et ses défauts s'exagérèrent en vieillissant. Ses premiers vers eurent des succès mérités ; ils étaient gracieux et pleins de fraîcheur. Mais les derniers furent franchement mauvais, c'étaient vers de collégien. Leur ingénuité cachait à peine leur faiblesse. Pourtant cet homme qui écrivait mal pour son compte fut un critique de haut goût. Les libraires Foulon et Beaudoin ne l'ignoraient pas qui lui confièrent le soin difficile de préparer la publication des œuvres inédites d'André Chénier. C'est là, sans conteste, son œuvre la meilleure. Il respecta scrupuleusement les manuscrits du maître. Contre l'insinuation malveillante de cette mauvaise langue de Béranger, son ami, qui l'accusa à demi-mot d'avoir « saboté » les textes originaux, nous avons le témoignage de Lefèvre-Deumier.

Dans la mansarde de Latouche, rue des Saints-Pères, Lefèvre-Deumier lut les manuscrits de Chénier. Latouche n'y changea rien. Il faut l'en féliciter d'autant plus qu'il était bien capable de les refondre.

On lui a fait, non sans motif, une vilaine réputation de mystificateur. Et on ne parle plus de lui sans citer ses supercheries. Il s'attribua un conte d'Hoffmann : il inventa une correspondance entre le pape Clément XIV et l'arlequin Carlin Bertinazzi, et, ce qui est geste moins excusable, il fit passer pour une œuvre de cette charmante femme et de ce gracieux écrivain qu'était Mme de Duras, une nouvelle licencieuse et malsaine qui était de lui-même.

Il faut voir là un signe de sa misanthropie. L'imagination de Latouche allait de la fraîcheur naïve à l'érotisme morbide, par quoi du reste il séduisit les femmes passionnées de son temps. Il se vengea de la vie qui ne lui fut point douce par des tours de collégien corrompu. Aigri, n'ayant pas le succès qu'il avait désiré, ni la fortune qui l'eût aidé à mieux écrire, ni l'influence qu'il ne sût point garder, il sentit vivement les échecs — une de ses comédies tomba complètement en 1831 — il s'affecta des critiques souvent méritées dont il fut l'objet ; il comprit qu'il avait été au-dessous de son rêve ; et c'est alors qu'après avoir criblé d'épigrammes ses amis les libéraux, après avoir abandonné en 1832 la

direction du *Figaro*, après avoir vu ses romans *Grangeneuve*, *Mirage*, *Léo*, *Adrienne* mal réussir sur le marché littéraire, il se confina de plus en plus dans sa retraite d'Aulnay.

C'est un coin de verdure de la Vallée-aux-Loups, entre les bois de Verrières et de Meudon, non loin de l'étang d'Ecoute-s'il-Pleut. En ce temps-là l'endroit était recueilli. Mais la guerre et les Prussiens y ont passé. Et les châtaigniers qui restent encore se lamentent sur ceux qui ne sont plus. Le site s'est modifié et les navrances du vieux poète n'y trouveraient plus l'oubli des hommes. Quel changement! Sa petite maison se cachait sous les arbres. Le jardin s'en allait en pente vers les prairies. L'enclos s'accotait presque au bois d'Aulnay. Et voilà que Sully-Prud'homme, quand il choisit à son tour cet endroit pour pleurer, rencontra de grandes routes, des champs de roses et des villas : il passa, infirme, douloureux, dans sa voiture d'enfant, au milieu des arbres qui avaient bercé les chagrins de l'autre, pour leur demander les mêmes consolations. Mais si le val est toujours odorant de ses parterres et de ses fleurs, où est le grand silence dans lequel vint baigner l'âme rêveuse

de Chateaubriand? L'Œgypan malade qu'était Latouche aimait justement Aulnay pour sa solitude, pour ses châtaigniers fiers et discrets, pour ses sources jamais souillées. Il avait tapi son nid, façon d'ermitage bas et sympathique, sous des lierres, des jasmins et des églantiers ; de sa fenêtre il bavardait avec les merles et les couples amoureux de son colombier. Là, il songeait avec liberté aux landes du Berry, aux vallons de la Sédelle, aux champs d'orge de Lourdoueix, aux auberges rustiques de Saint-Plantaire. Là, surtout, il cultiva avec goût ses marasmes. Cavaignac, en juillet 1840, lui écrivait de Londres dans une lettre très affectueuse : « Ne vous laissez pas distraire par vos alentours : bois, coteaux, prés verts. » Latouche cependant n'entendait bien que mêler ses jérémiades aux bruissements des arbres et aux chansons des ruisseaux.

Et c'est là que vint le trouver celle qui ensoleilla ses derniers moments. Avec une grande admiration au cœur, elle était arrivée de Rodez, où elle faisait des vers gracieux. Jeune, palpitante d'amour et de poésie, heureuse de tout son lyrisme, elle était arrivée de sa montagne

lointaine pour se joindre au chœur des muses romantiques, Delphine, Ségalas, Tastu, Valmore... Elle était prête à souffrir en chantant selon la coutume de ce temps-là.

Flaugergues (1), il t'attend ce hameau solitaire

lui dit Latouche, et la muse modeste et romanesque s'installa aux côtés du malade.

Le poète se reprend alors au travail et à la vie. On se promène dans les chemins et dans les allées du bois. Latouche met ses scrupules à ne pas faire de peine à son amie avec ses propres chagrins, mais le mal est plus fort. Les crises d'impatience deviennent plus violentes. Il faut à la pauvre Flaugergues des trésors de délicatesse infinie pour panser son malade. Elle s'oublie pour ne plus songer qu'aux souffrances de son poète. Et ce triste tête-à-tête dure plusieurs années. En 1847 (2), de rares

1. Sur Pauline de Flaugergues, voir l'excellent article de M. Edmond Pilon dans le *Mercure de France*, 15 août 1906, et surtout la brochure déjà rare du regretté A. de la Morinerie.

2. Pauline a dû définitivement s'installer à Aulnay vers cette époque.

amis approchent encore l'ermite hypocondre. Il est invisible. Et il vit là jusqu'en 1851, en face de sa garde-malade désolée.

Il a des manies. Il refait tous les jours son testament ; il commence des poèmes qu'il n'a plus la force de finir ; ses vers, du reste, sont étrangement mauvais. Il n'est plus guère sensible qu'à l'amitié d'Honoré de Lourdoueix. Et c'est justement dans l'amitié qu'il garde à son camarade d'enfance qu'on retrouve toute sa sensibilité exquise. On verra, par ses lettres, avec quelle tendresse puérile il traite la mère de son ami, avec quelle sentimentalité romantique il chante encore le bout de nature qui l'entoure. Et c'est pour montrer quelle réserve d'affection et de bonté cachait le cœur de cet homme aigri qu'il sied de publier cette correspondance.

Son âme n'était ni lâche ni envieuse, dit George Sand, mais elle était navrée. Non, ce n'était pas un méchant, mais un malade, a dit l'amie de sa jeunesse ! On sait avec quel cœur il alla défendre son père devant les juges d'Orléans et le fit acquitter. Il pleura son fils avec une vive douleur. Et quand sa femme, qu'il avait tant délaissée, tomba malade à son tour, il

la soigna avec un rare dévouement, pour racheter les fautes qu'il avait commises envers elle.

On lui a reproché cruellement, depuis quelques années, l'abandon de Marceline Desbordes. Car c'est bien, selon le mot de Sainte-Beuve, pour ce loup que cette colombe a gémi. Il était séduisant, spirituel, jeune, soucieux de plaire ; il avait eu déjà des succès retentissants. Que fut sa liaison avec Marceline ? Personne n'a pu le préciser. Toujours est-il que Latouche oublia. Marceline, elle, pardonna, et le témoignage qu'elle rendit à son ancien ami, après la mort de celui-ci est bien éloquent. Elle le dépeint simple, candide, affecteux, porté à l'admiration, jamais jaloux, ombrageux, mais bon. Certes, il fut cruel pour les femmes qui l'aimèrent. Mais celui qui eut pour amie, au temps de ses succès, Marceline Desbordes méritait tout de même d'avoir, pour lui fermer les yeux, les mains de la femme pitoyable qui s'était sacrifiée pour lui et qui mit des consolations sur son agonie et des fleurs sur sa tombe. Pauline de Flaugergues était faite pour sa vieillesse. Elle fut à merveille une reine triste et dévouée dans la chaumière ouverte à la lumière et à l'amitié où

Latouche eut le bonheur de mourir à l'abri de la politique et de la littérature. Ce fut un matin d'hiver, par la neige et la bise, que la mort entra chez lui. Depuis quelques heures, l'agonie le tenait. Dans son délire, il jetait encore des bouts de vers. A la nature, il envoyait son dernier salut. Et Pauline était là, épuisée, douloureuse. C'est à midi, le 17 février, qu'il rendit le dernier souffle. Le lendemain, on ouvrit son testament. Latouche léguait à Pauline son enclos.

La pauvre femme plaça, dit-on, le cœur de son ami dans une urne de pierre et l'enfouit dans la cour de la petite maison, au pied d'un mélèze qu'il chérissait. Elle édita avec piété ses vers inédits. Et l'œuvre posthume s'appela : *Encore adieu !*

Elle avait revêtu le deuil et pendant de longues années, amaigrie, pleurante, elle veilla sur l'ermitage. Aux jours sombres de la guerre, il fallut l'en arracher. Et quand, après la paix, elle retourna vers la campagne, tout était saccagé ! La lourde botte prussienne avait écrasé la moitié de la chaumière. Les manuscrits du poète, ceux d'André Chénier, les portraits tant aimés, tout

avait été brûlé ou jeté au vent. Et Pauline de Flaugergues, patiente, maniaque, fidèle, usée, se remit à réparer le mal avec ses mains de vieille. Hélas ! l'âge est implacable ! Bientôt il fallut encore arracher aux murs de la maison la malheureuse qui s'y cramponnait de toute la force de ses quatre-vingt-un ans.

On la porta dans un asile de Châtillon et elle y mourut aussi, un jour d'hiver, le 10 février 1878.

Il y a dans les amours romantiques quelque chose d'infiniment noble et touchant.

Le XIXe siècle qui fut en France un siècle de morale trop libre et de jugement trop faux, qui sema dans le monde les idées les plus malheureuses et démolit avec perfidie les principes d'ordre et d'autorité, fut cependant un siècle de bonté. Les femmes y furent plus généreuses et plus naïves qu'en aucun autre temps. Si aujourd'hui les amours d'une Pauline de Flaugergues nous semblent un peu puériles sous leur teinte de mélancolie :

> Pauline tient des cieux
> Le mal si doux de la mélancolie

a écrit Sophie Pannier — l'autre muse dont nous

parlerons plus loin — au moins gardent-ils un air d'héroïsme et de grandeur. Notre époque de sens pratique et d'égoïsme ne comprend plus ce désintéressement simple et charmant. Comme les vieux meubles Louis-Philippe, les amours romantiques sont passées à l'état rococo. L'automobilisme les a tuées. Ils manquaient de variété et c'était un sport ennuyeux, lent et tranquille.

***

Ce qu'il y a peut-être de plus lamentable dans la carrière de Latouche, c'est qu'étant un critique consciencieux et perspicace, il ne sut cependant jamais élever un seul de ses livres à la hauteur d'un chef-d'œuvre. Il eut quelques succès de scandale très retentissants. Ses débuts lui valurent d'enthousiastes admirateurs et encore plus d'admiratrices. Il fut pendant une période de sa vie un homme important. Il ne put se faire classer parmi les maîtres. Il le comprit et en eut de la peine. Selon un nouveau mot de Sainte-Beuve, il lui fut toujours réservé d'ouvrir aux autres la terre promise sans y entrer jamais. Comme d'autres il fatigua sa plume à des besognes comman-

dées derrière lesquelles il dissimula mal son impuissance. Et ce n'est pas une ironie d'observer qu'un de ses meilleurs titres de gloire fut d'avoir inventé George Sand. Le récit de la rencontre éclairera d'un jour assez vif la suite de cette étude.

Il sied de se souvenir une fois de plus, que Latouche était de La Châtre en Berry. Or, il y avait, au commencement du XIXe siècle, à quelques portées de fusil du pont du Lion d'argent, sur le grand chemin de La Châtre à Châteauroux, dans un bouquet d'arbres, une maison spacieuse et sans style (1), où s'élevait entre une délicieuse vieille dame et un maître d'école original la fillette qui devait être George Sand. Aurore Dupin connaissait tous les gens d'autour, y compris les Thabaud si nombreux de Neuvy à Lourouer. Quand, au mois de janvier 1831, après l'aventure de son mariage et lors de sa première émancipation, Mme Dudevant fit avec son mari un pacifique traité de demi di-

1. C'est ce très beau domaine qui vient d'être offert à l'Académie française. La maison est restée, grâce à la piété de Mme Gabrielle Sand, à peu près dans l'état où elle se trouvait à la mort de George Sand. Au rez-de-

vorce, elle s'en vint à Paris chercher fortune. A qui se serait-elle adressée, sinon à ses compatriotes qu'elle savait très attachés à leur pays? Des amis communs avaient bien conduit la jeune femme à Kératry, mais celui-ci ne lui plut pas et c'est au directeur du *Figaro* qu'elle vint se confier, une lettre de Mme Duvernet à la main.

chaussée, le grand salon est plein de portraits de famille. Le théâtre des marionnettes est encore là, lui aussi, minuscule et pittoresque. Au premier, la chambre de George Sand, sa bibliothèque de meuble si rustique, la chambre de Plauchut, celle de Mme Gabrielle Sand sont entièrement respectées. L'enclos est magnifique, avec ses allées et ses grands arbres. Sur le jardin, ouvre le petit cimetière où reposent George Sand, son père, sa grand'-mère, son fils, sa bru, son secrétaire et sa petite-fille, car c'est là qu'on a conduit, il y a quelques jours, cette pauvre Gabrielle Sand, fille de Maurice, âme charmante de modestie et de bonté. Elevée dans le protestantisme, mais grande amie de la petite église catholique de Nohant, elle s'est convertie sur son lit de mort et spontanément a demandé le baptême et la communion. Elle est partie à quarante ans, courageuse, résignée, souriante. Nous ne croyons pas être indiscrets en disant, après M. Duquesnel, l'enseignement de cette conversion qui s'est opérée, merveilleuse, dans la simplicité d'un cœur. Jamais la liberté de croire et de penser ne fut plus grande qu'à Nohant. Et le respect dont on a entouré les dernières volontés de Mme Gabrielle Sand sont à l'honneur des généreuses traditions de la vieille maison.

A parler des vieilles maisons de La Châtre, de Nohant et de la rue de Bellefont, des Simonnet et des Thabaud, des Duteil et des Périgois, de la rivière qui coule lente entre des coteaux accueillants, on dut sympathiser assez vite. Et puis en cherchait-on si long ? On était là une bande de braves berrichons : Pyat, Duvernet, Fleury, Sandeau. On vivait en camarades, sans pose. Latouche ne pouvait refuser à la nouvelle venue l'appui de son influence. Il installa la jeune femme à la table de rédaction de son petit journal, — car *le Figaro* était petit, — et elle fit des articles à 7 francs la colonne. Latouche devina vite le tempérament distingué de sa collaboratrice. Il lui donna des conseils, la guida, et il est juste de reconnaître, une fois de plus, qu'il est le véritable inventeur de George Sand. Le maître, hélas ! fut sévère, très sévère, et l'amitié qui le liait à son élève subit des éclipses totales.

Dans les papiers de Latouche, conservés par la famille de Lourdoueix, il reste une lettre inédite d'Aurore Dudevant singulièrement curieuse. Elle porte sur son papier bleu fané le cachet de la poste de La Châtre avec la date du 21 sep-

tembre 1831. Elle est adressée à M. Delatouche, 19, quai Malaquais, Paris. Elle est écrite d'une petite écriture appuyée mais discrète et rapide et signée timidement Aur. Dud. Antérieure à la carrière de George Sand, elle est donc du premier séjour à Nohant après la première fugue (1). Elle nous dit les premiers pas et les premières hésitations de la romancière. Surtout elle nous montre le rôle actif que joua Latouche dans la formation de Sand.

Depuis que je ne vous ai vu, je vous ai écrit trois fois. Mais comme c'était pour vous demander des conseils, je m'en accuse et ne m'en vante pas. D'ailleurs, j'ai jeté mes lettres au feu, dans la crainte, non de vous ennuyer, je serais coupable d'ingratitude, si je le pensais, mais dans la crainte d'abuser d'une amitié que je ne voudrais pas perdre au prix du monde entier. De toutes mes misères, ma misère d'esprit est celle dont je vous ai le plus entretenu, et à cet égard, je vous dois une chaude amitié. Vous m'avez donné de bons avis et si je n'ai pas fait mieux, c'est ma faute. Je suis sûre du moins d'avoir fait une ex-

1. G. Sand, partie de Nohant en janvier, était bien revenue en Berry au mois de juin, mais y était restée très peu de temps. Ce n'est qu'en septembre qu'elle prit ses quartiers d'automne.

cellente chose le jour où j'ai jeté au feu tout le premier volume dont vous avez écouté héroïquement l'exposé. Après ce grand acte, je croisai les bras et comme l'Eternel je me reposai. Depuis, j'ai refait le premier volume en entier, il est chez l'imprimeur ; le second y sera dans quelques jours. Vous voyez que je travaille, mais comme dit ma mère en parlant de ses enfants : « Je fais vite et mal. » Si ce premier essai, dont j'accouche au milieu de mille terreurs, est pitoyable, je m'en relèverai, j'espère, parce que vous me direz la vérité et que je l'écouterai. Si, en dépit de votre patience, de vos remontrances, de vos encouragements, je ne viens pas à bout d'écrire, j'ai une ressource, c'est de me faire cuisinière. J'ai dans l'idée que c'était là ma vocation et que je l'ai manquée. Me prendrez-vous à votre service ? J'aurai bien soin de vous, je vous le promets.

Je voudrais savoir si vous vous portez bien et si vos affaires au Théâtre-Français (1) vont comme vous voulez, si, par parenthèse, Mlle Brocard (2) ne fait pas damner votre âme par les charmes de son physique ou la chétivité de son jeu, si vous serez joué avant mon retour, et si je dois me munir d'une

1. Il s'agit évidemment des répétitions de la *Reine d'Espagne* de Latouche qui fut jouée le 5 novembre 1831 et tomba complètement.

2. Une des interprètes de la *Reine d'Espagne*.

canne à épée pour appeler en duel les ennemis que messieurs tels et tels vous susciteront au parterre ; attendez-moi donc. Il vous faut le secours de mon bras.

Mme Duvernet est un peu malade. J'ai eu l'infamie de ne pas aller la voir.

Le roman occupe toutes mes nuits, les leçons que je donne à mon enfant remplissent tous mes jours ; Charles (1) est venu me voir plusieurs fois. On veut le marier, et lui ne sait s'il en a peur ou envie.

Adieu, mon bon Latouche ; du diable si je vous appelle monsieur. Je vous aime trop pour cela. Deux lignes de vous me feraient bien plaisir. Dites-moi que vous n'êtes pas souffrant et que vous m'aimez... Je crois que l'usage est de dire un peu. Mais je ne suis pas modeste. Je voudrais que vous m'aimassiez beaucoup.

Votre dévouée camarade.

AUR. DUD.

Eh bien, à propos ! nous avons laissé tuer la Pologne ? Est-ce infâme ! mais croyez-vous que c'en soit fait ? Une nation peut-elle périr ? Je sais bien que cela ne regarde pas les femmes, mais il n'est pas défendu de pleurer les morts (2).

1. Duvernet.

2. Dans sa copieuse biographie de G. Sand, W. Karénine signale l'existence de la correspondance de Latou-

Quand plus tard, en 1851, elle saluera dans *le Siècle* le défunt d'un dernier salut ; quand, dans l'*Histoire de ma vie,* elle racontera avec attendrissement ses débuts, c'est bien un devoir de reconnaissance envers Latouche qu'accomplira George Sand.

Latouche et George Sand étaient de la même famille d'esprits. Avant Sand, Latouche avait compris tout ce qu'il y avait de poésie intime dans les vallons bas-berrichons. Avant elle, il avait chanté la vallée de la Creuse. Digne fils du XVIIIe siècle, c'était un amant enthousiaste et puéril de la nature. Enfin, il y avait dans l'un et dans l'autre, du paysan. L'œuvre champêtre de Sand n'est que la réalisation d'un rêve de Latouche.

On verra mieux dans la correspondance de Latouche la justesse de cette remarque. Et ce qui lia Latouche et Lourdoueix, c'est leur commun amour du même pays. Au fond de toutes

che et de George Sand. Cette lettre complète donc le dossier qu'on peut avoir ailleurs.

La lettre est publiée avec l'autorisation de Mme Lauth-Sand que nous remercions respectueusement.

ces amitiés berrichonnes, il y avait la vallée Noire.

II

Sur les confins du Berry s'élève un bourg pittoresque agrémenté d'une église fortifiée et d'un collège aux constructions coquettes. Ce bourg regarde, par-dessus la vallée de la Creuse la montagne aux trois dents de Saint-Vaury dans la Marche. C'est l'antique Lourdoueix Saint-Michel, *oratorium Sancti Michaelis*, qui, par la grâce des scribes ou du peuple, s'appela successivement Saint-Michel d'Oradour, Louroyr, L'ourdouer, Lourdoye, L'ourdoir, Le Lourdoueix. Il y avait là au XVIIIe siècle, une seigneurie composée de castel, bâtiments, cours, courtillages, chènevières, prés, bois, pacages, brande et pêcheries qui appartenait en 1752 à Messire Lelarge, seigneur des Saules. En 1753 cette terre passa entre les mains de François de la Marche et revint en 1786 aux Lelarge. Par un amusant petit jeu de passe-passe, le 4 mai 1790 Charles-Honoré Lelarge, chevalier, seigneur de Lourdoueix-Saint-Michel, La Bretaudière et

autres lieux, époux de Marie-Solange-Ursule de Ribeyreix, revendit sa terre à Gabriel-François de la Marche, seigneur de Puy-Guillon.

Il ne paraît pas du reste que les Lelarge aient habité Lourdoueix. Et c'est au château de Beaufort, près de Boussut, que naquit, en 1787, Jacques-Honoré, qui était fils de Charles-Honoré, et qui, n'ayant plus la terre, garda le nom de Lourdoueix et l'illustra.

Jacques-Honoré Lelarge alla retrouver au collège de Pont-Levoy Hyacinthe Thabaud. Sur les cours de récréation, les deux compatriotes se lièrent, et, si le collège les unit, les vacances ne les séparèrent pas, puisqu'ils se rencontrèrent soit à La Châtre, soit dans la Creuse. Par le jeu des alliances, tous les Bas-Berrichons sont presque cousins. Et quand l'un fut devenu Latouche et l'autre Lourdoueix, ils en étaient arrivés, le cousinage aidant, à se traiter de frères.

Non moins que Hyacinthe, Honoré avait des appuis. Et peut-être eut-il, lui aussi, pour le pousser, des oncles berrichons. Sous l'Empire, on le trouve employé à la préfecture d'Anvers. En 1814, il est attaché au *Mercure* et à la *Gazette*. Il polémique avec beaucoup d'ardeur.

S'il s'essaie au roman, c'est aux folies du siècle qu'il s'en prend. Les *Folies du siècle*, roman philosophique, eurent du succès. M. Decaze s'intéressa tout de suite à l'auteur. En retour, Lourdoueix combat vaillamment dans le *Spectateur* pour la politique de MM. Decaze et Lainé, mais Lainé se retire devant l'influence du Centre gauche, et voilà M. de Lourdoueix d'opposition. Il reste antiministériel jusqu'en 1821. Un ministère de droite se forme et il est nommé directeur des beaux-arts, sciences et lettres, à l'intérieur, sous M. de Corbières ; déjà le journalisme menait à tout. On le crée baron et, le 26 octobre 1826, il échange son ruban de chevalier de la Légion d'honneur contre la rosette d'officier. Parce qu'il s'était occupé avec tact et courtoisie de la surveillance des journaux, il est promu, en 1827, directeur de la censure (1). Les écrivains le flattent ; c'est une puissance ; on le sait. Dans les précieuses archives de la famille de Lourdoueix, on trouve des centaines de lettres que lui adressèrent alors les écrivains les

1. C'est à lui que Pagès de l'Ariège adressa sa lettre sur *la Censure* qui fit gros bruit au moment où elle fut publiée.

plus célèbres de l'époque : demandes de services, remerciements, confidences, tout y est !

Quand Lourdoueix sortit du ministère à la suite de M. de Villèle, il tint à conserver son influence. Principal collaborateur de M. de Genoude à la *Gazette de France* et, après la mort de celui-ci, propriétaire et directeur du journal, il a des amis partout. Il est, du reste, un des polémistes le plus ardents de la droite. Dans son parti, on le traite bien d'hérésiarque pour ce qu'il s'efforce d'allier les traditions religieuses et légitimistes aux tendances libérales de son époque. Mais si on lui pardonne malaisément de réclamer sitôt le suffrage universel, on ne laisse pas que d'admirer sa fidélité à son drapeau. L'estime qu'on a pour lui se traduit de cent façons.

On en trouve la preuve dans les services qu'il rend. Dès 1820, sur les prières instantes de Mme de Duras, il s'occupe de faire accorder une pension à la toute jeune et brillante Delphine Gay, qui ne l'oublia pas quand elle fut devenue Mme de Girardin. En 1823, il s'interpose aimablement dans une querelle entre le professeur de chinois et le professeur de persan à l'Ecole des langues

orientales vivantes. Quelque temps avant sa mort, Prudhon lui mande de voir son *Christ sur le calvaire*. Le général-baron de Varincourt désire beaucoup être invité à ses soirées et regarde comme une spéciale faveur la permission que M. de Lourdoueix voudra bien lui donner de se présenter chez lui ; c'est que tout le monde fréquente sa maison, depuis Zoé du Cayla jusqu'à Mme Ancelot. En 1827, Geoffroy Saint-Hilaire lui envoie des rapports hilarants sur l'arrivée en France d'une girafe destinée au Muséum : comme la bête est malade à Marseille, on lui met un paletot aux armes du roy ; c'est dans cet accoutrement qu'on la montre aux habitants d'Aix. Sous la Restauration, l'Odéon n'était point riche. Aussi écrit-on à M. de Lourdoueix que Sauvage, directeur du théâtre, doit recevoir du ministère une somme de 4.600 fr. ; cette somme est déjà ordonnancée ; mais dans la position financière du théâtre et à cause des cruels engagements qu'il doit remplir, M. Sauvage désirerait passer à la caisse nationale le plus tôt possible et prie M. de Lourdoueix de lui en ouvrir le guichet. M. Commerson, « ex-professeur attaché à l'Université, auteur de plu-

sieurs ouvrages, dont deux sont dédiés aux enfans du Roy, précepteur pendant trois ans de Mme Malibran et de son père Manuel Garcia, combattant de juillet blessé à la tête par les Suisses de la Pointe Saint-Eustache, mis sous la surveillance de la police pour avoir demandé l'amnistie et, depuis huit jours, décrotteur sur le pont Saint-Michel », a le courage de lui dénoncer toutes les injustices du gouvernement ! Les évêques profitent de son obligeance pour recommander leurs clercs aux jurys du baccalauréat, et le préfet de police ses protégés au jury des concours de l'Ecole polytechnique.

Si Chateaubriand a un ami à caser, c'est à lui qu'il s'adresse. Si Mlle George ne veut pas perdre le bénéfice d'une pension, elle invoque son appui. Lamartine, l'homme aux universelles confidences, lui conte tout bas l'effet de son dernier discours. Mme Swetchine le traite amicalement. Mme Récamier lui écrit de gracieux billets. Desbordes-Valmore le trouve obligeant. Champollion-Figeac lui envoie de Rome de solides impressions. Boïeldieu l'apprécie. Lamennais le prend à témoin qu'il n'est pas content, Nodier se plaint à lui des amis qui l'abandonnent.

Avant de mourir, il recevra des lettres de Louis Bonaparte. Des centaines d'autres, depuis Baour-Lormian dans la misère, jusqu'à l'abbé Dupanloup, sont ses obligés. Les grands le ménagent et les petits l'encensent, et il n'est pas jusqu'à Victor Hugo qui n'ait pour lui des égards. Artistes, écrivains, prélats, ministres, hommes politiques de toutes nuances, depuis Guizot jusqu'à M. de Damas, s'honorent de son commerce. Ils stationnent sans murmurer dans l'antichambre de celui que Jules de Rességuier appelait « son illustre ami ». On se souvient qu'il fut un aimable directeur de la censure et qu'il reste un directeur de journal très accueillant. Son cabinet de rédaction est largement ouvert et on y cause avec esprit. Et puis n'est-ce pas le directeur de journal qui accepte les collaborations ? N'est-ce pas lui qui dispose de la critique ? Ne fait-il pas les succès ? Le gouvernement a besoin de lui et lui accorde des faveurs ; l'ignore-t-on ? En ce temps-là déjà le journaliste est roi et veut des hommages. On les lui donne. Et pourtant, en ce temps-là déjà, il devait y avoir un fossé entre le journaliste et l'écrivain, ce fossé très large que l'écrivain traverse presque toujours

et le journaliste presque jamais. Car c'est l'écrivain qui a besoin du journaliste. De quoi l'écrivain se venge en daubant sur le journaliste. A quoi le journaliste répond en méprisant l'écrivain. Et dans la comédie humaine la platitude du dernier n'a souvent d'égale que la vanité du premier. C'est la guerre des deux plumes, une guerre qui a duré plus de cent ans et qui ne finira jamais.

Lourdoueix comprit quel rôle il jouait dans la gent des lettres. Il démêla dans les marques de respect, d'affection ou de condescendance qu'on lui prodigua ce qu'il y avait de sincère et de désintéressé. Il ne se méprit point sur les adulations et, parce qu'il rendit des services, ne fut pas un naïf. Il accomplit sa mission avec esprit et dignité, sans fatuité ni morgue. Ce fut avant Emile de Girardin un des journalistes les plus considérables du commencement du XIXe siècle. Il eut une notoriété qu'on peut comparer à celle de Fréron le père au XVIIIe siècle et, de son temps, ni Corbière, ni Genoude ne furent plus célèbres que lui. Cela tient d'abord à la situation politique qu'il avait occupée, mais aussi au prestige intellectuel de la *Gazette de*

France, puissant organe à la fois politique et littéraire. Son ami Latouche ne put jamais prétendre, avec son petit *Figaro*, à un aussi large rayonnement. Et il faut bien s'imaginer, en étudiant leurs relations, que la situation mondaine de Lourdoueix était plus importante que celle de Latouche. Latouche, hypocondre, s'était mis très vite, et de toutes les façons, en marge de la société.

Latouche s'était contenté de vivre près de sa muse. Lourdoueix avait épousé la sienne et en avait fait un journaliste. A cette époque les muses et les femmes de lettres étaient légion et il y en avait de charmantes. Elles avaient des journaux et des revues. Leurs noms ne sont point passés en foule à la postérité, mais on n'a qu'à feuilleter le *Journal des Femmes* ou même l'*Almanach des Dames* pour s'apercevoir qu'elles fleurissaient copieusement. Des douzaines accordaient leurs lyres sur celle de Lamartine. Et leurs prétentions dans le domaine littéraire non moins que dans le domaine politique et social n'étaient pas petites. M. de Lourdoueix épousa donc une veuve de commerçant qui écrivait des romans. Elle avait nom Sophie Tessier et son

premier mari s'appelait bourgeoisement Pannier. Car il faut dire qu'en ce temps-là les poètes n'en cherchaient point si long. Du côté des dames, il y en avait pour s'appeler Mme Babois ou Mme Bavot, et du côté des hommes on trouvait Terrasson et Barateau. Elle eut un prix Montyon — il y avait déjà des prix Montyon pour les romancières — et quitta le feuilleton pour la chronique. On a publié récemment les lettres suggestives et attachantes que lui adressa Silvio Pellico, son admirateur. Son goût pour les lettres ne tua jamais chez elle un certain sens pratique. Elle maria une fille de son premier lit à un rédacteur de la *Gazette*, M. Brisset. La jeune femme écrivit, elle aussi, dans la *Mode* (1), et ainsi toute la famille

1. Elle signait Sophie des Nos ou Brisset des Nos, du nom d'une propriété de famille située près de Dreux. Elle eut six enfants. Trois moururent jeunes. Un autre fut directeur de *La Foncière ;* un autre curé de Saint-Augustin; la dernière, Mme Gourdon, mère du charmant écrivain, Pierre Gourdon, vit encore.

Le fils de Mme Pannier, Paul, hérita du nom, du titre et de la fortune de son beau-père. Il épousa Mlle de Chefdebien-Zogarriga, sœur de M. le baron de Chefdebien.

C'est par erreur que l'auteur a confondu, dans sa *Monographie de Lourdoueix*, M. de Lourdoueix avec son beau-fils.

fit des articles. On accueillit assez bien Mme Pannier de Lourdoueix dans le monde. Elle eut une part des hommages qui allaient au directeur de la *Gazette de France*. Elle reçut, et les plus stricts entre les gens de la légitimité ne craignirent pas de fréquenter le bon ménage des bons journalistes.

On n'a pas encore bien délimité la place des journalistes dans l'histoire de notre civilisation contemporaine. On accorde assez facilement aux dames qui ont tenu salon, aux fondateurs de grands magasins les honneurs que l'historien leur doit. Mais on oublie les petits grands hommes de la presse française. On cite Emile de Girardin surtout à cause de sa femme. Mais qui pense à Lourdoueix (1) ?

Il y a là un préjugé qui, probablement, tient à deux causes ; la première, qui est le mépris que les écrivains professent socialement pour le journaliste, la seconde, qui est que le journaliste

1. M. Jacques Pigelet, dans son excellente étude sur l'*Organisation de la presse périodique française* (Orléans 1909), ne cite pas même Lourdoueix parmi les soixante noms qu'il donne des journalistes de la Restauration et de la monarchie de Juillet.

— il faut bien l'avouer — est devenu primaire et encombrant. Il joue trop à la mouche du coche. Il est mêlé à trop d'intrigues. Il s'est trop contenté d'un rôle de derrière la toile. Il s'est porté à lui-même préjudice et on ne lui pardonne ni sa vanité ni son insuffisance. Le reportage, les choses de sport, la rédaction des faits divers, le développement de l'information, la « mécanisation » de la presse ont amené sur le marché des gens sans culture générale, qui font du bruit et nuisent à la réputation des journalistes sérieux et instruits. Certes ceux-ci sont encore assez nombreux pour que l'on rende justice à leur valeur, à leurs travaux et à leur influence, mais ils sont noyés dans la foule des manœuvres sans esprit, et la mauvaise opinion qu'on a des uns rejaillit fâcheusement sur les autres.

Dans la première partie du XIXe siècle, il n'en était pas ainsi. Les journaux étaient faits par des rédactions moins encombrées, mais plus homogènes et de niveau littéraire sensiblement supérieur. Un capitaliste n'aurait jamais pensé à s'emparer du gouvernement par le moyen d'une feuille plus ou moins « informée » et ne se serait pas improvisé journaliste, du fait de ses millions,

pour commander aux ministres et distribuer la justice en menant la Bourse.

M. de Lourdoueix était encore de l'école des journalistes de carrière, attachés à leurs devoirs.

III

L'effigie des deux amis a pâli. Mais elle eut quelque relief et quelque couleur. Et la correspondance qui va suivre nous aidera mieux encore à lui redonner l'éclat qu'elle mérite.

Les lettres ne portent pas toujours de date suffisante. C'est par comparaison qu'on a pu établir un ordre.

La première est adressée à M. et Mme H. de Lourdoueix, rue de la Villévêque. Elle est évidemment de 1835. L'écriture en est rapide, élégante, ferme et nette.

Aulnay, 10 juin. — Madame, je suis bien touché de votre lettre, et aussi des bonnes paroles qu'un espion a surprises sur mon compte dans votre maison. Mlle Blanchard (1) m'a confirmé vos bons souve-

1. Jeune peintre de quelque talent. M. Pierre Gourdon conserve un portrait de Mme Pannier par Mlle Blanchard.

nirs et ils n'ont rien perdu, je vous assure, à passer par sa bouche. Au milieu de nos préoccupations politiques, Honoré me rendra un vrai service à annoncer un peu mon livre avant l'article qu'il veut bien faire. Il sait mieux qu'un autre ce qu'il faut dire au profit de l'éditeur ; et moi je sais mieux que lui combien *La Gazette* a d'autorité littéraire. Le goût des arts et la finesse de l'esprit se sont, je l'avoue, réfugiés chez nos adversaires. Il ne nous est resté que la pauvre raison.

Mais ce qui me charmera bien davantage, ce sera de vous revoir après une si longue absence, vous l'amie de ma mère et lui, mon vieux camarade. Ecoutez, je veux bien aller au-devant de lui à Paris, au bord de la Creuse même, s'il le veut, mais ce qui serait complet, ce serait de nous retrouver cinq, comme une fois à la Vallée-aux-Loups. Je puis vous recevoir un peu moins mal dans une chaumière à moi. Dites le jour et ne le reculez pas trop.

H. DE LATOUCHE

P.-S. — Mettez, je vous prie, sur la réponse : Aulnay par Antony (banlieue), et donnez-moi le numéro de votre rue.

A cette époque, Latouche est justement très monté contre ses amis les libéraux, et il ne peut s'empêcher de le laisser paraître. Le livre dont

parle Latouche est évidemment *Grangeneuve*. La lettre suivante explique la précédente. Elle porte comme simple suscription : Honoré.

Dimanche. — Mon cher ami, j'ai retrouvé dans *la Gazette* du 11 juin ton article sur *Grangeneuve*. Je t'en remercie, il a toutes les qualités qui peuvent donner de l'importance à un futile roman. Si tu en fais un autre, il faudra inspirer aux dames l'envie de parcourir le livre. Avec un journal et un voyage sur les bras, il y a bien peu de personnes en qui je mettrai confiance pour cette bonne promesse ; mais toi, tu en trouveras le temps, ne fût-ce qu'un soir de pluie dans les Vosges.

Mais tu n'es pas au bout de mes importunités ! L'esquisse de Gudin est de 18 pouces sur 11 de haut, vois donc si ce joli soir sur les prés, avec notre Creuse, et ce tour si vrai de crudité et de mélancolie ne pourrait pas composer mon pendant tout fait. J'en aurai autant de joie que Jean-Jean quand il trouve aussi chez le marchand d'estampes son portrait tout fait. Et puis, tu m'as promis ton livre, tu serais bien aimable de le faire remettre chez ton concierge, dans une enveloppe qui porterait mon nom ; je pourrais le faire prendre dans une course de commissionnaire.

Je ne saurais te dire combien je suis heureux de vous avoir retrouvés! Ta mère me semble un peu la mienne. Nous ne ferons dans la vie, ni l'un ni

l'autre, une amitié qui ressemble à la douceur de nos liens d'enfance.

Quelle politique humaine, quelle alliance de princes vaut une fraternité de collège.

Je suis frappé de l'idée que le livre de Mme Pannier sera très bien : cette idée-là je ne l'ai pas puisée tout entière dans les vœux et dans les gages déjà donnés par l'auteur ; elle m'est venue de l'impression que m'a fait (*sic*) la figure souffrante et l'attitude recueillie de la victime. Oui, elle me paraissait l'autre jour vaincue par les fatigues d'une lutte dont pourtant elle a triomphé. Il y avait de l'émulation exaltée, de l'obsession, de la sibylle, enfin, sur cette causeuse, au coin du feu.

Je retiens, pour le temps, le feuilleton futur. Que dis-tu de l'hiver de juin ? Il fait bien froid. Je cours les bois en parapluie. Ne viendrez-vous donc à Aulnay qu'après le grand voyage ! A propos de parapluie l'image de Louis-Philippe me saute à la gorge, et je me souviens, pour te faire sourire, qu'il y a quelques jours, j'ai fait au crayon une petite variante sur le cahier de musique d'une belle dame jadis légitimiste, et juste-milieu aujourd'hui. J'ai changé une ou deux lettres seulement du premier vers de la plus fameuse romance de Grétry ; et quand elle l'a voulu chanter, elle a lu :

O Rifflard ! ô mon roi, l'univers t'abandonne...

Restons gamins une demi-heure par jour, ne fût-ce que pour nous rappeler Pont-le-Voy.

Desbordes-Valmore et George Sand ont toutes deux remarqué qu'une gaminerie pleine de charme puéril s'alliait chez Latouche à ses humeurs noires. On en trouve ainsi maintes preuves dans sa correspondance.

La reprise d'amitié n'a pas été illusoire. Des visites ont suivi. Les relations intimes ont recommencé et le 26 septembre 1836, Latouche écrit d'Aulnay à Lourdoueix qui habite encore rue de la Villévêque, le billet ci-dessous :

Ami, pendant que tu courais la Savoie, j'étais en Berry pacifiquement. Je pense avoir terminé enfin mes misérables affaires. J'arrive avec les habitants de la Creuse. J'ai perdu mon argent et gagné la fièvre. Ils m'ont donné leur fièvre d'automne, enfantée par les chanvres rouillis et les fumiers qui bordent leurs portes. Toutefois, je me suis révolté ; et après deux nuits de souffrance et de cerveau malade passées dans une auberge perdue de Saint-Plantaire, j'ai avalé tant de sulfate de quinine que je me suis guéri à la manière des chevaux. Je suis faible encore cependant, et je n'irai guère à Paris que vers la fin de septembre. Toi, ta mère et le vainqueur de tous

les athées (1) (s'il y en avait) vous seriez ma première visite.

De cœur à toi.

H. DE LATOUCHE

P. S. — J'ai passé à Lourdoueix-Saint-Michel : quels beaux chênes, que d'ombreux châtaigniers ! et des brandes propres et sauvages !

Saint-Plantaire, dont parle Latouche, est un village voisin de Lourdoueix-Saint-Michel, qui est situé au sud du département de l'Indre, sur les limites de la Creuse. Il est perdu au milieu des châtaigniers, très loin du chemin de fer.

Nous n'avons qu'une lettre pour l'année 1837. Le timbre de la poste porte la date du 21 avril et adressée encore rue de la Villévêque.

Lundi. — J'ai été fort malade, ami, et je le suis toujours. Je ne t'engage pas à venir à Aulnay encore ; mais ta présence par une lettre y a déjà fait grand plaisir à l'homme de la solitude, de la grippe et du découragement complet. La vie n'est pas bonne,

1. Allusion évidente à Mme Pannier, auteur de deux romans *L'Athée* et *Le Prêtre* qui eurent un très gros succès. Voir les lettres de Silvio Pellico publiées en 1907 par la *Revue Augustinienne*.

mon pauvre Honoré. On ne l'aime que quand on ne la comprend pas ; au milieu des potiers de Verneuil, ou sous les ombrages de la Maodière ! Quel spectacle que celui que donne notre chétif pays ! Au milieu même de la cohue, on est assourdi et distrait ; mais retire-toi, pour vingt jours, à la distance du recueillement. Prends-moi un peu de reculée pour juger ce tableau-là : Thiers et Guizot occupant toute l'Europe, et se poursuivant comme Gomez et l'autre héros espagnol ! les deux en-cas du char de Philippe. O la belle France ! elle a bien mérité son sort, elle subit l'ancien supplice imposé aux femmes adultères : elle est étouffée dans la boue.

Je me traînerai à Paris pour vous voir, toi, ta mère, l'Exposition prochaine et quelques personnes de nos amis. Tu ne me dis rien de Mlle Blanchard : elle doit être près de vous ! Son tableau est-il achevé ? en es-tu content ? que tu serais gentil de m'écrire tout de suite quelques lignes sur ce sujet-là.

A toi, et qu'il en soit, comme tu dis, dans ce monde et dans l'autre.

H. DE LATOUCHE

P. S. — J'embrasse ta mère.

Les lignes qui suivent sont postérieures de cinq ans aux précédentes. La lettre est adressée à M. de Lourdoueix, rue de Grenelle-Saint-Germain, 97, et porte la date du 12 octobre 1842. Elle part d'Aulnay :

Merci de ton bon souvenir. J'irai vous voir tous, un moment, dimanche soir.

J'espérais de Mme Pannier quelques bonnes nouvelles d'elle et de ses enfants. Rappelle tout le monde autour de toi, cela vaut mieux encore.

Mon vieux ami, mon premier ami, ne ferons-nous jamais ensemble un pèlerinage à travers les brandes et les roches fauves d'Anzème et de Glénis ! Ce projet d'aller mourir sous la blouze en quelque village inconnu, il faut que je le réalise, en trahissant mon secret pour toi seul. Un jour, en revenant des Pyrénées, après une conférence avec M. de Villèle, redevenu ministre, tu t'arrêteras chez l'obscur artiste redevenu paysan.

Dieu veille sur ton avenir ! Il n'y en a plus pour moi.

Le billet suivant est de la même époque :

Dimanche 29. — Depuis que je ne vous ai vu, mes bons et chers amis, j'ai été un peu incendié. J'ai perdu plus d'un quart de mon travail et le chétif roman qui allait paraître est ajourné pour un mois ou deux (1). On dit que de ce petit fait dont les journaux ont parlé, la *Gazette* seule n'a rien annoncé. La *Gazette* est le plus important comme influence littéraire ; et jamais malheur servant de prospectus

1. Probablement *Un Mirage*.

n'eût été mieux que là. Je t'envoie le *Courier français* et le *Messager* (1) d'hier soir ; arrange-moi cinq lignes (faits Paris) entre un couvreur tombé d'une échelle et un cabriolet renversé. Mets un peu d'onguent sur la brûlure.

Nos soirées que j'aime, parce qu'elles sont de famille et de franchise, je ne puis aller au-devant. Je crains toujours de me heurter avec des étrangers et d'effaroucher leur pudeur monarchique ; je passe presque toutes mes après-dînées rue Chauchat, n° 2 ; envoyez-moi avertir, je suis libre de 7 h. 1/2 à 11 heures.

Et nous voici arrivés, autant qu'on en peut juger par les papiers conservés, aux années sentimentales 1845-1846 ; on observe chez Latouche une recrudescence de souvenirs. La maladie a aiguisé, plus encore, s'il est possible, la sensibilité. Il est repris par sa passion des vers. Mais on dirait que plus il se passionne à les faire, moins ils sont bons. Et la platitude de ceux qu'il va dorénavant intercaler dans sa correspondance ne donne plus une bien haute idée de son talent.

Voilà ce que je disais ce matin à un certain arbre

1. Nous n'avons pas retrouvé les passages auxquels Latouche fait allusion.

que tu affectionnes à Aulnay, sous lequel tu te couches volontiers, où l'autre jour tu retrouvais les champignons du Coudray :

Mélèze, humble ornement du rustique verger,
Toi qui du Nord frileux habile à protéger,
Déjà contre l'Août nous prêtas ta défense,
Tu plais au compagnon de ma lointaine enfance.
Là, pour se délasser des journaux de Paris,
Il aime à rencontrer tes résineux abris.
Défends bien tes pourtours de toute humide empreinte
De mousses et de fleurs tapisse ton enceinte,
Attire sur ton front le nid du rossignol,
Ou des verdiers jaseurs retiens le long vol,
Afin que le captif d'une tâche cruelle
Oublie, à nos côtés, la tâche qui l'appelle ;
Et qu'il puisse aux loisirs, au calme initié
S'enivrer plus longtemps d'air pur et d'amité.

J'ai pensé avec amertume à Puy Guillon. Tu sais avec quelle soudaineté d'entraînement j'allais au devant des moyens d'en assurer la possession pour une petite part ; mais j'ai réfléchi, depuis, que tu ne pourrais aller là qu'ayant perdu ta mère ; et si j'avais le malheur de vivre plus longtemps qu'elle, qui remplacerait pour moi sa présence ? Tout le monde ne m'aime pas autour de toi : on fait même profession de payer une assez bonne action de ma vie par un dénigrement calomnieux (1). Et puis si ces autres sont étrangers à tout ressentiment de

1. Il semble s'agir de sa réconciliation avec sa femme.

ma part, ils le sont aussi à notre cher Berry et je doute qu'ils se plussent jamais où nous eussions été si bien, nous autres enfants de la Creuse. Je sais bien ce que tu devrais faire : une très petite opération au lieu d'une grande, t'assurer de la maisonnette d'Aulnay après moi (1), et même tout de suite, si tu le veux, avec toutes les facilités imaginables. Et moi, heureux de la pensée de t'avoir pour successeur, j'irais finir à Chevreuse. Là, ta mère, tes affections les plus proches et toi-même jouiriez des distractions qu'il te faut, de l'air pur La chaumière qu'on tient vaut bien un château en Espagne. Rien ne serait changé dans ta fortune et tes occupations parisiennes. Dans tous les cas, laisse-moi rêver tout haut devant toi. Et puis je retourne à cet art si futile et si beau, si méprisé et si consolateur, qui a effacé tant de mauvais jours et de fiel dans la courte vie d'Hégésippe Moreau.

H. DE L.

P. S. - Enveloppés tous deux dans d'uniformes cycles
Nos plaisirs sont pareils et nos plaisirs divers.
Comme un arbre ses fruits, l'un porte des articles,
L'autre de méchants vers.

Ici se place un billet singulièrement suggestif. La personne à laquelle il est fait allusion est

1. A cette époque, évidemment, Pauline de Flaugergues n'habite pas encore l'Ermitage.

probablement la femme légitime de Latouche. Il l'avait abandonnée. Il s'apitoya sur elle quand il apprit qu'elle se consumait de chagrin et lui fit amende honorable. La lettre est datée du 22 janvier 1845 :

Merci, ami. Et tu m'as bien jugé. Depuis de fort longues années, depuis la perte de mon unique enfant, nous avions cessé d'être unis comme l'entend le monde ; jamais par les liens d'une réciproque et profonde amitié. Que de soins touchants elle a eus de moi dans mes souffrances, et combien je suis fier d'avoir adouci pour elle les pressentiments de sa perte. Il y a déjà bien longtemps que le même toit nous réunissait. Il lui a été donné de sortir de ce monde sans peur, sans agonie et sans douter de la bonté de Dieu.

Dieu conserve les tiens.

H. DE LATOUCHE.

A la fin de l'année, cette autre lettre « poétique » :

Aulnay, mardi 11 novembre.

Je ne t'ai pas écrit mardi dernier, mon ami, mais j'aime mieux accuser une petite hypocrisie de ma part qu'un oubli d'amitié, une ingratitude envers ton fraternel empressement. Je me suis donc tu, non par paresse ou par cause d'aggravation dans

mon mal, mais par la spéculation fort intéressée que peut-être viendrais-tu toi-même savoir des nouvelles de l'infirme, si, à la huitaine suivante, il te riait un doux soleil, et que la lointaine vapeur des bois te promît un paysage ossianique. Toutes mes prévisions échouent, mon rêve se fond en pluie, ma diplomatie n'a pas fait ses frais. Sache donc que je ne vais pas plus mal, c'est déjà un mieux considérable et si j'avais quelque émulation de vivre, je croirais possible de recouvrer un peu de tête et d'estomac qui tous les deux m'abandonnent, mais pour avoir une envie, il faut avoir une raison, un prétexte, du moins ; et je n'aperçois ni raison ni prétexte. Si je répugne à mourir, c'est par l'unique instinct que la nature donne à tous les animaux. Du reste, j'ai été repoussé des sentiments où la vieillesse se réfugie : affection désintéressée, dévouement offert à l'enfance, il ne me reste à aimer que la campagne et l'automne. Je fais tout ce que je peux pour que cela me suffise en l'absence de la patrie, et, hier encore, sous un vieux châtaignier dont le soleil dorait les dernières feuilles, je me disais, en le regardant l'automne :

Quand il est pur et clair, quelle de nos saisons
Vaut sa douceur pensive et ses grands horizons ?
Rien ne réveille en nous d'émotions chéries,
D'amour et de pitié, de tendres rêveries,
Autant que ce repos, demi-sommeil sans bruit,
Où s'assied la nature après qu'elle a produit,

Elle nous donne, à nous de qui l'été succombe
Les conseils résignés de songer à la tombe ;
La rose d'un matin pâle et dernier trésor,
Au soleil de novembre épanouie encore,
Que frapperont demain les dards de la gelée,
Ressemble à la victime avec grâce immolée
Qui sourit au bourreau prêt à trancher ses jours.
Le vendangeur courbé sous ses paniers bien lourds,
Emplit de ses chansons les vignes jaunissantes,
Sans souci de l'hiver aux neiges menaçantes.
Le lavoir jase encore ; j'entends, là-bas, les ris,
D'écoliers en congé sur les prés défleuris,
Et voyant dans les cieux les bataillons de grues
Semant d'adieux plaintifs nos forêts parcourues
C'est la saison dont l'âme obtient ses plus beaux jets,
L'ère de la pensée et des vastes projets,
Voyez-la dans son deuil, se faire belle et triste.
Rien que pour les regards et le cœur de l'artiste !

Il faut que je finisse par deux errata : quand j'ai dit que le vendangeur était courbé sous sa charge, je n'entendais point parler de l'année de grâce 1845 et de ma tendresse que je prétends exclusive pour la campagne. Je n'exclurais jamais ni mon cousin Richebourg (1), ni mon frère Honoré, ni la digne mère qui a aimé la mienne.

H. DE LATOUCHE

1. Le fils de Porcher de Richebourg, le sénateur.

En 1846, même note. La lettre qui suit est adressée à M. H. de Lourdoueix, 8, rue de Tournon, Paris, et datée du 6 mai :

Mardi soir.

Vois ce que c'est que de nous ! Je t'écris dix minutes après t'avoir quitté, le temps seulement de traverser les champs de fraisiers qui séparent les approches de Sceaux de mon chétif manoir, et déjà je me sens mieux. C'est le bénéfice de ta présence, frère ; car j'étais encore avec toi en revenant à Aulnay. Je reprenais les traces de notre conversation et je rimais malgré moi ce que j'avais dit contre mes coreligionnaires :

Avec de la paille et du temps,
La nèfle au cœur osseux mûrit vaille que vaille :
Républicains d'un jour, ayez des vœux constants,
Vous êtes déjà sur la paille.

Je parle surtout de moi, ce qui ne préjuge rien contre ma fidélité politique. Tu sais bien que je suis volontiers pour ceux qui sont faibles et qui souffrent. Ne dis à personne, cependant, que c'est un ami qui tire ainsi sur ses troupes !

Restons toujours ce que j'ai exprimé une fois sur tous deux :

Si divers de pensers, si semblables de cœur.

LATOUCHE

Les deux papiers suivants ne portent pas de date, mais une étude de l'écriture nous permet encore de les classer ici : ils doivent être de 1847-1848.

Cher ami, j'ai reçu la *Gazette* et je te remercie bien de ce qu'il y a de délicat dans l'approbation sous-entendue qu'elle exprime pour les méchants vers. Fais-moi lire bientôt le roman de Paul. Il faut que je t'apprenne à la hâte, que ma conscience ne m'a pas permis de louer le travail de Mme de Pannevère et que je lui ai donné, le moins brutalement qu'il m'a été possible, le conseil de ne pas l'imprimer. Comment prendra-t-elle cette bonne foi ?

Un matin j'irai embrasser ta mère.

H. de L.

Aulnay, vendredi.

Aulnay, dimanche.—Chère maman, j'ai eu un vif plaisir hier, celui d'apprendre de vous de meilleures nouvelles du monde par un homme qui vous avait vu le matin même ; mais, cette gracieuse parole dite, je me suis bien vite aperçu que Jacques, depuis qu'il n'est plus à votre service, était tombé dans un état d'imbécillité. D'abord, il a trouvé de passer par Antony pour venir de Paris à Sceaux, a épuisé toute sa journée à peu près à errer par les chemins ; et, en arrivant, s'est fort étonné que ma maison soit dans les bois. Il a voulu m'intéresser à une injustice qu'on avait commise envers lui sur la

route. Et c'est à savoir qu'il avait retenu une place rue du Pont de Lodi, qu'il s'était rendu à la barrière d'Enfer et que, là, ayant offert son billet à la première voiture qui passait on n'avait point voulu le prendre pour comptant, sous prétexte que la voiture de la place Dauphine n'était point de la même administration ! — Je croyais Jocrisse mort. — Ensuite, il m'a fallu entendre, moi souffreteux et sans société, l'histoire de toutes ses plaintes et de tous ses catarrhes, comment son maître marié à quatre-vingt ans, avait eu, le malheureux, l'indignité de le déshériter pour sa femme.

Ensuite j'ai eu l'aveu que le tremblant et poussif vieillard n'entendait rien au jardin, ne connaissait pas, d'entre les herbes, les fleurs et n'avait essayé de faire un peu de cuisine. J'ai bien vu qu'un si plaintif et si catarrheux compagnon allait mal à ma solitude, à mon état de maladie continuel, mais comme enfin je ne l'avais qu'à l'essai pour une semaine, je me proposai de le combler de soins et de ne me séparer de lui qu'en le payant bien généreusement. Voilà que ce matin, à sept heures, il m'a dit pour bonjour que la chambre que je lui avais donnée était humide et ne valait rien pour son catarrhe.

J'en ai été charmé et je lui ai permis de partir après avoir déjeuné et reçu une indemnité de son déplacement.

Ce n'est pas un homme qui n'est occupé que de se plaindre et de veiller sur sa chère santé, qui

trouve inhabitable la chambre que j'occupe moi-même, et de préférence, tout l'été, qui peut venir en aide à votre pauvre ami. C'est Jacques qui vous a quitté dans le temps et c'est lui qui me quitte, après douze heures d'élégie sur son propre sort, mon bon Honoré méritait de rencontrer mieux dans son zèle amical pour son frère.

Je sais que votre fils, mère, n'est pas auprès de vous en ce moment, mais dites-lui, dès qu'il reviendra, qu'il lui faut venir dîner avec moi pour effacer le sentiment de déplaisir que m'a laissé le pauvre Jacques.

A vous deux pour cette vie et l'autre, ma seconde mère et mon premier ami.

H. DE LATOUCHE

Et voilà des pages qui montreront peut-être Latouche sous un jour assez favorable. Si elles ne jettent pas sur son talent de lueurs nouvelles, — au contraire ! — au moins elles disent qu'il fut « un brave homme ». La réputation qu'on a faite à Latouche est de tous points exagérée. Il ne fut ni un bon écrivain, ni un mystificateur très conscient, ni un don Juan, ni un hypocondre convaincu. Ses lettres à Lourdoueix serviront peut-être à mettre au point sa véritable physionomie : ce fut un ami sûr et dévoué, et c'était bien quelque chose, même sous Louis-Philippe.

GEORGE SAND PAYSAN (1)

Il semblait qu'on eût pu attendre encore quelques années pour élever un monument littéraire à la gloire de George Sand. Wladimir Karénine n'a pas été de cet avis et Wladimir Karénine a eu raison. Il me reste cette crainte que son livre n'ait besoin dans dix ans d'être corrigé et augmenté. Jusqu'au milieu du XXe siècle il risquera de n'être pas définitif. En réalité George Sand n'est pas encore morte. Elle publie toujours. De loin en loin on exhume quelques parties de sa correspondance. Aux six volumes de lettres publiés au lendemain de sa mort par son fils se sont ajoutées les lettres à Musset, les lettres à Sainte-Beuve, les lettres à Flaubert, les

1. Cette étude est le premier des quatre articles qui constituaient le petit volume publié en 1900 par la librairie Picard sous le titre de *George Sand paysan* et qui est épuisé. Ces pages ont été données en conférence, puis publiées par la *Revue hebdomadaire* et reproduites par la *Revue du Berry*.

lettres à l'abbé Rochet, d'autres encore, et il en subsiste, à ma connaissance, des centaines d'inédites et de perdues (1). Il est vrai qu'on a oublié un peu ses romans; quelques-uns ne sont plus feuilletés qu'à La Châtre; les chefs-d'œuvre même ne suscitent plus l'enthousiasme d'antan. Mais si on ne lit plus toute l'œuvre de l'écrivain, les fidèles de la *bonne dame* continuent d'attirer l'attention sur son nom par des travaux nombreux et variés. Ils viennent même de remettre à l'ordre du jour diverses questions intéressant les aventures bruyantes de sa vie : elle et lui, lui et elle, toujours elle et toujours lui ! Il y a aussi autour de Nohant des amis qui se souviennent de leur jeunesse et aiment à le dire, une famille enfin toujours prête à aider le chercheur. Dans certains pays étrangers on raffole aujourd'hui de notre grand romancier et c'est bien un écrivain russe, celui dont je parlais tout à l'heure, qui vient de publier en français, chez Ollendorff, les deux premiers volumes in-8° d'une biogra-

1. Il y a encore, dans un château des environs de Nohant, un assez piquant dossier inédit sur l'amitié d'A. de Sèze, les relations avec Sandeau et l'aventure de Venise.

phie copieuse et bien documentée et par cela même extrêmement précieuse. L'apparition de ce livre n'a pas été d'ailleurs sans désillusionner quelques amateurs qui depuis longtemps se proposaient de traduire leur admiration pour notre compatriote en autant de tomes qu'il se pourrait. Cette publication n'interrompra cependant ni le zèle des critiques ni celui des curieux, et nous aurons, je l'espère, le plaisir très prochain de lire de nouvelles études dont on peut attendre qu'elles seront fort intéressantes, d'autant plus que des érudits qui sont en même temps de remarquables lettrés, comme M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul ont singulièrement simplifié le travail du biographe en accumulant dans leurs collections des monceaux de documents libéralement communiqués à ceux qui désirent les consulter.

J'ai pu préparer, grâce à de précieux encouragements, à de charmants accueils et à des conseils autorisés, une bibliographie de et sur George Sand qui énumère tout ce qu'elle a écrit à ma connaissance et les études ou articles divers parus en France et à l'étranger, sur sa vie et son œuvre. Je pourrais sans doute mesurer la

place qu'a pu tenir un tel romancier dans l'opinion du monde littéraire si cette place se mesurait aux lignes et aux pages qui lui ont été consacrées. Mais pour bien entendre l'intelligence, le talent, le génie de cette femme, il faudrait être soi-même ce qu'elle a été. Je voudrais, cette fois, seulement la surprendre dans sa mise champêtre, la regarder à travers deux ou trois de ses idylles berrichonnes et une dizaine de pages de sa correspondance et de ses mémoires, tout en revivant un peu de sa vie tranquille, tout en revoyant les paysages qu'elle aimait et en resuivant les traînes où elle promenait ses rêveries.

A La Châtre, cette petite ville ou ce gros bourg dont notre romancier a dit qu'il était fort laid (1), on voit, au milieu d'un jardinet public rustique dans sa mise simple et peu apprêtée, une statue

1. Voyez entre autres, la lettre à Daniel Stern du 15 mai 1836 : «... Bonjour. Il est six heures du matin ; le rossignol chante, et l'odeur des lilas arrive jusqu'à moi par une mauvaise petite rue tortueuse, noire et sale, que j'habite au sein de la jolie ville de La Châtre, sous-préfecture recommandable, où ma pauvre poésie se bat les flancs contre l'atmosphère mortelle. Si vous voyiez ce séjour, vous ne comprendriez pas que je m'en accommode... »

de marbre blanc luisante au soleil qui représente George Sand dans une attitude pensive. Elle est assise, vêtue de la gandoura arabe, sous laquelle se devine sa carrure ; son bras est jeté droit sur le côté du fauteuil ; une plume est glissée dans sa main ; les jambes sont croisées ; les yeux regardent là-bas, très loin, du côté du moulin d'Angibault. En face de cette tête bien taillée, de ce visage large sous la chevelure relevée en touffes soyeuses, on a la sensation d'être devant un de ces paysans très beaux de la terre berrichonne ; ils sont rudes, fiers ; ils ont l'encolure forte, l'air décidé malgré l'œil contemplatif.

L'aquarelle de Blaize, portrait d'Aurore au sortir du couvent, et d'autres dessins que j'ai sous les yeux, nous laissent déjà un très petit peu de cette impression. Dans cette jeune et énigmatique figure, aristocratique dans l'ensemble, les yeux sont déjà immenses et déjà regardent sans voir ; ils ont une expression étrange et belle.

Elle a été paysan un peu par extraction et par éducation. Elle l'a été par tempérament et, si l'on y prend bien garde, par une certaine tournure

d'esprit. Non pas qu'en la jugeant à un autre point de vue on ne puisse lui consacrer une étude qu'on intitulerait : *George Sand aristocrate*. Son éducation raffinée, ses goûts littéraires, l'élévation de ses pensées, la bonté et la tendresse de ses sentiments permettraient amplement de le faire, mais il semble que les deux études n'en subsisteraient pas moins pleines de justesse et de vérité toutes les deux. Et l'on pourrait encore trouver d'autres personnalités dans cette femme aux multiples aspects ; cela s'explique par ses hérédités si opposées, par les circonstances exceptionnelles de sa vie (1).

Paysan ! elle l'a été d'abord par extraction et par éducation. Par extraction : elle tenait au peuple par sa mère, et être « peuple », c'est déjà avoir quelque chose de commun avec le paysan et quelque chose de très important. Par éduca-

1. On a beaucoup écrit sur l'atavisme de George Sand. On me signale un ouvrage manuscrit d'un homme qui était un esprit critique de premier ordre et un chercheur acharné, M. de Maussabré. Pourquoi ce livre ne paraît-il pas ?

— J'affirme, a dit George Sand elle-même, que je ne pouvais pas raconter et expliquer ma vie sans avoir raconté et fait comprendre celle de mes parents.

tion : deux sortes d'influences contribuent à la formation d'un homme, celles qu'on peut appeler spontanées, celles qu'on peut appeler artificielles. Spontanée, l'influence du milieu ! Artificielle, l'empreinte de tel ou tel système d'enseignement ! Artificielles, celles qui, de par la volonté des parents d'Aurore, devaient peser sur son enfance de jeune fille bien élevée ! Spontanées, celles qui sont venues, sans qu'on y ait pris garde, de la terre et de la nature berrichonnes. Et puis tous les écrivains ne profitent-ils pas de deux éducations, celle qu'on leur donne et celle qu'ils se donnent ? la vraie, celle-là, parce qu'elle est au gré de leur goût !

C'est à Nohant, en Bas-Berry, que notre grand écrivain a vécu pendant la plus grande partie de sa vie ; or, il paraît bien que là on doive être plus paysan qu'ailleurs. Bâti au sommet de la colline qui commande la vallée de l'Indre, à quelques lieues de Châteauroux, à quelques kilomètres de La Châtre, ce bourg est bien ce qu'on peut imaginer de plus rustique et de plus minuscule en fait de village. Une douzaine de chaumines isolées les unes des autres autour d'une vieille église perdue sous les arbres, c'est tout !

On y accède par beaucoup de chemins creux et aussi par la route nationale de Clermont à Tours et par la ligne de chemin de fer de Tours à Montluçon qui nous dépose à la gare, c'est-à-dire en pleine campagne, à vingt minutes de l'église. Sur la place plantée d'ormes magnifiques, l'herbe pousse librement, les oies et les poules picorent en liberté, et n'étaient quelques gamins qui jouent dans les *bourrées* ou quelques vieilles femmes qui tricotent pesamment assises sur une charrette dételée, on se croirait dans une de ces grosses fermes seigneuriales d'autrefois, ruinées de vétusté et abandonnées depuis des siècles. L'église reste endormie dans un coin, humble avec son toit moussu et ses murs de torchis ; son clocheton vermoulu et sa *guenillière* ajoutent encore à l'air de famille qu'ont entre elles toutes les vieilleries du village : « Elle est, dit Ulbach, toute basse avec un clocher en entonnoir auquel on pourrait presque attacher des rubans. Elle n'a ni style ni intérêt archéologique ; c'est l'étable de Bethléem avec un petit air d'opéra-comique. » A l'intérieur c'est pauvre, et c'est magnifique parce que c'est laid ! quatre piliers supportent le clo-

cher ; çà et là on devine quelques vagues sculptures ; du salpêtre « ombre » les coins ; des traces de fresques apparaissent péniblement à travers le badigeon de chaux. Telle qu'elle est, les gens du pays la trouvent belle, les artistes la trouvent pittoresque et les Anglais, peu confortable. Et personne ne peut échapper à l'impression d'humilité chrétienne et de grandeur religieuse qui en émane.

Tout près, s'étend le vieux cimetière abandonné aux ronces et aux épines. George Sand y dort maintenant au pied d'un vieux mur qui s'écroule en poussière, sous des arbres attristés qui, l'automne venu, versent sur sa tombe leurs feuilles mortes. Quelques croix de fer sont seules restées debout dans le champ mortuaire ; les autres, fragiles monuments de bois, se sont peu à peu penchées vers les tertres appesantis et disparaissent complètement dans les hautes herbes. Que j'ai souvent pensé là au Grand Bé et à l'Ilot des Peupliers, ces deux autres tombeaux de deux autres grands écrivains amoureux de la nature ! L'Ilot des Peupliers ! un coin de nature vierge dans le parc d'Ermenonville. Rousseau y a joui de ses dernières ivresses

esthétiques « pour lesquelles s'associaient la lumière et l'onde, les feuillages, les fleurs, les oiseaux, les insectes et les souffles de l'air », Le Grand Bé ! au soleil couchant, une pointe de terre avancée en mer; tout autour de l'infini; une atmosphère de mélancolie et de rêve enveloppe cette pierre scellée au rocher nu ; par ici, le ciel, l'immensité bleue, le Nouveau-Monde ! par là, la grève, Saint-Malo, la terre, les continents anciens ! Le silence des êtres et le bruit des choses toujours imprègnent l'âme. Toujours l'éternelle vague mugit, tantôt sourde, tantôt violente, rythmant sa mélodie monotone et berceuse. — La mer pour Chateaubriand, le Berry pour George Sand, ont fait le fonds de tous les tableaux de leurs vies.

Entre le cimetière où « Elle » dort et la route qui va droite, se dissimulent la maison de Nohant et le pavillon vêtu de lierre où la légende toujours fantaisiste assure que furent écrits les chefs-d'œuvre. En réalité ce pavillon n'a jamais servi que d'abri aux secrétaires de George Sand.

Aurore vint à Nohant dès son enfance et probablement ce fut le premier coin de campagne qui frappa ses regards. Elle y connut vite les

gens du voisinage. Des enfants de son âge, fillettes des fermes et des chaumines d'alentour, lui tinrent compagnie ; elle ne les oublia jamais, et Ursule Josse, une de ses premières amies, resta pour elle jusqu'à la fin une sorte de confidente. Au sortir du couvent, ce fut encore à Nohant qu'elle échoua toute palpitante d'une crise mystique. Elle y trouva son aïeule, Mme Dupin de Francueil, une vieille grande dame soucieuse de son nom et des alliances de sa famille, cérémonieuse mais bonne, avec cela intelligente. La jeune fille, éprise de course folle et de fatigue physique, allait tout le jour sur le dos de sa bonne jument, Colette, à travers les bois et les champs, puis revenait le soir lire le *Génie du Chistianisme* et *Rousseau* aux côtés de grand'-maman. Mais Mme Dupin de Francueil, « la meilleure amie d'Aurore », mourut et celle-ci retomba sous la tutelle de sa mère Sophie-Antoinette, femme d'extérieur aimable, mais assez bornée d'esprit et au demeurant peu supportable dans son ménage. Fille du peuple, elle se moquait très lestement, disent les uns, de ce qu'elle appelait la « belle éducation », ou visait, assurent les autres, aux bonnes manières, sans pouvoir

d'ailleurs les acquérir ! Elle finit par faire regretter le Berry et la vie des champs à sa malheureuse enfant renfermée dans le petit appartement de la rue Grange-Batelière. Aurore revit Nohant après son mariage, mais ce ne fut bientôt plus le Nohant d'autrefois. Casimir se mit à élaguer les enclos, à arracher les vieux arbres, à tuer les vieux chiens ! C'était le commencement de ses douleurs de femme. Elle en prit à témoin les grands chênes.

Ainsi de bonne heure s'est fait sentir chez George Sand « l'attirance » de la terre, du sol, des bois, des prés, des champs, de la nature, de la rusticité. Et la campagne fut bien le premier amour de son âme encore fraîche et vierge, de fillette, de jeune fille et d'épouse.

*
* *

George Sand a été paysan par tempérament. Il est très difficile, bien qu'il y paraisse, de faire la psychologie du paysan en général et du paysan berrichon en particulier ; de cet être à l'âme obscure qui semble si peu compliqué de prime abord et qui l'est en réalité beaucoup plus qu'on ne croit. Dur quelquefois, souvent avare, âpre

au gain, il sait être avec les gens de son milieu pitoyable, charitable, dévoué à sa famille, sensible aux idées de justice, respectueux des vieillards, parfois même généreux. Peut-être pourrait-on accepter comme définition à peu près complète de cet être la formule qu'en a donnée George Sand par la bouche d'Huriel parlant à Tiennet dans les *Maîtres Sonneurs* : « Franc de ton cœur, fin de ton intérêt, tu l'es et tu le seras ; mais vivant de ton corps et léger de ton âme, tu ne sauras jamais l'être. » On obtient beaucoup de mes compatriotes quand on ne leur demande pas de violents efforts, quand on ne trouble pas la quiétude chère à leur indolence, quand surtout on ne nuit pas aux *profits* qu'ils accumulent patiemment. Leur stabilité, leur douceur, leurs calmes habitudes s'accommodent très bien des devoirs traditionnels et coutumiers. Dans les campagnes, il est d'usage de labourer la terre du voisin malade et de *tremper la soupe* aux enfants sans mère. « Chez nous » jamais une femme ne refusera la veillée des morts ; toujours le vagabond trouvera un morceau de pain et un verre de cidre pour se restaurer, un coin de foyer pour se réchauffer et un grenier où dormir. Mais rare-

ment on vendra le bétail sans marchander ; rarement un garçon se mariera sans calcul sérieux : « Anne, disais-je à une femme *de mon endroit*, quand votre Pierre *fait-il sa noce ?* — Bientôt, reprit mon indigène ; ils ne s'en tiennent plus qu'à mille francs ! » [Pierre et son futur beau-père discutaient la dot de la jeune fille (1).]

Cherchera-t-on maintenant dans George Sand et dans le paysan tous les caractères communs ? Il y aurait là une analyse tout à fait inutile qui conduirait à un résultat tout à fait spécieux. L'homme est partout l'homme ; il est le même sous le sarrau de l'ouvrier et sous la redingote du marquis. Chez le riche comme chez le pauvre, le désintéressement s'appelle le désintéressement et la charité n'a pas deux noms. Toutefois, ce n'est pas un vain labeur que de chercher les traits distinctifs de l'âme rustique. Dans

1. Dans la *Lettre d'un frère à son frère soldat*, facétie où l'on retrouve le mouvement des drôleries romantiques du milieu du siècle et que d'aucuns attribuent à George Sand, on lit ce joli couplet :

Mon frère, sais-tu qu'je m'marie
A la fille au maître Grapin ?
Tu sais qu'a n'est guère jolie,
Mais son père a d'si bon bien !

une comparaison du genre que celle que je signale ici, où les questions de mots sont si faciles à soulever, il semble qu'il ne faille que se laisser guider par le bon sens qui conduit à l'évidence.

A la placidité des choses qui l'entouraient, George Sand emprunta un peu de placidité ; à leur rusticité, un peu de rusticité. Elle qui, à dix-sept ans, déjà aspirait à s'isoler de l'humanité et à vivre dans un désert champêtre, en face des fleurs, des arbres et des rochers, a pensé que « l'artiste doit vivre dans sa nature le plus possible ». (Lettre à Flaubert.) Aussi la rencontrait-on souvent dans les chemins creux ou sur les grand'routes, à pied, à cheval, en voiture. « J'ai quitté ma chambre au jour naissant, écrit-elle, pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras ; j'y ai mis mon portefeuille, un encrier, un morceau de pain et des cigarettes

J'ai bien carculé moun affaire :
Ces gens-là deuvent rin du tout.
J'aim'rais mieux l'bien qu'la drolière,
Mais pour l'avoir faut prend'el tout.
(Compte rendu de la
Société du Berry, 1866).

et j'ai pris le chemin des Couperies. Me voici sur la hauteur culminante ; la matinée est délicieuse, l'air rempli de parfums... » Et ailleurs : « Quelquefois, je vais me promener seule à cheval, dans la brume. Je rentre sur le minuit. Mon manteau, mon chapeau d'écorce et le trot mélancolique de ma monture me font prendre dans l'obscurité pour un marchand forain ou un garçon de ferme... » « Un de mes grands amusements c'est de voir le passage de la nuit au jour ; cela s'opère de mille manières différentes. Cette révolution si uniforme en apparence a tous les jours un caractère particulier. » (*A Daniel Stern*, 25 mai 1836). — Par la canicule, elle part au petit jour, se perd dans les traînes, s'oublie au bord des ruisseaux et rentre « dans un état de torréfaction impossible ». (*A Daniel Stern.*) Si elle rencontre une rivière, elle y entre tout habillée, et, moyennant trois ou quatre bains par promenade, elle fait encore quatre ou cinq lieues à pied, par trente degrés de chaleur ; et quelles lieues ! (*A Daniel Stern.*) Vêtue très simplement, elle prenait des croquis, ramassait des cailloux pour Maurice ou tout bonnement causait des heures entières avec une bergère. Il

lui fallait l'air, l'activité, le mouvement, comme à l'ouvrier des champs. Il n'était pas rare qu'elle fît quarante kilomètres tout d'une traite et qu'elle revînt noyée de sueur ou trempée par une averse. Elle n'avait cependant pas l'allure vive et alerte ; elle allait devant elle, « bête comme un chou ». (*A Flaubert.*) Elle se remuait lentement, mais partie, ne s'arrêtait plus. Son être physique, en un mot, avait besoin de se développer à l'aise, et sans secousse. Quand elle sera devenue « le vieux troubadour retiré des affaires », elle conservera encore ses habitudes des flâneries solitaires.

Elle traitait le travail comme la course. Le labeur patient et continu ne l'effrayait pas. Elle se mettait à son bureau à dix heures du soir et ne se relevait souvent qu'à quatre heures du matin ; sa facilité était incroyable, mais elle avait une facilité un peu particulière ; la vivacité lui manquait. En cela elle était Berrichonne, de même que par son goût de la régularité. Elle différait un peu de sa race par l'humeur voyageuse qu'elle avait à un certain degré et par sa puissance d'assimilation. On a caractérisé ainsi le Berrichon : « Lent à s'attacher, lent à s'arra-

cher. » Il y a un peu de cela dans George Sand, mais elle n'a pas poussé à l'extrême ces deux qualités. « Le Berrichon, a-t-elle dit elle-même, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussée pour une saison sur celui de gauche. » Comme la pierre, elle aussi revenait toujours à son Nohant ; peut-être s'en fût-elle écartée sans l'aide de la charrue.

Elle était encore paysan par son sans-gêne naïf et bon enfant et par sa manière toute simple d'affectionner ceux qui l'entouraient. En Berry, elle n'était entourée que d'hommes : Papet, Dutheil, Rollinat, Fleury, Duvernet, braves et intelligents provinciaux, tous un peu « frustes » cependant, « incomplets, volontiers sans-gêne, comme on l'est à la campagne et entre hommes ». (*Rocheblave.*) Elle a aimé toute sa vie ces camarades bien inférieurs à elle comme culture, car elle a toujours été fidèle et loyale dans l'amitié, et c'est ainsi qu'elle a câliné longuement et patiemment « de pauvres rêveurs très besogneux », des filles de village comme Ursule Josse, des bourrus comme Latouche.

Elle a préfacé presque autant que M. Coppée.

Elle a protégé Magu, Gilland, Agricol Perdiguier, Lachambaudie... C'était doucement qu'elle reprochait à un poète cordonnier de prendre mal ses mesures et de faire des vers de quatorze pieds. Non seulement elle avait des mots charmants pour ses pairs ou ses amis qui lui envoyaient leurs ouvrages, mais elle accueillait aussi avec plaisir les hommages des débutants et les marques de sympathie de ses plus humbles admirateurs. Elle y répondait toujours, sans décourager jamais. Elle avait pour principe de n'écarter personne du travail : « Travaillez au moins pour vous-même, écrit-elle à peu près à l'abbé Rochet ; le travail nous sauve de bien des choses. » Elle a lancé des jeunes, Maurice Rollinat, Armand Silvestre et si elle visait à la direction littéraire de plus grands et de plus illustres, c'était avec grâce qu'elle s'y prenait.

Elle savait aussi oublier et mépriser l'injure, était indulgente et bonne, extrêmement généreuse et désintéressée. Elle était hospitalière enfin comme les gens de chez nous et, comme eux, elle adora avec son *chez soi* la bonne vie de famille, quand son mari, il est vrai, s'en fut écarté.

C'était, au demeurant, un tempérament assez froid, presque très calme, avec des crises violentes de passion. Ainsi en est-il du paysan berrichon. La passion lui vient par bouffées un jour d'excitation, de fête, de bal ; la crise finit presque toujours par une lutte épique, furieuse et sauvage.

Résumons d'un mot : George Sand a été sensible, mais comme on l'est aux champs, sans être névrosée.

***

George Sand a été paysan par une certaine tournure d'esprit. Ç'a été une des organisations les mieux équilibrées qui soient, parce qu'elle a uni à un très solide bon sens, bon sens presque de foire et marché, une grande imagination, imagination romanesque des conteurs de veillée. Toujours l'un a tempéré l'autre. Avec l'un elle a pensé, avec l'autre elle a écrit. Avec l'un elle a donné des conseils aux autres, avec l'autre elle a édifié des romans. Et dans la lutte que l'un a soutenu contre l'autre, tantôt l'un a été victorieux et tantôt l'autre. Au fond, le bon snse de George Sand est très sûr. Elle a com-

mencé par se juger elle-même sainement, sans exaltation ni pruderie ; ici elle avoue son manque absolu de logique, qui est réel quelquefois ; là elle se dit meilleure que Lélia, ce qui est parfois vrai. Elle juge très bien ses contemporains, depuis Cabet jusqu'à Lamartine, tel à peu près que la postérité les a jugés. Elle dirige son pupille Francis Laur vers les mathématiques où il réussit et distingue le talent de ses ouvriers au premier coup d'œil. Quand, après la dure expérience de son mariage, elle a proclamé l'amour souverain dans ses livres, elle n'a pas manqué de dire aux jeunes filles de sa connaissance : « N'allez pas croire cette sottise ; le roman n'est pas la réalité. » C'est encore son bon sens qui toujours l'a ramenée à la sagesse après une folie. A la fin de son aventure avec Musset, — la raison de leur brouille a peut-être été que Musset était trop aristocrate et elle trop *peuple*, — le bon sens froid la reprend ; elle prévoit les dangers qu'il faut éviter et se met à raisonner. Le feu est passé, il faut arranger l'affaire très prosaïquement ; et la voilà qui écrit à Sainte-Beuve, son conseiller, pour qu'il l'aide à jeter de l'eau sur la cendre chaude. Son désintéres-

sement même raisonne, à l'encontre de tous les désintéressements, et, quoiqu'elle donne sans compter, elle sait pourtant compter, croyez-le bien! Elle a besoin d'argent: mieux vaut que ce soit Buloz que Flaubert qui lui en prête: Buloz s'est enrichi avec ses romans. (*Lettre à Flaubert.*) Je crois que George Sand eût été un maire excellent de son village et qu'elle eût mené la barque communale avec autant de dextérité que son fils,

Elle a été romanesque et avait une aptitude étonnante à se créer des chimères, un peu comme Balzac qui rêvait les entreprises les plus impossibles, A la façon de son maître Jean-Jacques, elle aimait créer des romans sociaux et humanitaires aux doctrines douces, sensibles et volontiers mystiques. Aux instants où elle se laissait aller aux impulsions sympathiques, elle s'éprenait facilement d'une idée. (1848. *P. Leroux.*) Elle a prêché avec feu l'émancipation féminine alors qu'elle n'entrevoyait peut-être que vaguement les conséquences de ses théories. — Un jour Flaubert s'ennuie, elle le console d'une façon charmante, mais il faut qu'elle rêve une aventure qui le console encore mieux: « N'as-tu

pas une femme que tu pourrais aimer ? un enfant à adopter ? » En un mot, elle a eu toujours le goût du romanesque et de l'invraisemblable. (*Le Château des Désertes.*) Il se mêle pourtant un fond de psychologie dans ce conseil. Quand l'abbé G. Rochet, ce curé berrichon si curieux, s'éprend de littérature et devient inquiet dans son cœur et dans son âme, elle se garde bien de lui recommander un remède de ce genre. Elle sait que la complexion de cet homme ne ferait qu'y perdre. Et puis la décence le lui défend et, contre ses principes qui font l'amour sacré, sans mesure et sans frein, elle prend parti, cette fois, pour la décence.

Où son imagination devient rustique, si je puis dire, c'est quand elle est aux prises avec les légendes populaires, la nature et la campagne. George Sand, comme on sait, n'aimait pas les bruyantes compagnies, les conversations des salons trop mondains. Chez elle elle est quelquefois *bête* avec ses amis et restera avec eux un jour entier sans leur parler. (*Mérimée.*) Mais dehors, dans les champs, elle redevient elle. Curieuse de mœurs et d'histoires champêtres, elle va de ferme en ferme, causant aux grosses filles rou-

geaudes, ses voisines, leur parlant des gars qui les attendent, tout en discutant avec elles la hausse des foins et le prix des porcs. Le dimanche, sur la place de l'Eglise, au sortir de la messe, elle taquine la Mariette sur sa dernière aventure ou questionne le gros Pierre sur les *fades* de Saint-Chartier. Elle a vécu ainsi presque toute sa vie dans cette atmosphère parfumée de senteurs agrestes et peuplée de visions. Elle a eu de bonne heure la tête hantée de rêves effrayants et doux, de ces rêves qui se débattent dans la pauvre cervelle obscure de nos paysans. Elle avait même comme une sorte de superstition à l'endroit de ces histoires. Au temps où Maurice préparait ses *légendes rustiques*, elle s'en allait le soir avec lui dans les brandes pour faire se jouer sur les cieux les visions que vous savez. Dans un court moment d'hallucination, ils essayaient de reconstruire les scènes qu'on leur avait contées. Ils observaient les effets de la lune sur tous les coins des ravins et des mares, et cela prenait dans leur esprit des formes assez nettes pour que l'un pût en faire une page d'album et l'autre une page de récit. Ils essayaient de voir en paysans et ils voyaient. Mais où ce caractère se fait plus

particulièrement sentir chez George Sand, c'est dans sa manière de comprendre la nature, c'est dans son art de peindre cette même nature, c'est dans la façon dont elle nous présente les personnages de ces idylles berrichonnes, c'est enfin dans son imitation de parler berrichon. Pour avoir pénétré aussi avant dans la vie de la campagne, il fallait être soi-même de la campagne, et, répétons notre mot : « Il fallait être soi-même un paysan. »

George Sand aime la nature parce qu'elle est belle, mais elle l'aime surtout parce qu'elle est féconde. Elle aime les accidents du sol qui la font pittoresque, mais elle aime encore « les richesses qui couvrent la terre, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes ». (*Mare au Diable.*) « La Nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la beauté, la poésie à tous les êtres, à toutes les plantes qu'on laisse s'y développer à souhait. » Ce n'est pas seulement le dessin qu'elle recherche dans un paysage, c'est la vie sous ses diverses manifestations. La raison profonde de cette préférence du vivant au non-vivant est dans le sens prati-

tique de notre écrivain, qui était très développé. Pour un peu George Sand s'écrierait comme un de ses héros : « Sans doute ces fleurs sentent bon, mais elles ne peuvent en rien alimenter le fourrage ! »

Comment elle peint la nature ? Pour le déterminer, quelques notions sur ce Berry qu'elle a tant chéri et si souvent décrit sont absolument nécessaires. Et, en effet, un sentiment ne peut bien se comprendre que si on le replace dans le *cadre* où il a été conçu, disait en substance Lamartine. Otez le Berry à l'œuvre champêtre de George Sand et vous ne comprendrez pas George Sand. Jusqu'à son époque le Berry, le Bas-Berry surtout, a été comme une terre sacrée et inconnue. On ne le traversait guère qu'en diligence et on n'y avait vu que d'abominables relais de poste. George Sand *l'inventa*. On commence maintenant à le connaître et à le visiter ; mais le visiter, son *Joanne* à la main, n'est-ce pas le profaner ? Et le charme que l'on y trouvait ne consistait-il pas surtout en ce que l'on n'y accédait pas très facilement ? Aujourd'hui les compagnies de chemin de fer y organisent des excursions à prix réduits et mettent

à la disposition des voyageurs des guides artistement imagés. La peinture, la gravure, la photographie, tous les procédés de reproduction ont rivalisé d'art et de finesse pour en révéler les plus beaux paysages et les coins désormais illustres. On a fait — comble de raffinement ! — une géographie du Berry de George Sand et on en a peut-être dressé des cartes. Des interviewers, gens aimables et quelquefois légèrement facétieux, parcourent de temps à autre le pays, poursuivant les célébrités et les amis des célébrités. Enfin on y a vu des Anglais qui sont venus jeter un coup d'œil placide sur la vallée noire et puis s'en sont retournés. Personne n'a plus le droit d'ignorer que notre vieille province est une contrée aux aspects mélancoliques ; que telle qu'elle est, elle a suscité tout un art et toute une littérature ; qu'elle a ses peintres et ses sculpteurs, ses romanciers et ses poètes, et aussi ses historiens. Rollinat, Maillaud, Lapaire, Baffier sont tous des admirateurs de la bonne dame.

Le caractère principal de la nature berrichonne, c'est la placidité, et tous les touristes l'ont remarqué. Sur la frontière toute romanti-

que de la Creuse et de l'Indre, on trouve cependant des cratères et de profonds sillons creusés dans un roc puissant, qui sont comme des morceaux égarés de la terre d'Ecosse ou des vallées suisses. « Le Berry n'offre nulle part d'aspect sublime, dit Marcel Montmarché ; il est dans son ensemble un des plus doux pays de la doulce France. » C'est ainsi qu'il m'apparut alors que j'étais très loin d'avoir une préoccupation d'étude sur George Sand. Et si je me cite moi-même c'est à simple titre documentaire. J'enregistrai alors une impression spontanée : « L'hiver, le pays a un air de mélancolie résignée ; la campagne s'étend presque partout plate et morne, sillonnée de longues lignes d'arbres gris et de haies basses. Un peu de brouillard estompe les dessins trop réguliers de l'horizon. De loin en loin pointe un clocher entouré d'un pâté de vieilles chaumières. Dans les immenses labours, les pastoureaux « briolent » à côté de leurs grands bœufs et de kilomètre en kilomètre on rencontre des nuées de corbeaux autour d'un pan de ruines, reste de château ou de chapelle, on ne sait pas bien. Sur la route chemine lentement une femme derrière un lot de moutons ; son

capulet noir lui donne l'aspect de quelque chose de très grossier qui se meut dans le vent sans qu'on puisse soupçonner comment ; ou bien un paysan en « limousine » pousse devant lui deux ou trois mulets qui vont tristement, la tête basse. Pas de tournants de route pour vous dévoiler tout à coup l'étendue dans une clarté de neige, pas de roches moutonneuses soudain apparues, pas de crevasses insoupçonnées ; une plaine aux ondulations peu gracieuses par les temps froids.

« Mais, l'été, c'est le pays de la gaieté douce, avec ses petits chemins creux, traîtres, mystérieux, qui naissent avec les feuilles, qui pendant la saison de l'ombre serpentent à vos côtés sans qu'on les aperçoive ; avec ses vallons où se cachent des prés minuscules peuplés d'oiseaux, d'abeilles et de papillons, pleins de bourdonnements et de parfums rustiques ; avec ses ciels mi-purs où s'égrènent deux ou trois fois le jour les pieux angélus, les carillons chantants qui se répondent de clocher à clocher, qui descendent lourds d'airain sur la campagne ensommeillée et rêveuse, c'est bien un des coins de France les plus désirables pour le poète qui s'abandonne à la nature. Derrière des coudriers en fleur, les

blondes bergères au visage souriant sous le blanc mouchoir qui les embéguine filent en murmurant des airs champêtres. L'éther flamboie, la terre fume, les blés ondulent jusqu'à la haie prochaine et communiquent leur léger frisson aux taillis, à la forêt qui, majestueuse, branle à peine sa verte chevelure. C'est l'été de partout, mais moins pesant, moins lourd, plus vivant... »

George Sand s'en est tenue, elle, au coin de province qui comprend les environs de Culan dans le Cher ; les environs de La Châtre, d'Eguzon, d'Argenton, de Gargilesse dans l'Indre ; les environs de Crozant dans la Creuse. « Le Berry, dit-elle, n'est pas ce qu'on le juge quand on l'a traversé seulement par les routes royales dans ses parties plates et tristes... C'est vers La Châtre qu'il prend du style et de la couleur ; c'est vers ses limites avec la Marche qu'il devient pittoresque et vraiment beau. » (*Promenades autour d'un village.*) Je renvoie à la page (*la Vallée noire*) où elle dessine la carte de ces régions. Ce n'est presque qu'une énumération de noms ; on sent néanmoins qu'elle a traduit là en termes trop précis des souvenir-artistiques. Elle fait soupçonner tout un monde

de poésie avec ses villages, ses vallées, ses rochers, ses bois, ses castels et ses chemins. Partout d'ailleurs elle détaille et précise, en notant en même temps les lignes et les formes, la lumière et l'ombre, la vie végétative qui se manifeste dans le paysage, l'impression de gaieté, de douceur ou de mélancolie qui s'en dégage. M. Faguet — et après lui M. Marillier — a fait remarquer justement qu'il n'y a peut-être qu'elle avec Fromentin (1), dans tout le XIXe siècle, qui peigne de cette façon, simple, aisée et naturelle. Les descriptions sont si bien mêlées au reste du texte qu'on les savoure sans se douter qu'il y a des descriptions ; jamais on ne s'aperçoit qu'elles soient des longueurs ou des hors-d'œuvre ; — je parle des idylles et non de ces histoires d'amour, traversées brutalement par des déclamations philosophiques, où tout est matière à digression. — On sent, à la lecture de ses romans champêtres, que l'auteur a de la nature la connaissance la plus intime et familière qui soit. Sans doute le pays

1. Voir comment elle a apprécié elle-même Fromentin (articles sur Fromentin parus d'abord dans *la Presse* du 8 mai 1857 et dans celle du 10 mars 1859).

est décrit pour lui-même, mais la nature gagne de vie à cette communion que l'écrivain indique toujours entre la terre et les gens qui vivent près de la terre ! Ses paysages sont à la fois vus et sentis. Voici une photographie à vol d'oiseau de la Vallée noire, merveilleuse de netteté et surtout de vérité : « Aucun grand fleuve ne sillonne ces campagnes où le soleil ne se mire dans aucun toit d'ardoises. Point de montagnes pittoresques, rien de frappant, rien d'extraordinaire dans cette nature paisible, mais un développement grandiose de terres cultivées, un morcellement infini de champs, de prairies, de taillis et de larges chemins communaux, offrant la variété des formes et des nuances dans une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu ; un pêle-mêle de clôtures plantureuses, de chaumines cachées sous les vergers, de rideaux de peupliers, de pacages touffus dans les profondeurs, des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines, enfin un accord et un ensemble remarquables...

« Une fois engagé dans les versants de la Vallée noire, on change de spectacle. Descendant

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

et gravissant tour à tour des chemins encaissés de buissons élevés, on ne côtoie point de précipices, mais ces chemins sont des précipices eux-mêmes... » (1).

Ailleurs elle peint comme le paysan qui arrive à s'exprimer. C'est Tiennet qui parle dans *les Maîtres Sonneurs* : « La maison du forestier est une pièce fort ancienne. Elle surmonte un morceau de brande couché en pente ; c'est un endroit bien triste malgré qu'on y voit de loin, où il ne pousse à la lisière des taillis de chênes que de la fougère et des ajoncs. » Il y a dans ce style, quelques pages plus loin, un « sous-bois merveilleux ». Dans ces passages, la concision et la simplicité de l'auteur rappellent La Fontaine. En réalité, la manière de George Sand diffère de celles de tous les descriptifs modernes. Elle diffère de celle trop magnifique de Michelet, de celle trop impersonnelle, trop objective, trop *insubjective* de Flaubert, de celle trop sculpturale des poètes parnassiens, de celle pas assez berrichonne mais si originale de son

1. Voir dans l'étude que le comte d'Haussonville a consacrée à George Sand, le passage excellent de ton et d'idées sur George Sand peintre de la nature.

fils intellectuel Rollinat, de celle trop raffinée de Loti. George Sand ne voit pas de trop haut et de trop loin comme Hugo, ni de trop près comme quelques-uns de nos contemporains. Elle met au point d'une bonne vue normale. Elle ne prête pas aux objets matériels ses propres sentiments ; elle ne les fait point vivre de sa vie ; elle vivrait plutôt de la leur.

On la fait procéder de Rousseau et de Chateaubriand et on a raison, puisque tout le XIXe siècle en procède ; mais George Sand procède plutôt de Rousseau que de Chateaubriand. Rousseau a trouvé çà et là, pour peindre les paysages qu'il a vus, une netteté et une précision qui sont d'un artiste très pénétré de la réalité des choses. Son pittoresque est ferme et la couleur porte sur un dessin bien arrêté. Chateaubriand est plus vague. Il a vu de loin et son coloris est plus éclatant que vrai. Tout au contraire, George Sand, même quand elle idéalise, reste frappante de vérité. Avec quelle sûreté de touche elle a tracé la scène du labour dans *la Mare au Diable !*

Il n'est pas étonnant, étant donné la manière dont George Sand a compris la nature, qu'elle

ait eu un jour l'idée d'une poésie rustique et même d'une manière plus générale d'un art rustique, comme au temps de ses rêves sociaux elle avait conçu l'idée d'une poésie toute populaire et démocratique. « Vous êtes un grand poète, le plus inspiré de tous les poètes *prolétaires*, a-t-elle dit à Charles Poncy » (1). La dissertation qui précède *la Mare au Diable* suffirait à elle seule pour le laisser supposer. Dans un billet à Alfred Gabrié on peut lire : « Envoyez-moi quelque chose sur un sujet littéraire, *champêtre*, tout ce qu'il vous plaira. » Il est probable, à mon avis, qu'elle a voulu diriger vers l'art rustique un de ses compatriotes, artiste sans culture et de valeur peut-être secondaire, mais qui était né certainement avec une facilité immense et qui reste une physionomie extrêmement curieuse. Il avait nom Nicolet. Celui qui voudrait consciencieusement étudier cet homme, verrait à chaque instant chez lui

1. Voir naturellement et avant tout les articles de la *Revue indépendante*, 1841-1842 sur les poètes populaires et la poésie des prolétaires, les préfaces aux poésies de Magu et à *La Chanson de chaque métier* de Poncy.

l'influence de notre grand romancier. Il a fini sa carrière par où George Sand a commencé la sienne en berçant sa folle imagination de rêves sociaux étranges et romanesques. Des projets, des photographies, des maquettes, des dessins montrent qu'il avait eu l'idée de cet art absolument rustique. Il se réclamait de George Sand dans ses conversations et on a vu chez lui des lettres de l'auteur de la *Mare au Diable*. Ces lettres malgré de sérieuses recherches n'ont pu être retrouvées ; il serait pourtant curieux d'en vérifier la teneur. Elles peuvent parfaitement détruire l'hypothèse, mais elles pourraient aussi montrer que cette hypothèse est une réalité.

Il y a encore en Berry des artistes de mérite qui s'inspirent *d'Elle* pour traduire par la plume ou le pinceau le caractère rustique et original de notre vieux sol. Le peintre Maillaud est, à mon sens, un de ceux qui excellent le mieux à rendre la monotonie et l'âme triste des choses berrichonnes.

*
* *

Comme elle a aimé les champs, George Sand a aimé le paysan. Dès 1826, elle l'avait décou-

vert, si nous en croyons une lettre à M. Aurélien de Sèze, le jeune magistrat de Bordeaux qui illustra si chastement une page de la vie de notre grand écrivain. Elle a connu l'homme des champs intimement parce qu'elle a vécu près de la terre, parce qu'elle a trouvé en lui un peu d'elle-même. Elle les a décrits fidèlement, ces gens avec qui elle vivait : le M. Jourdain de campagne qui rêve d'un bourgeois pour sa fille, la petite paysanne espiègle qui devient une femme sérieuse, la pastoure nourrie de légendes mystérieuses et associant dans une pieuse confusion la sainte Vierge et les *fades*, l'artiste de village inquiet et maladroit. Certes le fond de ces caractères n'est pas neuf, mais ici il est si bien revêtu de couleur locale !

Elle a surpris le paysan dans ses finesses et dans ses tactiques les plus cachées. Le début de *la Mare au Diable* est infiniment curieux sous ce rapport. Il faut avoir souvent passé le seuil des chaumières berrichonnes pour s'imaginer combien les conversations du père Maurice et de Germain sont naturelles : « Doucement, doucement, mon garçon ; toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres ou trop

jolies ; car enfin il faut penser à cela, mon fils, une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre. » Que de petits fermiers m'ont tenu le même langage et m'ont conté qu'en ménage il fallait ou une fille très riche ou une fille très malheureuse ! Qui n'a pas vu deux voisins de campagne rusant autour de la *chope* de cidre, le nez dans leur verre et les yeux en l'air, n'auront pas l'idée complète de la scène entre le père Maurice et Germain au chapitre IV du même roman. La conversation est exquise de naturel. Le père Maurice a une femme en vue pour son beau-fils, mais il lui laisse deviner qu'il en a une en vue et c'est par mille sous-entendus adroits qu'il arrive à le lui faire comprendre. Ailleurs, de simples récits nous donnent la psychologie du personnage, alors qu'il semble bien qu'ils ne visent qu'à la narration. « Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois, et sauf celui qui était au bord du ruisseau et

qui était ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité. La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuiles, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport en une vigne de six journaux. Enfin, il avait derrière sa grange un beau verger que nous appelons chez nous une ouche, où le fruit abondait tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux entours. » (*Petite Fadette*, I.) Ces quelques lignes me suffisent pour me donner une idée complète du père Barbeau : un brave homme de paysan qui a la figure rougeaude, le ventre redondant, l'air épanoui. Toute sa personne semble s'écrier en chœur qu'elle est très fière d'elle-même. Il est considéré dans son endroit et passe pour un petit bourgeois aux yeux de ses compatriotes ; aussi se garde-t-on de lui donner des conseils ; il en donne, mais n'en reçoit pas. Le dimanche, il héberge le curé ou l'instituteur ; il a Dieu merci, le nécessaire, et peut même s'offrir du superflu. Il ne désespère pas de marier sa fille à un *monsieur*. Le

jour de la noce, je vous le dis, le cidre coulera !

On a reproché à George Sand d'avoir idéalisé ses personnages ; c'est le plus banal des reproches. Tous les romanciers, Zola même à sa manière ont idéalisé ou du moins transformé leurs personnages. C'est d'une bien grosse inutilité de dire qu'ils choisissent çà et là les traits dont ils les composent. Celui qui a observé le paysan des environs de La Châtre n'a pas le droit d'affirmer que George Sand n'a pas puisé ses paysans en pleine réalité ; il suffit de les comparer aux villageois de Balzac, le réaliste, pour s'apercevoir qu'ils sont plus vrais. Moi-même j'ai connu des *Joseph Ebervigés*, j'ai rencontré des familles *bien honnêtes dans les partages et bien d'accord dans le travail*, et je sais dans nos campagnes des jeunes filles charmantes comme celles qu'elle a semées dans son œuvre champêtre. J'ai fait conter aux braves gens de mon pays leurs aventures de jeunesse et j'ai compris que George Sand les avait souvent interrogés.

Pour arriver à photographier ainsi le paysan, elle a dû étudier avec amour nos mœurs berrichonnes. Aussi les a-t-elle dépeintes avec fidélité.

Par elle d'abord elles ont été « renseignées » au public. Après elle, Balzac est venu et d'autres sont venus. Elle a exploité merveilleusement beaucoup de nos vieilles coutumes. J'aime à citer, pour la vérité des détails, les passages suivants : la noce à la fin de *la Mare au Diable*, le mort dans les brandes, sujet repris par Rollinat dans une de ses poésies les plus connues : *Le mort s'en va dans le brouillard*, et traduit en peinture d'une remarquable façon par Fernand Maillaud, la demande de service de la mère Guillette à Germain dans *la Mare au Diable*, le repas des bûcheux, le duel à coups de poing à Nohant, le combat singulier dans la forêt du Bourbonnais. (*Les Maîtres Sonneurs.*) Ah ! il faut voir une de ces luttes épiques un soir d'*assemblée* du côté de La Châtre. Le passage sur les *camaraderies et haïtions* de jeunesse est encore très bien noté. Çà et là elle a consacré aux bœufs des pages magnifiques, célèbres d'ailleurs comme la chanson de Dupont et le *Labourage nivernais* de Rosa Bonheur. Elle a parlé du *briolage* en connaisseur. Partout enfin elle a traduit fort heureusement l'intime communion de la bête et de l'homme qui travaille. On retrouve avec beau-

coup de plaisir ce même sentiment très gentiment rendu dans un livre récent signé d'un des meilleurs élèves de George Sand : *la Terre qui meurt* de René Bazin (Le chien Bas-Rouge).

Où se révèle la connaissance profonde qu'avait notre romancier de la terre berrichonne, c'est dans son imitation du parler berrichon. Il y aurait là toute une étude philologique à faire et je crois qu'elle sera tentée quelque jour. Elle devra se baser sur « ces étonnants » *Maîtres Sonneurs* (1), un peu difficiles à lire parce que justement ils sont écrits comme les aurait écrits un paysan qui aurait eu conscience de lui-même et qui aurait pu apprécier les saveurs de sa langue. A eux seuls ils sont une preuve que George Sand a eu une faculté puissante d'assimilation et qu'elle a été éminemment intelligente.

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, un professeur allemand, M. Max Born, a publié, à Berlin et en allemand, une étude philologique sur *les Maîtres Sonneurs*. C'est plutôt un lexique établi à l'aide des travaux déjà existants, pour cette raison l'étude devra être reprise par un Français et si possible par un Berrichon.

Quand ces pages parurent à la librairie Picard, l'auteur les fit suivre d'une étude sur le *Parler rustique dans l'œuvre de George Sand*, et d'une liste des mots berrichons employés par George Sand.

On relève à chaque pas dans ce livre des expressions merveilleuses de concision, absolument homériques dans leur simplicité, d'autres frappantes de pittoresque, des vieux mots harmonieux et expressifs. des mots techniques à l'étymologie curieuse. La syntaxe elle-même est intéressante. Les philologues berrichons devront aller dans ce volume les meilleurs de leurs exemples. J'ai pourtant remarqué, au cours de la lecture, des expressions trop fines ou trop françaises, par conséquent déplacées, quelques mots probablement inventés, car je n'ai pu les retrouver ni dans la circulation ni dans les glossaires. L'auteur avait bien compris toute la saveur de ce parler. Elle a un joli passage sur l'expression : *dans les temps*. « Ils (les Berrichons) ont un mot qui résume pour eux toute l'histoire du monde ; ce mot c'est *dans les temps*, mot vague et mystérieux qui couvre pour eux un abîme impénétrable, inutile à creuser. — Cet endroit a été habité dans les temps. — Il paraît que, dans les temps, on se battait toujours. — N'en demandez pas davantage ; le pourquoi et le comment n'existent pas ».

Il y aurait à reprendre et à discuter quelques

belles pages du comte d'Haussonville sur le parler berrichon dans George Sand.

*
* *

« Le plus heureux des hommes, a dit George Sand, serait celui qui, possédant la science de son labeur et travaillant de ses mains, puisant le bien-être de la liberté dans l'exercice de sa force intelligence, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. » Elle-même n'a pas été loin d'être cet homme. Retirée dans sa terre de Nohant, elle a vécu comme elle devait y vivre. Elle a compris son œuvre et aimé celle de Dieu. Ce qu'il y a de paysan en elle et dans son œuvre est probablement ce qu'il y a de meilleur. Ses idylles sont ses chefs-œuvre. Cette fois, comme elle avait conçu l'œuvre d'art, elle l'a réalisée. Par ces livres-là surtout, elle a influé sur les plus grands de nos contemporains étrangers : Tourgueneff, Eliot, Dostoïewski... Dans ce qu'on peut appeler la littérature champêtre, elle est probablement le plus grand nom depuis Théocrite.

Sa vie à la campagne a été la partie la plus calme et la plus sereine de son existence, comme ce qu'elle a dit de la nature est ce qu'il y a de plus sincère et de plus moral dans tout ce qu'elle a écrit. Sans doute il y a beaucoup à blâmer dans l'existence de cette femme. Quelquefois son bon sens l'a conduite à la dureté ; souvent son imagination l'a entraînée en dehors de la voie morale. Nous qui croyons que la liberté de peindre, d'écrire et même de penser a des bornes nettement fixées par la décence, le devoir, et le bon sens, nous regretterons que George Sand soit allée au delà de ces bornes permises. Elle-même n'aurait osé se donner en modèle à aucune jeune fille et nous nous garderons bien de le faire. Oublions ce qui est mort en elle et dans son œuvre, mais souvenons-nous de ce qui vivra, c'est-à-dire de ce qu'il y a de vrai, de beau et de juste.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE AU THÉATRE

A propos de la reprise de « Claudie » à la Comédie-Française

Les Parisiens raffolent des paysanneries dramatiques. Un décor avec des chaumières à l'horizon, une cour de ferme avec son puits au premier plan, c'en est assez pour les enchanter. Ils vont là comme à la campagne, pour prendre l'air, pour voir plus loin que les fortifications. Il leur semble que, même sur les tréteaux, l'amour de province est moins frelaté, que les gens de devant le décor sont plus nature et que c'est « souverain à la santé » de regarder de bons acteurs parler du nez et branler les épaules à la façon villageoise. Voir M. Dessonnes en beau gars berrichon et Mlle Leconte en jolie fille ne s'aimer pas à moitié et sentir l'amour qui cha-

touille sans oser se le dire, leur fait grand'pitié et ils pleurent de vraies larmes sur ces pauvres enfants qui se désirent sans pouvoir l'exprimer.

L'Odéon qui, au fond, n'est pas plus sot qu'un autre, exploite de temps en temps cette petite faiblesse du public parisien. Il a toujours en carton une série de paysanneries. Après les fours retentissants, vite il court à son tiroir et se met à servir une pièce dans le goût rustique. Cela rapporte. Je m'attends à voir prochainement tous les romans de R. Bazin nous revenir en cinq actes. Et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, parce que je ne connais rien de plus adaptable que *la Terre qui meurt.*

L'autre soir, Paris a pu satisfaire sa manie, aller contempler le soleil berrichon à la lueur des quinquets et faire une partie de campagne à la Comédie-Française. Rien ne manquait, ni le blé, ni les moissonneurs, ni la cornemuse. La Comédie-Française, en effet, pour fêter George Sand, vient de souffler à l'Odéon la paysannerie la plus savoureuse sans contredit qu'ait produite le XIXe siècle. Et cette reprise a été un triomphe. *Claudie* a bien profité un peu du regain d'ac-

tualité que lui donnait le centenaire (1), mais c'est une chose assez grande ponr réussir sans avoir besoin du concours des circonstances. Cette fois le goût parisien a été bien inspiré et on a eu raison d'applaudir d'enthousiasme ce très bel ouvrage.

Claudie est un morceau d'Evangile apologué par George Sand et qui s'impose par la grandeur de sa simplicité. Nous sommes loin des compositions factices où des villageois pour rire s'entretiennent devant des chaumières de carton. On n'y aperçoit pas le berger de Théocrite, sur le haut d'un promontoire, contemplant la mer immense, avec sa maîtresse sur ses genoux. On y voit bel et bien de beaux paysans intacts, pas florianesques pour un sou, qui parlent et s'aiment en paysans, comme il faut parler et s'aimer quand on est paysan, des paysans parmi les meilleurs comme ceux qui se dressent magistralement sur les toiles de Millet ou de Maillaud. Le père et la mère Fauveau, la Grand'Rose, ce niais prétentieux de Ronciat, Sylvain, le père Rémy, Claudie sont des gens de chez nous pris sur le vif. Ils s'agitent dans un cadre qui est

1. Cet article a été écrit en juillet 1904.

un coin de la Vallée noire, laquelle, comme on sait, se trouve en Berry, aux pays de La Châtre et d'Ardentes, c'est-à-dire en pleine nature « face à la grande œuvre de Dieu ».

L'action est toute simple. Elle procède d'une seule situation initiale et se développe normalement, allant d'un mouvement assez vif vers l'événement final. Claudie a été abandonnée par Denis Ronciat qui abusa de ses quinze ans. Elle expie sa faute en travaillant avec son vieux père. Chez les Fauveau, les métayers de la Grand'Rose, elle retrouve Ronciat qui est venu courtiser la maîtresse de céans ; mais la Grand'Rose aime Sylvain Fauveau qui aime Claudie. Il faut que la Grand'Rose se sacrifie, que Ronciat soit puni et que Claudie soit justifiée pour que Sylvain Fauveau puisse l'épouser. Le ciel qui est bleu et la terre qui est d'or, — à cause de la moisson — embellissent tout, jettent des reflets lumineux sur les visages et sur l'intrigue ; ils donnent aux honnêtes gens de la pièce l'auréole et les dimensions morales qu'il faut pour qu'on les admire.

La pièce tourne autour de la faute de Claudie, cette pauvre jeunesse « brave et gente »

qu'un don Juan de village a fait faillir en lui promettant le mariage. Une honnête fille au fond que Claudie, maintenant timide, honteuse, rongeant sa peine en dedans et s'exagérant sans cesse son péché et sa folie. Quant à Ronciat, c'est un gars de rien, un faraud, paresseux, mais bien dans ses affaires, et totalement incapable d'une idée haute. Faut l'entendre quand il retrouve Claudie après cinq ans d'oubliance :

— Différemment, différemment... combien veux-tu en dédommagement pour...

— Pour ?

— Pour...

— Pour qui, puisqu'il est mort !...

. . . . . .

— Voyons, Claudie, si je t'offrais... là, cent bons écus !

— Malheureux que vous êtes !

— Eh ! bien, quatre cents francs !... cinq cents là...

— Taisez-vous donc !

— Ah ! dame aussi, tu en veux trop, tu veux que je t'épouse...

Claudie pense bien à autre chose. Elle n'a plus l'idée au bonheur. N'était son père, le père

Rémy, un homme ancien, un sage, un chrétien qui aime le ciel, la terre, les arbres, les choses, qui comprend la noblesse du travail et le mérite de la souffrance, une sorte d'inspiré qui parle au nom de la Justice et de la Raison, une sorte de prêtre qui bénit tout, elle n'aurait plus courage à rien. Mais cet homme qui avait quatre-vingts ans en 1851 et qui a vu les grandes guerres, c'est un brave. Il donne la force à ceux qui l'approchent. A eux deux, le vieux et sa fille, ils se soutiennent. Faut voir « leur comportement » quand ils sont à la rège, autrement dit au sillon. Ah! le père Fauveau qui n'est pas si inaccessible aux beaux sentiments qu'il en a l'air, qui est sans doute un peu rêveux, un peu finassier, un peu curieux, un peu fafiot comme prétend sa femme, mais qui a de l'esprit et qui est un bon cœur de chrétien, a bien raison de leur donner trois francs de la journée. J'entends bien que s'il donne trois francs au père Rémy, c'est pour ne pas lui donner trois francs quinze sous. Mais il n'est pas homme à regretter sa générosité, lui qui sait bien que c'est à force d'économie qu'on fait les bonnes maisons.

Sylvain qui est jeune, et qui aime Claudie

n'est pas assez de sang-froid pour sentir la justesse de ces raisonnements économiques. Un entêté, ce Sylvain, un passionné, mais qui n'a pas suffisamment de force ni d'éducation pour briser tout d'un coup les préjugés de sa classe. Il craint les moqueries : il a une fierté naïve qui est tout à fait du Berry ; mais il est trop critiquant, trop regardant à la conduite des femmes. « Il a ses idées ; il ne veut point entendre causer sur la femme qu'il fréquente, et si on dit un mot de travers, il tourne sa vue d'un autre côté ; il est plus fier là-dessus que porté sur l'argent ». La Grand'Rose n'en ignore pas, parce qu'elle a du penchant pour lui. En voilà une à qui qu'on pardonne beaucoup à cause de son bon cœur. Elle est un peu légère, mais elle oublie vite qu'elle a été, par amour, méchante. Planche, jadis, l'aurait voulu très pure, cette Rose ! Et pourquoi, s'il vous plaît ? Elle est au contraire tout à fait ce qu'elle doit être dans la pièce, la femme que peut courtiser Ronciat, celle à qui le père Fauveau peut songer pour son fils : puisque, plus tard, il rougira d'avoir été si indulgent à l'endroit des mœurs de la riche veuve et si dur à l'endroit de la fille pauvre.

La Grand'Rose n'est point sotte du tout : si elle aime un tantinet Sylvain, c'est que c'est un joli gars de vingt et quelques années, bon sujet, courageux, qui soignerait ses biens et ne mangerait pas son « de quoi ». Elle n'ignore pas que les garçons riches, ça aime la dépense et le divertissement ; ça court la ville, les assemblées ; ça boit la bière et le café ; ça roule partout hormis au logis. Et puis, quand elle sent que Sylvain ne l'aime pas, elle se sacrifie tout gentiment, et, avec l'aide de la mère Fauveau, arrange au mieux les affaires.

La mère Fauveau, elle, est irréprochable et c'est justement par son affection qu'elle purifie pour ainsi dire Claudie. Elle la retient, la console, l'empêche de retourner enfouir son chagrin et son amour à Jeu-les-Bois « en chéti pays, terre de Varennes, biez de Champagne, à plus de six lieues de pays, là où que le père Rémy a son accoutumance, mais là où que Sylvain n'aurait pu aller la retrouver ».

Tous ces braves gens nous réconfortent. C'est un beau sermon que *Claudie !* Comme au temps de Virgile, la campagne est encore aujourd'hui maîtresse de vertu. C'est là que la religion est

en honneur et que les parents sont respectés. Et ainsi que dans les Géorgiques, « le toit chaste du paysan garde la pudeur ». C'est pourquoi il faut aller voir *Claudie*. Le père Rémy avec son magnifique salut à la gerbe, sonore et éloquent :

« Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés !... »

et ses dits sur la mort :

« La mort vous fait peur à vous autres parce que vous êtes jeunes ! Si vous aviez mon âge, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une même chose, ça se tient comme l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche. Un peu plus tôt, un peu plus tard, faut toujours souffrir pour vivre et vivre pour mourir. » ;

est un prêcheur de belle envergure qui ne contribue pas peu à laisser de la pièce une impression de grandeur et de majesté.

Claudie est en effet mieux qu'une pièce bien faite, c'est un poème qui a des côtés épiques. Si l'on voulait s'en convaincre et se convaincre aussi que la terre et le nature agrandissent et annoblissent les sentiments, on n'aurait qu'à re-

placer le sujet dans un milieu bourgeois et lire *Denise*. *Denise* et *Claudie* sont étonnamment symétriques par la donnée, par les personnages, par la marche de l'action, les actes et même les scènes. Et pourtant combien plus l'âme s'élève à considérer *Claudie*.

La pièce a été jouée excellemment. Paul Mounet, — le père Rémy — a été d'un naturel extraordinaire. Simple à la fois et grand, familier et digne, il s'est surpassé. Mlle Leconte, Claudie, de l'avis unanime, fut exquise avec beaucoup de grâce, timide avec génie, douloureusement ombrageuse. Elle passe au premier rang. Par contre je ne trouve pas que M. Dessonnes qui a montré de réelles qualités ait absolument réussi son gars berrichon. Ce n'est pas comme il a fait, que les jeunes gens de là-bas mangent leur colère. Mlle Delvair, Rose, avait besoin d'être jolie, elle l'est superbement ; elle avait besoin d'avoir du talent, elle en a eu beaucoup et si elle n'a pas été tout à fait Berrichonne, tout à fait *nature*, c'est sans doute qu'étant Parisienne elle a des qualités qu'il ne lui est pas possible de cacher. Laugier a été meilleur qu'on a eu l'air de s'en apercevoir ; il a rattrapé le

père Fauveau avec adresse et Mme Koll, en plusieurs scènes, a rendu une mère Fauveau très intéressante. Quant au cornemuseux, je l'aurais volontiers embrassé pour l'amour de la cornemuse.

Paris a donc été bien inspiré en criant bravo à tout le monde. Au premier acte, les sandistes, les admirateurs de la Bonne Dame seuls battaient des mains. Au second acte la bienveillance devenait de l'enthousiasme ; au dernier l'enthousiasme était devenu du délire. De l'amphithéâtre à l'orchestre le public tout entier vibrait et applaudissait. Paris était à la campagne.

PESSIMISME ET LITTÉRATURE

Remettre à nu le lent et obscur travail de l'évolution qui nous porte irrésistiblement vers le triomphe des idées évangéliques de pardon et charité, c'est une tâche ardue s'il en fut. Montrer comment, après s'être attardées à l'égotisme étroit et isolateur, les générations de la fin du XIXe siècle en sont venues à vouloir « créer des foyers de plus en plus ardents de sincérité et d'affection dans un monde de plus en plus refroidi », c'est un labeur que beaucoup ne pardonneront pas d'avoir entrepris parce que peut-être mes forces seront insuffisantes à le mener à bonne fin. Et je conviens moi-même des efforts douloureux que j'ai dû tenter pour m'orienter à travers notre littérature, nos systèmes de philosophie, l'art de ces vingt dernières années, la

politique de notre gouvernement (1). J'entends le *zutiste* — il est nécessaire qu'on se résigne dorénavant à l'emploi de cette appellation technique — disant : « A quoi bon ébaucher une étude qui restera fatalement spécieuse ? Peu me chaut l'histoire des idées. » Aussi bien n'est-ce ni à ce zutiste ni à ses pareils que j'adresse les notes qui suivent. Elles sont le résultat de beaucoup de lectures et d'un peu de réflexion. Seul l'intellectuel de bonne volonté peut être à même de les excuser si elles constituent une erreur, de les apprécier si elles ont quelques mérites.

Un amateur laborieux et instruit s'est avisé, il y a quelques années, de considérer une question moins vaste que la nôtre encore qu'elle le soit beaucoup : l'anarchie littéraire en France à notre époque. Il lui a consacré un volume composé d'articles séparés dont une préface détermine les liens ; c'est ainsi qu'il se pratique communément aujourd'hui. La préface est un schème, comme un tableau synoptique réduit en une page de prose. L'auteur, M. Recolin, qui, entre

1. Cette étude qui a été donnée en conférence, constituait la première partie d'un cours sur le pessimisme contemporain. Il convient de se souvenir qu'elle a été écrite en 1900, puis retouchée quelques mois plus tard.

temps, s'adonne au roman à l'usage des jeunes filles, y distingue quatre directeurs de mouvements : MM. Brunetière, Lemaître, Doumic et Deschamps ; y différencie le courant pessimiste avec Zola et Rod, le courant ironiste avec Renan et France, le courant idéaliste avec MM. Sully-Prudhomme, Pujo et Charbonnel (M. Charbonnel est-il une valeur dont il faille tenir compte ici ?), le courant mystique avec Maeterlinck et de Wyzewa ; inscrit à côté les vogues : Ibsen d'une part, le piétisme catholico-chrétien de Fogazzaro de l'autre (il en oublie). Comment tout cela s'enchaîne et se pénètre, il n'en est rien dit. S'il peut y avoir à côté des quantités exprimées d'autres quantités sous-entendues, on ne le laisse pas soupçonner. Le livre de M. Recolin n'est pas suggestif ; il ne justifie pas ses prétentions d'analyse rigoureuse, mais à un certain point de vue il peut être instructif et c'est déjà une raison suffisante pour engager le lecteur à le feuilleter. J'entends bien que peu importe que les critiques du jour soient comparés qui à Jupiter, qui à Mercure, qui à Eros, qui à Apollon (c'est M. Deschamps si je ne m'abuse), mais l'examen des défauts d'autrui n'est pas sans

profit pour notre propre gouverne, surtout si nous étudions ces défauts chez un homme intelligent et cultivé. Il ne me plairait pas de tomber dans l'excès de M. Recolin. Dans l'Univers tout se lie, tout est un tout ; j'essaierai donc en considérant l'intellectualisme contemporain d'être à la fois plus analytique et plus synthétique et de voir là où il a vu l'anarchie une évolution organisée d'une façon latente mais réelle (1).

Atteindrai-je mon but? Il serait amusant que je le promisse. Il m'est au moins accordé de constater que ma méthode est assez conforme aux lois générales des choses.

Toujours souffrir, toujours lutter, aller sans cesse à l'aventure devant soi, puis mourir bêtement, ainsi de suite jusqu'à la fin des siècles,

1. De 1900 à 1903, l'auteur a publié, avec les pages qui suivent, un grand nombre d'études qui complètent sa pensée sur l'orientation des idées nouvelles. *Spleen antique et spleen moderne*, *Les tendances sociales de la jeunesse*, *Les philosophes en larmes*, *La politique des intellectuels*, *La littérature évangélique*, *Le cortège des pleureuses et la tristesse des poètes*, *Les petits élèves de M. Sully-Prudhomme*, *Philosophie et action*. On les retrouvera dans une des prochaines séries de *Critique de sympathie* éditées par la librairie Vitte, avec une série d'articles sur l'évolution de nos idées politiques.

jusqu'au jour où notre pauvre planète s'écroulera dans l'espace et se dispersera en petits morceaux à travers l'immensité ; se débattre dans *l'universelle infélicité* de Leopardi pour désirer sans cesse le suicide cosmique de Hartmann qui précipiterait la terre dans les profondeurs du néant, pour aboutir au nihilisme suprême de Nietzsche ; vivre pour en arriver à dissoudre un jour sa propre âme dans la grande âme divine, pour se fondre dans le sombre sein aveugle du monde, c'est à peu près à quoi se résolvent la conception vitale, les aspirations dernières, le grand rêve, la métaphysique, aussi la morale, en un mot toute la philosophie d'un ensemble d'intellectuels et de sentimentaux de la fin du siècle. Panthéisme, positivisme, pessimisme, nihilisme s'engendrent, s'enchaînent et se brouillent et en arrivent à constituer ce mal du siècle que M. Nordau, en transportant dans la critique littéraire et philosophique la théorie de la dégénérescence introduite dans la médecine par les aliénistes français et appliquée par Lombroso aux études de criminalité, a appelé l'hystérie universelle.

En général, les affirmations de M. Nordau sont

aussi gratuites que tranchées, mais il est certain que le positivisme français aidé surtout de la philosophie allemande a pénétré l'atmosphère d'une désespérance et d'une morne stupeur qui vite ont imprégné les mentalités. Où est l'origine de la maladie ? Faut-il en suivre le cours à travers notre littérature et notre société : à travers les œuvres des deux Dumas, de Flaubert, de Mme Ackerman, d'Alfred de Vigny, des écrivains que j'ai grande envie de ranger sous l'épithète d'alcooliques — Mme Arvède Barine ne me contredirait pas — Gérard de Nerval, Baudelaire et autres, à travers les influences d'Edgar Poe, et celles plus éloignées de Childe Harold, René et Werther jusqu'à Rousseau, jusqu'à l'individualiste XVIIIe siècle, jusqu'à Molière et plus haut? Toujours est-il qu'on a vu des générations entières entrer dans l'existence comme lassées d'avance et découragées. Sans espoir et sans enthousiasme elles apportaient en naissant « l'appétit du néant », selon une expression qui vient je ne sais d'où mais qui me chante dans la mémoire. Sous Lamartine on aspirait à être phtisique au clair de lune ; plus tard on fit de la mélancolie une attitude mon-

daine ; il y eut une pose classique de l'embêtement qu'on fut tenu de connaître ; plus tard encore ce furent « des navrances » et ce furent « des mourances » et il n'y a pas très longtemps de gros garçons réjouis chantaient en des couplets obscurément passionnels et talentueusement sombres les choses les plus tristes si l'on en juge par le voile épais, voile de deuil sans doute, sous lequel elles se cachaient. Et l'on était profondément matérialiste. Les plus pratiques l'étaient bonnement, grossièrement sans plus ; les autres embellissaient leurs conceptions des couleurs des songes ; les uns l'étaient bourgeoisement, les autres aristocratiquement. Ce que ceux-ci rêvaient, c'était surtout le rêve de Guyau : L'océan montait autour de lui, envahissant tout de sa vague et il lui semblait qu'il n'était plus qu'un des flots de cette mer inintelligente, qu'une goutte de ses flots. La terre avait disparu, l'homme avait disparu, la nature seule restait avec ses ondulations sans fin, ses flux et ses reflux, les changements perpétuels qui cachent sa profonde et monotone uniformité. Les imaginatifs avaient beau laisser voler leur fantaisie plus haut encore que celle de M. Flammarion dans l'espace étoilé,

vite ils retombaient sur notre minuscule planète où la vie a éclos avec l'intelligence, grâce sans doute à quelques circonstances de chaleur ou de froidure. Et ceux-mêmes qui ne faisaient pas leurs bréviaires des manuels scientifiques et philosophiques en subissaient encore l'influence. Avez-vous lu Schopenhauer ? demandait Paul Bourget à un fellow de ses amis, alors qu'il éprouvait des *sensations* à Oxford. — « A quoi bon, répondit celui-ci avec un sourire amer, il est tout lu », signifiant par là que sa propre expérience avait suffi pour lui montrer dans le monde une machine parfaitement manquée et dans le fait d'exister une aventure difficilement supportable. C'est qu'en effet il y a du Schopenhauer partout. Le schopenhaurisme s'est implanté en Angleterre, en Hollande, en Norvège, en Autriche. Swinburne, Tennyson, Tourguenieff, Hauptmann, Sacher-Masoch, Arne Gaborg, Jonas Lie (1) sont des pessimistes. On pourrait aller plus au nord qu'Ibsen, jusqu'à Païravinta

1. Je ne cite que des noms qui ne puissent soulever aucune discussion. N'a-t-on pas vu il y a quelques années toute une série d'études tendant à déterminer si oui ou non Nathaniel Hawthorne était pessimiste ?

dont l'œuvre énergique est triste quand même. — Rares sont en notre siècle les véritables « forts », les grands convaincus de l'idée, les Petöfi. — Le pessimisme se devine jusque sous les livres de Tolstoï, le pontife de la religion de la pitié universelle. Pour Tolstoï comme pour Schopenhauer la nature est mauvaise et « elle a caché la nature du mal dans *l'individuation,* dans l'amour de soi ». Pour combattre le mal il faut aimer et aimer sublimement l'homme qui partage avec nous la malédiction d'être né. Chez nous le travail de déviation morale a surtout étendu ses ravages après la grande vogue de l'œuvre des Comte, Littré et consorts, pendant le règne de la génération qui précède immédiatement la nôtre. A regarder cette époque, il nous prend d'être peinés malgré nous. Admire-t-on Zola ? — M. Zola a voulu appliquer aux romans la méthode de Taine et envisager les phénomènes moraux comme le savant envisage les phénomènes sensibles ; — il n'a été d'ailleurs qu'un outrancier — on ne peut se défendre d'une impression de tristesse insurmontable à considérer cette grande, lourde et désolante œuvre des *Rougon-Macquart,* l'épopée pessimiste de

l'animalité humaine comme on l'a appelée ; à observer les ricanements et les haussements d'épaules du romancier en face de l'humble réalité ; à écouter la rhétoriqne verbeuse de ce psychologuc qui s'arrête complaisamment au viol d'une aïeule ou qui décrit avec plaisir la folie d'un gars de ferme pour une vachère. Et là-dedans pas une lueur d'optimisme. L'art du Second Empire réhabilitait le péché, l'anoblissait et obtenait du succès dans les salons ou les boudoirs où gentilshommes et grandes dames désœuvrés aimaient à trouver des excuses à leurs fautes dans l'affabulation des romans. L'art naturaliste, lui, allait jusqu'à peindre le désenchantement profond de l'âme au milieu des caresses physiques et des étreintes d'amour ; il se mit à dévoiler sans vergogne les dégoûts qu'on se plaisait à dissimuler et devint une étude cynique de la bête assouvie. Ni l'un ni l'autre de ces arts n'était moralisateur, mais combien le second était plus désolant que le premier ! Pour noircir un tableau, tous les moyens étaient bons. Peu importait à l'auteur de *Germinal* que la loi n'autorisât pas les femmes à travailler dans la mine, son suprême but était de faire passer pour vrai

ce qui était faux et il semble que cela fut la seule raison d'être du naturalisme. Si en effet les disciples n'avaient pas renchéri sur le maître ! Mais on les vit prendre un malin plaisir à caricaturer « l'éternelle, universelle, indestructible et omnipotente bêtise humaine », à forcer les traits de notre laideur, à peindre sans se lasser l'amour grossier avec des mots techniques, à détailler par exemple une opération césarienne pendant que le mari blasphème et que le chirurgien dit des gros mots, à faire défiler devant nos yeux le monde dégoûtant des souteneurs et des rôdeuses nocturnes, « Niaiseries, crapulerie, vilenie, saleté, voilà ce que tous ces écrivains ont découvert chez les pauvres diables qu'ils prétendaient copier sur le vif. » Et en se reposant ils ont probablement soupiré : « nous avons surpassé Zola ! » Ainsi en fut-il d'un avocat de valeur qui étant père d'une plaquette obscène en confia le débit aux marchands de tabac.

Imaginez à côté du pessimisme robuste et encore joyeux de ces gens-là le pessimisme d'un homme fort bien élevé, qui a la pratique du monde, un pessimisme qui tourne tout entier autour de la femme qui trompe et vous aurez

peut-être celui d'Alexandre Dumas fils. Dumas, romancier de théâtre, merveilleusement doué pour apercevoir les mensonges de la société, tête ardente et chaude toujours à la chasse du préjugé, a donné mission à cet étonnant De Ryons, l'ami des femmes, et à quelques autres de nous expliquer ses théories. De Ryons est un homme très fort, et brave, et spirituel et intelligent, mais pas heureux du tout. Quand il a commencé à aimer « la dame » étant collégien, il avait fixé son choix sur une certaine Ellénore. Il vendait ses dictionnaires à la mère Mansut, rue Saint-Jacques, pour lui porter des bouquets de violettes, lui faisait des vers par dessus le marché. Elle lui a pris sa montre. A partir de ce jour De Ryons s'est méfié, et se méfiant il n'a plus aimé. Son mal a été l'impuissance d'amour, non pas l'impuissance physiologique comme chez Stendhal, non pas l'impuissance anormale observée par François de Nion dans la *Vénus Ennemie* publiée tout récemment dans la collection de la *Revue blanche* (1), mais l'impuissance morale.

1. Ni non plus celle que Claude Lorris attribue à la marquise de Romfort dans le roman paru l'autre année chez Vanier : *L'Élue*, livre plein de talent et de promes-

Le personnage de Dumas conserve bien au fond de son âme un idéal, mais il est figé dans l'incapacité de croire que cet idéal puisse se cacher sous la robe d'une maîtresse probablement douze fois impure. Le désenchantement de ce libertin en face de l'énigme féminine pour qui on se ruine, on se déshonore et on se tue, constitue son pessimisme, pessimisme pas méchant, penserait-on aujourd'hui, mais bien suggestif et bien intéressant à étudier d'assez près, pessimisme qui passerait aisément pour de l'optimiste pour peu que l'on voulût admettre que l'amour comme le jeu donne à l'homme deux plaisirs : gagner d'abord, perdre ensuite, mais pessimisme bien caractéristique d'une certaine classe de la société. En résumé, quand on lit *L'Ami des Femmes* avec sa préface si lestement enlevée, si amusante et si désillusionnante à la fois, on ressent comme une douche qui, si délicieuse et si douce qu'elle ait pu être, vous laisse le besoin de vous secouer et de vous remuer. Ah ! les femmes, allez donc les renfer-

ses et qui, du coup, classe son auteur sinon dans les romanciers moralisateurs, du moins parmi les bons écrivains.

mer dans le devoir! Elles ont beau avoir les dents blanches, le menton rond avec une fossette, la bouche séduisante et le chignon tortillé et de belles mains moulées de cire, et la taille fine et les hanches artistement taillées, donnez-leur donc du cœur! Et l'on voudrait être un De Ryons et le désir nous prend de laisser des documents nouveaux et très intéressants sur cette branche de l'histoire naturelle assez ignorée jusqu'à présent : l'étude de la femme! En arriver à dire au bout de cinq minutes à quelle classe de la société une femme appartient, bourgeoise, grande dame, artiste ou autre; quels sont ses goûts, la situation de son cœur, enfin tout ce qui concerne notre état d'ami des femmes, et nous voilà partis de parcourir toutes les tirades de notre maître à la suite les unes des autres sans se préoccuper des réparties. Qu'il est fort, étonnant, merveilleusement spirituel ce De Ryons! Mais le livre fermé, on reste convaincu quand même qu'il peut y avoir des femmes qui réunissent ces qualités : bonté, santé, honnêteté, gaieté, le carré de l'hypoténuse conjugale et ma foi, tant pis pous les pessimistes, malgré A. Dumas, tous ses romans, tout son

théâtre et toutes ses préfaces, on admirerait bel et bien une jeune fille qui n'aurait que trois des qualités susdites. C'est que De Ryons s'attaque à un sentiment indéracinable dans le cœur humain normal. Ce sentiment disparu, l'instinct et la désillusion occupent sa place.

Prenez entre le pessimisme de Zola et celui de Dumas fils une teinte moins brutale que le premier, moins mouillée que le second, ce sera le pessimisme de Guy de Maupassant. Il est à regretter que ce sympathique écrivain qui n'était rien moins qu'un intellectuel mais qui savait vibrer et voir, qui était un poète et un délicat, n'ait pu secouer le joug naturaliste, si toutefois on peut concevoir un regret de ce genre et se figurer un romancier autrement qu'il est en réalité. Mais cette pensée résulte de la lecture de plusieurs livres du maître, de *Bel Ami*, par exemple, ou de l'*Histoire d'une fille de ferme*. On est aussi choqué de la *Maison Tellier*. Cette nouvelle laisse une impression à part que ni les romans de Zola ni ceux de ses élèves ne produisent. On lit passionnément *Yvette*, on s'amuse des *Tombales*, croquis de ces femmes qui font les cimetières comme d'autres font le trottoir, qui pleurent sur les tombes pour

se faire raccrocher et qui ne sont les veuves de personne ou plutôt qui le sont de tout le monde ; mais la promenade que l'on opère tristement là-bas, à Fécamp, derrière l'église Saint-Etienne, à la maison familiale, toute petite, peinte en jaune, à l'encoignure d'une rue, où se rencontrent tous les hommes honorables de la petite ville, comme au café, et le trajet en chemin de fer que l'on fait en compagnie d'un marchand de jarretières et de ses filles n'amusent pas le moins du monde. Il y a une telle amertume derrière tout cela. Quand bien même on aurait appris la Vie, avec quel grand V comme s'exprime M. Bourget, dans les bouisbouis du quartier latin, il y aurait encore certaines choses qui ne nous flatteraient ni l'intelligence ni le cœur. Un jour que Maupassant lui avait confié que la nouvelle qu'il préparait commençait dans une maison publique et finissait dans une église, M. Jules Lemaître s'était dit : « Je le vois d'ici, son machin ! » Et, en effet, ce seul rapprochement des deux scènes est significatif. Pauvre romancier inquiet ! Pauvre Guy à qui il eût fallu la vitalité d'une race tout entière — car, assurais-tu, tu portais en toi tous les appétits — et qui mourus fou, on

sent comme une ardeur de sensualité violente à travers quelques-uns, non pas tous, de tes livres. Tu te détérioras toi-même peu à peu jusqu'à ce que ton organisme périclitât dans l'hébétement parce que toi qui t'étais rendu amoureux de la Vénus de Syracuse, cette femelle de marbre, d'après une photographie, tu avais besoin du monde entier pour assouvir tes instincts. De là vient sans doute que tu as par instants une secrète horreur de ce qui est, toi qui percevais si bien. Il te plaît de froisser le bon sens en paraissant en avoir beaucoup. Il te plaît de relever haut un caractère qui semblait devoir être vil. Il y a de la générosité, de l'ardeur et du dégoût dans ton cas, des ressouvenirs d'Evangile et des nausées de Zola. *Boule de Suif*, la prostituée, auréolée de sacrifice et de générosité, plane au-dessus de l'aristocratie égoïste, du monde religieux étroit et abêti, de la bourgeoisie mesquine et du peuple sensuel. En elle il n'y a encore rien de la Maslowa, mais il y a déjà quelque chose d'aussi bien. Tu exécutes merveilleusement une caricature, alors que tu parais dessiner d'après nature. Tu donnes tant de vérité et tant de ressemblance frappante à tes person-

nages qu'on ne s'aperçoit plus qu'ils sont des anomalies ou qu'ils sont ridicules. On ne s'amuse pas de ton père Toine qui couve ses œufs sous ses bras, comme on rit de certains dessins de Veber. On en sourit comme on se moque d'une drôlerie vivante rencontrée sur le boulevard ou dans un salon. Tes héros ne sont pas précisément des types, ce sont plutôt des cas drôles. Tu les as réunis comme dans un album sur lequel il semble que tu aies écrit : « Quelle sottise que la vie humaine ! »

Il y a une sorte d'impertinence à choisir ainsi dans la foule des romanciers qui vinrent après Balzac et George Sand trois hommes seulement : Zola, Dumas fils et Maupassant, pour en faire la base de la nouvelle évolution. Il y a de même une façon de légèreté à ne pas montrer d'abord la filiation qui existe entre ces trois derniers et les deux premiers, filiation qui passe par Flaubert. Il serait long, très long de justifier équitablement notre manière de procéder ; pourtant il nous semble que le lecteur qui nous suivra jusqu'au bout saisira assez bien l'intention qui nous a guidés. Le pessimisme s'est transformé à la suite des ma-

nifestations du naturalisme. Il est devenu le dilettantisme. Le dilettantisme s'est énervé. Une inquiétude vague l'a suivi. Puis des réactions diverses se sont produites ; enfin le roman apostolique est né. Sans doute quand on se trouve en face de la masse des auteurs, il apparaît qu'on ne peut pas être complet dans cette sorte de synthèse des courants qui poussent le roman et qu'il y a convention à placer ici ou là tel ou tel écrivain. Pourquoi en effet choisirai-je maintenant Anatole France pour m'en servir de jalon sur le chemin de l'évolution contemporaine ? Parce qu'il personnifie et résume à une certaine époque tout le courant dilettante.

Le dilettantisme est du pessimisme fatigué, une forme atténuée, superficielle ou profonde on ne sait pas bien, du pessimisme ; c'est un libéralisme sceptique inventé par des gens qui se sont rebutés de désespérer , c'est un compromis, une borne à mi-chemin de toutes les théories ; c'est en un mot la théorie de celui qui se donne la faculté de se mettre dans la disposition de tout comprendre et de tout sentir pleinement. Le dilettante est ainsi le caméléon intelligent et voluptueux qui sait se prêter aux

formes diverses de la vie, qui peut faire sienne une théorie pour la juger, préparer son âme à recevoir un sentiment pour l'éprouver. Etre dilettante, c'est projeter son moi sur les choses, c'est se confondre avec elles sans douleur, se fusionner doucement avec l'objet de la sensation présente après avoir écarté tout ce qui du passé ou du présent peut causer quelque tristesse ou quelque regret, c'est raffoler du XVIIe siècle, se passionner du XVIIIe, aimer le mysticisme, chérir le matérialisme, le tout successivement ; c'est s'éprendre de saint Augustin et de Rousseau. Le dilettantisme n'est pas neuf ; — il y en avait peut-être chez Robespierre et Néron. On l'a connu certainement, sans prendre la peine de lui donner un nom, à l'époque de la Renaissance et dans l'antiquité à l'époque alexandrine. En somme c'est de l'égoïsme gentiment, pacifiquement anarchique, réduit en théorie, pratiqué et professé ouvertement de la façon la plus intelligente possible ; c'est en littérature le dernier aboutissant du libre-examen. Sainte-Beuve le conseillait déjà au critique quand il lui recommandait de vivre un peu de la vie d'un

auteur pour apprécier son œuvre : soyez chrétiens avec les chrétiens, bouddhistes avec les bouddhistes, libertins avec les libertins. En lui il y a de l'épicurisme, il y a quelque chose comme de l'olympisme de Gœthe moins prétentieux et plus élégant, enfin il y a un certain scepticisme qui ne s'adapte bien qu'à un cerveau raffiné mais lassé et superficiel. J'avais cherché sa définition dans un livre qui aurait dû nous la donner : *Autour du dilettantisme*, de M. l'abbé Klein. « La curiosité est assez innocente quand on dit quelque chose de savoir à peu près ce que c'est. » Je ne l'y ai pas trouvée. Serait-ce que cette doctrine — si toutefois c'est avoir une doctrine que de n'en avoir pas — est une chose si vague qu'elle échappe à la formule. Oh ! j'ai bien vu que M. Bourget nous la décrit ou plutôt nous décrit magistralement la disposition d'esprit de celui qui en fait acte et que M. Seailles nous en montre l'aspect principal, mais la formule une, compréhensive, complète où est-elle ? Resterait à se demander si être dilettante c'est être l'esclave de toutes les doctrines ou les dominer ! Resterait à se demander si au point de vue éthique le dilettantisme constitue une

faute ou une erreur ! Si les dilettanti dédaigneux de toute action sociale ne contribuèrent pas à faire considérer le devoir social et la vie publique comme des choses vaines, nuisibles et inélégantes ! Si le dilettantisme enfin pénétrant la bourgeoisie n'est pas devenu le snobisme ? Je voudrais avoir l'occasion d'y revenir.

M. Anatole France se flatte d'être un dilettante. Il a ainsi réussi à être très fin, très spirituel, ironiste toujours, badin supérieurement. Il décrit l'amour froidement, n'y apportant point de passion, mais avec art et surtout avec métier. La morale n'est pas précisément chez lui bafouée et moquée, elle n'existe pas. Bergeret est un vieux nigaud de professeur qui ratiocine sempiternellement, France en a fait son personnage de prédilection. Jérôme Coigniart, Bergeret : voilà les deux statues qu'est parvenu à mettre debout le maître du dilettantisme. Elles sont décourageantes à considérer (1).

Tandis que le dilettantisme s'élevait jusqu'à la hauteur d'une doctrine, Loti continuait, tout

1. Depuis que ces pages ont été écrites, M. France n'a fait que se laisser aller à ses tendances premières. On sait ce que sont ses derniers livres.

en tenant lui aussi du dilettante, à parler sans cesse de la mort. il s'intéresse à la vie et à ses *multipliantes* formes, mais c'est pour conclure qu'elle est vaine, qu'elle est absurde et qu'elle est sans cesse au pouvoir du Mal. Cet homme a la nostalgie du néant. Il la traîne partout. Il est hanté par les effrois. Il s'affole en songeant à l'Au-delà. Il se maintient dans la pure tradition de la désespérance naturaliste.

Et à côté de lui A. Daudet jusqu'à la fin resta rebelle à tout ce qui touche au schopenhauerisme. Il prêcha dans ses conversations et dans ses livres l'amour de la vie, de la nature ensoleillée et du pays de Mireille. Et pourtant malgré lui Daudet fit une œuvre triste. C'est qu'amoureux de vérité, il n'a peint qu'une société rongée par le doute et l'inquiétude. Il n'a pas su découvrir la source de la seule espérance et sous un ciel d'harmonieuse lumière il n'a dessiné, à bien y prendre garde, qu'une humanité incohérente et désordonnée. En lui pourtant se trouvaient tous les germes de réaction. Il fut le terrain qui nourrit les grains d'où leva le roman idéaliste.

Il est difficile de déterminer ce qui, dans la

crise de la littérature contemporaine d'il y a cinq ou six ans, fut tradition et ce qui fut réaction. Presque tous les romanciers à un certain moment se mirent à évoluer si bien qu'au début de leur carrière étant naturalistes on les revit à la fin néo-chrétiens, apôtres ou catholiques. D'une façon le pessimisme a été s'exagérant en passant à travers Dumas fils, Bourget première manière, Huysmans, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Gyp, Lavedan. Après s'être discrètement diverti en compagnie des gentilshommes distingués, des jeunes gens presque honnêtes, des jeunes filles élégantes des premiers, on a été forcé d'assister aux orgies, noces et bordées des névropathes, des cercleux, des tapeurs, des snobs veules, vannés et claqués des derniers. Et partout il demeure évident que les hommes qui ont quinze ans plus que nous portaient bien en eux le levain de la rénovation. Renan, qui préside à toute la transformation morale de la fin du XIXe siècle en même temps qu'il contribua peut-être pour une part énorme au triomphe du positivisme et qu'il aida au dilettantisme, tenait en réserve des forces d'idéalisme qui influèrent singulièrement sur l'éduca-

tion des écrivains qui furent jeunes entre 1870 et 1885 — c'était le cas pour plusieurs de nos romanciers. — Des débutants commencèrent déjà vers 1882 ou 1883 à penser que Zola exagérait. Quatre de ses disciples signèrent une protestation contre le cynisme peu académique du maître. C'étaient MM. Bonnetain, Descaves, J.-H. Rosny et Paul Margueritte : « Non seulement l'observation est superficielle, disaient-ils de *La Terre*, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristique, mais la note est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que par instant on se croirait en face d'un recueil de scatologie. Le maître est descendu au fond de l'immondice. » En vérité, ces lignes sont courageuses. Je me souviens encore de quelques pages de Paul Adam sur l'auteur des *Rougon-Macquart* singulièrement âpres et violentes. Et d'ailleurs, de toutes parts, un déluge d'invectives déborda sur la grosse psychologie, les procédés faciles de Zola, sur la série de personnages bêtes, sans grâce, mais robustes qui peuplent *Pot-Bouille*, *Nana* ou *La Terre*. Quelques disciples restaient fidèles encore qui bientôt eux aussi se débarrasseraient de

l'influence qui les tyrannisait. Rod avait débuté par un hommage à Zola, hommage consciencieux s'il en fut, où le maître dut retrouver avec joie les brutalités et les malpropretés où il excellait lui-même ; Huysmans alliait le satanisme au naturalisme ; et d'autres les imitaient(1). Mais d'autres lentement se dégageaient de l'ambiance et, sur les ruines du pessimisme, chantaient la force, l'énergie, le devoir de vivre. Parmi eux deux maîtres ;

Paul Adam, confus, suggestif, sabreur et Maurice Barrès dont *Les Déracinés*, roman de l'énergie nationale, fut une date : Il apportait au patriotisme moral de notre époque cette idée neuve : si l'on n'édifie pas sa carrière sur l'hérédité et le milieu natal, on gaspille son temps à démolir et à reconstruire. On se perd, se cherche et ne se retrouve plus, comme parle M. Lionnet; on est le Juif-Errant de sa propre âme.

Trois ou quatre événements littéraires signalèrent encore la marche rapide de nouvelles

1. Un des jeunes, parmi les plus grands, Emmanuel Delbousquet vient de mourir catholique après s'être attardé dix ans dans le pessimisme du roman naturaliste.

idées. A ce titre je retiens la publication de *Au milieu du Chemin* de Rod, l'apparition en France de la *Résurrection* de Tolstoï, les derniers romans de Bourget et le succès de René Bazin.

M. Édouard Rod fut un des premiers romanciers qui cherchèrent des raisons de vivre. Il se posa nettement la question : « La vie mérite-t-elle d'être vécue ? » Il répondit : oui dans le *Sens de la vie*. Restait à chercher les raisons de se conduire. Aussitôt il posa dans *Au milieu du chemin* le problème de la responsabilité morale. Et son livre reste significatif même après le *Disciple* de Bourget.

Un brillant auteur dramatique, Clarencé, la veille de la première d'une de ses pièces, apprend par un fait divers de journal qu'une jeune fille, Céline Boulant, s'est suicidée d'amour, ayant à son chevet un livre de lui Clarencé : *L'Amour et la Mort*. Dans une conversation avec un jeune journaliste, Merton, l'écrivain raconte les scrupules qu'a fait naître dans son âme ce fait divers : « Vous ignorez, dit-il, combien peu de chose est une œuvre d'imagination, quelque glorieuse qu'elle soit, en regard de la plus humble vie. La durée d'un nom ou d'une pensée !

Qu'importe! Ce qui importe c'est le mal qu'on a fait, c'est le bien qu'on aurait pu faire. » Et la conversion de l'écrivain s'opère autour de ce magnifique scrupule. Il comprend le mot de son ami le peintre Laurier, qui a été l'amant de Céline Boulant : « Vous êtes, vous, les écrivains, les ouvriers de l'illusion des sens et du cœur. » Clarencé sait peut-être bien que le mal qui a tué la pauvre Céline, laquelle s'est figuré qu'elle mourrait d'amour et que c'est beau, est un des maux dont souffre toute notre société moderne, mais il lui semble que c'est là pour lui une raison de plus de se conduire autrement qu'il n'a fait jusqu'ici.

Le roman essentiellement moralisateur était né. Un écrivain avait compris qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il sentait qu'un romancier ne devait plus être un amuseur, mais un véritable apôtre qui sème sur sa route des parcelles d'évangile destinées à germer. Le sens de l'évolution contemporaine s'accusait enfin avec précision. On en retrouvera désormais la trace à travers tous les romans qui se lisent depuis les œuvres de Barrès jusqu'au *Maître de la Mer* de M. de Voguë. Parmi eux il convient de

citer le curieux roman catholique de M. L. Dimier : *La Souricière.*

Résurrection de Tolstoï, offert à cette époque au public français dans la traduction de Wyzewa, vint fort à propos pour donner une nouvelle force à ce courant de haute moralité. Qu'était-ce que *Résurrection ?* Un roman ? sans doute ! un Évangile ? peut-être ! Ce n'était ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre, et pourtant un peu des deux. Neckludow jeune et riche a séduit une jeune orpheline élevée par ses tantes. Il la retrouve en cour d'assises, accusée d'empoisonnement, un jour qu'il est juré. Elle est condamnée quoique innocente aux travaux forcés, et le juré se dit que c'est lui le séducteur de vingt ans qui est cause de tous les malheurs de cette jeune fille devenue courtisane. Il la suit en Sibérie et veut l'épouser. Elle résiste — et cela est bizarre et bien observé — parce qu'elle n'a plus de volonté. Neckludow c'est l'aspiration vers le bien oublié, c'est le retour à la confiance en l'être généreux qui est en soi. La Maslowa, elle, c'est la victime, la victime immolée et pervertie par la société, mais c'est aussi l'être rédempteur, puis racheté. Sans doute, cette œu-

vre est anarchique; mais la sincérité, l'émotion poignante qui l'animent lui donnent un cachet propre de parabole évangélique. L'auteur nous incite à racheter, en même temps que nos fautes, les fautes anonymes des choses, des hommes, de la société. Ce livre était une promesse, une espérance et une date. L'influence de Tolstoï est en France considérable. *Résurrection* la consacra tout à fait. Ce roman tombait tellement puissant, tellement pesant après l'Évangile de Zola qu'aussitôt l'idéalisme des jeunes y trouva une raison d'aller toujours plus avant vers l'idée chrétienne. Et les catholiques mêmes n'ont pas à regretter la publication de ce poème, puisque, en somme, on peut tirer cette moralité sublime : « Que tout le monde cherche le royaume de Dieu et le reste viendra par surcroît (1) ! »

Sans doute, qu'est-ce que le succès d'un livre, et son influence en face de la multitude des romans jetés chaque jour dans la circulation? Hélas ! je n'ignore pas que M. Ohnet continue

1. On trouvera dans le livre récent de M. Merejkowski sur *Tolstoï et Dostoïewski* d'excellentes considérations sur le Tolstoïsme. Mais elles ne sont pas conçues dans l'esprit de cet article.

à frapper l'imagination de bien des bourgeois, que MM. Paul et Victor Margueritte continuent à raconter beaucoup d'adultères, mais ils poursuivent campagne pour le divorce et l'union libre, que M. Marcel Prévost continue à bousculer sans cesse la vertu, mais il se mêle d'éducation et presque de pédagogie. Et puis je lis des jeunes dont l'intime besoin est de parler de vertu, de force, d'énergie. Ils se révoltent quelquefois, mais c'est dans la sincérité de leur conscience. S'ils démolissent, c'est pour essayer de rebâtir et trouver le mieux tant désiré. M. Estaunié crie aux Jésuites : « Vous êtes criminels de nous élever ainsi que vous faites », mais c'est qu'il le croit. Mme Tinayre guerroie avec talent contre des idées qui nous sont chères, mais c'est qu'elle a idée de faire œuvre bonne. Ceux mêmes qui ne visent pas au sermon n'écrivent plus pour ne rien dire. Art. Roé est militaire ; ses récits sont vigoureux. Ouvrez ce volume d'un jeune : c'est l'histoire d'un homme qui ne veut pas agir, parce que son action engendrerait autour de lui une certaine somme de douleur et que la générosité de son cœur lui défend de créer le mal. Ouvrez cet autre dont l'auteur affirme en pré-

face qu'il a voulu avant tout être utile, c'est l'étude d'une nouvelle incapacité d'aimer. Au fond du moindre de ces ouvrages se cache une idée forte souvent, destinée à être une éveilleuse d'autres idées dans l'esprit du lecteur. Il n'est pas jusqu'aux romanciers du plaisir qui ne s'écrient parfois dans leur lassitude : « Pourquoi suis-je inutile ? » J'ai présente à la mémoire une page de René Maizeroy qui est sublime de désespoir et d'impuissance. Maizeroy véhémentement s'en prend à tous ceux qui ont sapé les dogmes et bafoué la morale, et jamais il n'a parlé aussi éloquemment. En vérité qu'importe, quand on a déjà classé ces indices de renaissance, de relèvement et d'espoir, que les Rosny s'amusent à des thèmes bizarres à l'instar de Hauptmann ou d'Annunzio, et que G.-A. Thierry épande dans les revues ses horrifiques histoires ? Après tout eux aussi corroborent, par leur inquiétude et leurs tâtonnements, notre affirmation première qui est qu'il y a quelque chose de changé dans le roman français.

Au reste, rien ne l'indique mieux que l'évolution de M. Paul Bourget. L'évolution de M. Paul Bourget a fait couler beaucoup d'encre, et nous

avons comme un scrupule d'y toucher après tant d'autres. M. Bourget a suivi docilement toutes les secousses morales et intellectuelles de son temps. Il a ressenti tous les malaises de deux ou trois générations, et on en retrouve l'écho dans son œuvre. Il ne s'est pas contenté d'être spectateur. Il a voulu être acteur. Il est ainsi un résumé vivant d'une époque. Quand il a conçu De Quernes, Claude Larcher, Greslou, Dorsenne, il obéissait à l'inspiration ambiante. Quand il a créé le *Fantôme* ou l'*Etape*, il restait logique avec lui-même et reflétait son milieu. Ce qui pour nous encore le rend infiniment intéressant, c'est qu'il a reconquis progressivement la foi catholique après avoir passé, comme M. Brunetière, par toutes les phases du doute rationaliste. Il convient de signaler que M. Bourget fit un pas alors qu'il y a huit ou dix ans on célébrait les fiançailles de M. Lavisse avec l'idéal et que M. de Voguë apportait de Russie de nouveaux motifs d'espérer. Il en fit un autre tandis que de jeunes universitaires catholiques et néo-catholiques s'embrassaient en des effusions de charité chrétienne. Il en fit un autre encore pendant que M. Desjardins cherchait la formule du devoir

présent et tandis que des abbés démocrates et des adolescents prêchaient l'action sociale ; il se mit à marcher très vite tandis que des poètes quittaient la poésie pour la politique, que des romanciers s'en allaient prêcher dans les universités populaires et dire « *camarades !* ou *citoyens !* » aux gens du peuple et qu'un Léon Daudet à vingt-cinq ans abandonnait la grande littérature pour le journalisme. Enfin il se prosterna devant le Christ comme Coppée et alla s'agenouiller dans l'ombre du confessionnal quand Jules Lemaître, de salle en salle, se mit à prêcher la croisade contre les anticléricaux. Alors il fit l'*Etape,* un livre dont il faut peut-être discuter encore les tendances, mais qui est un des romans les plus solides qui aient paru depuis Balzac.

Sans doute il est spécieux d'étudier l'évolution d'une époque à travers un genre littéraire, puis à travers un autre, puis à travers un autre encore et ainsi de suite. Il eût été plus logique de noter chronologiquement toutes les manifestations morales quelles qu'elles fussent. C'est pour faciliter la clarté de notre étude, pour éviter la confusion trop grande que nous avons

adopté la première méthode qui a le tort d'être toute conventionnelle. Peu à peu pourtant nous verrons comment les chapitres s'unissent et s'harmonisent et comment nous pouvons dresser une synthèse très nette de notre travail si complexe et si ardu.

Il ne restait plus à désirer après l'œuvre de Bourget qu'une œuvre vraiment catholique et accessible à tout le public, aussi bien au peuple qu'à la société polie et instruite. M. René Bazin essaya de nous la donner. Qu'un contremaître de la critique — l'expression est de M. Pierre Vimal — ait cru plaisant de rabaisser au niveau d'une » banalité distinguée » M. René Bazin, cela n'est pas d'une importance si grande qu'on doive y prêter attention. Qu'un homme d'ordinaire perspicace et averti se soit, à son endroit, laissé aveugler par une mesquine passion d'anticléricalisme dissimulé, peu nous importe ! M. René Bazin n'en est pas moins l'auteur du vrai roman moralisateur et moral. Sociologue assez avisé, il s'est préoccupé de donner au peuple des éléments de distraction intellectuelle qui sont en même temps des éléments de formation morale. *De toute son âme, La Terre qui*

meurt, Donatienne sont de belles actions qui honorent M. Bazin. Parce qu'il n'a jamais voulu surprendre les hommes en flagrant délit d'ignominie, parce qu'on ne rencontre pas chez lui « cette manière dure de parler de la misère, cette brutalité de touche dans le portrait des pauvres gens toujours représentés comme des êtres d'impulsion, esclaves des instincts, des hérédités et des passions, cette tendance à considérer l'ouvrier comme une machine à boire et à faire les grèves », on le trouve fade et banal. C'est qu'on n'est plus digne de le comprendre et que depuis longtemps on a perdu le chemin de la source de toute vertu, de toute foi et de toute espérance. Il n'en est pas moins avéré que ses livres sont de beaux livres, pas très profonds, mais nobles, pas très vigoureux, mais poétiques, significatifs de nouvelles tendances et méritoires.

Parmi les vingt-cinq ou trente mille romans qui sont parus depuis trente ans, d'autres étaient dignes d'être mentionnés ici, mais nous n'avions pas la prétention de faire un catalogue. Beaucoup, du reste, s'en sont allés obscurs et souvent malfaisants dans le gouffre sans fond de l'oubli.

Qu'ils n'en sortent plus ! Et que les quatre ou cinq mille écrivains qui exercent leur imagination à amuser celle d'autrui se souviennent qu'une seule chose importe, savoir le bien qu'ils peuvent faire. Aujourd'hui plus que jamais ils n'atteindront le seul succès désirable qu'en prenant au sérieux leur rôle de magistères, d'éducateurs et d'apôtres.

LES TENDANCES SOCIALES DU ROMAN CONTEMPORAIN

Notre littérature gronde. Peu à peu se poussent, à force d'énergie, des écrivains qui se sont donné pour mission de créer dans la masse une atmosphère d'anarchie morale d'où ils espèrent voir sortir un jour une ère de pacification et de prospérité. Lentement, patiemment, généreusement aussi ils font des travaux de sapement et de mine. Et ce qu'ils veulent détruire, c'est notre état social qu'ils trouvent défectueux, c'est notre organisation politique qu'ils tiennent pour tyrannique, c'est la religion catholique qu'ils estiment bâtarde, aveugle et banale, c'est tout l'acquis du passé qu'ils ne prennent que pour un amoncellement séculaire de préjugés et d'erreurs. Ils ont des idées chaudes, des intentions admirables et ce sont des sectaires qui veulent

fonder la fraternité humaine sur des crimes. En Russie, Gorki avec sa littérature d'alcool et de taverne, Tchekov avec ses histoires étrangement vivantes de va-nu-pieds et leurs pareils ont préparé depuis quinze ou vingt ans la révolution qui est en train de s'accomplir dans l'empire du tsar et de Tolstoï. En France, de nombreux romanciers de tempéraments et de talents très divers s'emploient de même à faire grandir dans les cerveaux populaires les idées d'indépendance, de religion naturelle et de liberté du mal. Certes, ce serait une folie de vouloir dénier aux intellectuels le devoir de s'informer des besoins de la foule, de faciliter, par une active propagande de principes généreux, les réformes sans lesquelles une société n'a pas plus le droit que la possibilité de se maintenir prospère. Mais il faut estimer pour dangereux et criminels les écrivains qui mettent leur intelligence au service des chimères sociales. Aimons-les pour leur ardeur et leur sincérité, mais craignons-les parce qu'ils nous trompent.

Zola, à étaler devant nos yeux ses ouvriers sales et ses paysans repoussants, Zola qui semble avoir abominé le peuple et qui finit lamen-

tablement dans un socialisme puéril, était bien moins subversif que nos auteurs d'à présent, le talentueux Camille Lemonnier par exemple, qui imaginera aisément une intrigue attirante sous les bleus d'un ciel magnifique, au sein d'une nature riche et féconde où règne une sympathie universelle. Car c'est bien là toute la réalisation du rêve intellectuel de la fin du XIXe siècle. Sous ce régime doré, dans l'Ile Fortunée qu'ont enfantée des imaginations en délire, le travail est libre et l'exemple du travail matériel vaut cent mille fois les produits scientifiques de l'intelligence. Le travail libre, c'est le mirage qu'ont créé des chercheurs de quintessence pour amuser les rêveries alcooliques des paresseux et des révoltés. Le travail libre dans l'Etat libre, la fraternité dans la communion du bien, pauvres chimères, baudruches qui éclatent à les trop gonfler ! Ah ! comme nous sommes bien loin d'avoir atteint ce degré de sociabilité ! Mais après tout, nous sommes naïfs ! peut-être le verrons-nous, ce jour de la lumière parfaite ! Ah ! alors, il faudra les remercier à deux genoux, ceux qui en auront su hâter la venue : ces pitoyables ouvriers qui bouquinent à la lueur fumeuse de

bougies à un sou et qui bâtissent des républiques idéales en lisant des philosophes qu'ils ne comprennent pas ; ces pauvres bougres lamentables de sincérité et d'aveuglement qui se font, à la sortie de la Bourse du travail, des doctrines sociales en volant par ci par là des idées creuses à des brochures imprimées dans des caves ; le *Ragu* de Zola, abruti par un esclavage invraisemblable et qui ne rêve qu'indépendance, vengeance et paresse ; le *Galafieu* d'Henry Fèvre, qui voudrait vivre la vie du moindre effort et qui se refuse à fournir un labeur commandé par une hiérarchie stupide ; les primaires incomplets qui se tiennent pour des apôtres parce qu'ils ont entendu Anatole France ; les artisans autodidactes, dont on a savamment préparé la colère, en leur montrant partout la misère, cerveaux prétentieux et étroits et pourtant supérieurs à la moyenne des cerveaux voisins, âmes qui ont une volonté de vivre mieux consciente mais qu'on a bernés, malheureux disciples, ridicules et convaincus, de Rousseau et de George Sand ! Eh ! oui, ce sont bien ces ouvriers des nouvelles couches qui nous préparent l'avenir éblouissant dans lequel s'agiteront les superbes

individus, animaux aux muscles saillants, superbement sauvages, fauves par conscience, égoïstes par respect de la liberté d'autrui, indépendants jusqu'à ce qui ne sera plus ni le vol ni le crime, mais qu'on ne peut pas appeler encore d'un autre nom, que nous laisse prévoir Georges Eeckoud ; en ce temps de suprême civilisation on ne contiendra plus ses instincts naturels, puisque combattre ses passions, c'est abâtardir l'humanité !

Ah ! certes, pour arriver si haut, il faudra encore beaucoup de meetings et beaucoup de conférences comme en décrit Jean Vignaud (1). Il faudra que beaucoup d'Anatole France prêchent leur parole de beauté et de haine dans beaucoup de clubs, et que beaucoup de romanciers en fassent encore beaucoup de descriptions. Mais la foi soutient ; ce temps viendra : alors plus d'ivrognerie, plus de harangues creuses, plus de puériles manifestations d'auditoires mal informés devant des orateurs qui le sont trop, plus de facéties de gamins et de réflexions saugrenues de femmes devant les beaux mouve-

1. *Les Amis du Peuple,* 1 vol. in-16. Fasquelle, éditeur, Paris.

ments de pédants-apôtres, mais une harmonie splendide des cœurs et des intelligences : les ouvriers, les intellectuels, les femmes, les bêtes, les oiseaux, les plantes, les batraciens se confondront et s'aimeront dans une « végétation » universelle, sereine, magnifique et consciente.

La possibilité de cette grandiose humanité dont on n'est pas sûr qu'elle ne soit que de l'animalité ou, comme ils disent, une simple végétation, ne s'impose malheureusement pas à tous les cerveaux. Il est des romanciers aussi pour crier gare aux rêveurs, leur montrer le Christ aux bras ouverts et leur promettre mieux que leur fraternité végétative, de la charité, de l'amour, du sacrifice : M. Jacques Debout (1) avec d'enfantines prétentions de style, avec de la naïveté, de l'inexpérience et trop de facilité, mais aussi avec de la chaleur, de la verve et du sentiment vient d'avoir l'audace de placer, pour la première fois, un anarchiste dans un roman catholique. Et de cela il faut le féliciter, parce que justement il semble que des auteurs timo-

1. *Le Monde des vivants*, par JACQUES DEBOUT, 1 vol. in-12 de 296 pages. Beauchesne, éditeur, 117, rue de Rennes, Paris.

rés avaient craint, jusqu'ici, de camper, en plein milieu chrétien, un être fait de violence, de sophismes, de générosité et d'ardeur. Tandis que les Rosny, Paul Adam, Mauclair, Henry Bérenger, Victor Barrucand, François de Nion et d'autres abusaient du personnage, il ne se trouvait pas chez nous d'auteur qui consente à s'en servir.

M. Jacques Debout s'est présenté et a raconté, avec une plume ardente de catholique, l'histoire à la vérité pas extrêmement solide d'un anarchiste qui s'appelle assez puérilement Jacques Néant. Jacques Néant est allé prêcher la bonne parole à Saint-Jean en Normandie. Avant sa conférence, il s'est reposé dans le « bois des Vierges » où une jeune fille cueillait des fleurs pour le mois de Marie. Pour être anarchiste on n'en est pas moins homme. Jacques Néant trouve l'apparition charmante, « s'avance doucement vers elle comme s'il eût craint d'effaroucher un cygne », lui parle, lui cueille des fleurs et s'en éprend. Et c'est cet amour qui le ramènera au pied de la Croix. On aurait tort de croire que le livre a été fait uniquement pour tourner autour de cette banale et

naïve aventure. Elle n'est là, cette rencontre, que pour provoquer la conversion de Jacques Néant. Et il y a dans le récit de l'évolution du personnage quelqu'intelligence du mysticisme chrétien, des analyses assez poussées de sentiments humains, des pages d'une verbosité agréable, mais surtout une étude curieuse du travail de la grâce dans une âme droite qui se révolte, combat, cherche la vérité et la trouve très loin de son point de départ. Pourtant l'œuvre n'est pas forte ; elle manque absolument de maîtrise ; elle est trop chrétienne et pas assez observée, et c'est pourquoi le roman de l'anarchiste qui se convertit semble encore à faire. Mais elle est une superbe affirmation tout de même, dans sa naïveté, de la supériorité de notre doctrine de charité et d'amour sur la doctrine de vague harmonie et d'entente fraternelle que nous prêchent les intellectuels.

M. Huysmans, enfant terrible, a jadis écrit une phrase bien sévère, mais quelque peu juste sur la façon dont les catholiques ont accoutumé de se comporter en littérature : « Le jour, a-t-il dit, où le roman aborda les scènes de la vie réelle, décida le jeu des passions, devint

une école d'analyse, le parti catholique qui paraissait mieux préparé que tout autre pour lutter sur ce terrain que la théologie avait longuement exploré, se replia en désordre, se bornant à faire canarder, avec les vieilles arquebuses à rouets de ses troupes, les œuvres qu'il n'avait ni inspirées ni conçues. » M. Jacques Debout ne mérite pas ce reproche. Il a compris qu'il fallait s'approvisionner d'armes aux arsenaux modernes et il s'est avancé bravement à l'avant-garde, sur le terrain des idées, où il combat, avec une ardeur maladroite, mais sans trop de désavantage. Et c'est un heureux exemple qu'il donne aux plumes de bonne volonté, finement aiguisées et humbles servantes de la logique et de la charité.

Nous sommes à une époque troublée. Un travail latent de reconstitution sociale s'accomplit qui sera sans doute d'une extraordinaire importance. Pourquoi les romanciers catholiques, qui doivent être moins que tous autres des amuseurs, n'iraient-ils pas eux aussi jusqu'au lit des malades prendre les observations qui nous permettraient de prévoir, de conjurer et de guérir le mal moderne? C'est au peuple surtout qu'il

faudra s'adresser d'abord pour juger de l'état de notre société. Nombre d'écrivains l'ont reconnu déjà, et ce n'est pas osé de dire que pas une époque de notre littérature n'a jamais enregistré plus d'études sur la vie populaire que les dix dernières années. Récemment l'Académie de Goncourt couronnait la *Maternelle* (1) de M. L. Frapié, une œuvre de talent, mal composée et qui manque de morale apparente, mais aussi un livre qui est un des documents les plus précieux et les plus exacts que nous avons sur le peuple faubourien de Paris dont le jugement moral est depuis longtemps atrophié par la misère. Un catholique sans doute aurait éclairé ces étranges et vivantes pages d'un peu plus d'espérance, d'un peu plus d'idéal, mais il aurait été obligé d'en admettre les faits et les constatations.

Un autre écrivain qui, dans le monde des idées morales, habite très loin de cette revue (2), M. Gustave Geffroy, a mené de même une enquête courageuse sur la vie de nos quartiers excentriques. Le livre s'appelle *l'Apprentie* (3).

1. Librairie Universelle, Paris.
2. L'article parut dans la *Revue Générale*, de Bruxelles.
3. Un vol. in-12 de 320 pages, Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.

C'est un roman consciencieux, étudié, plein d'intentions loyales. L'auteur a notamment donné, sous le titre de *Comédies et tragédies de faubourg*, une série d'observations vécues qui constituent, sans autres commentaires, un réquisitoire effrayant, sinon contre notre état social, du moins contre notre état moral. Il signale un drame rue d'Allemagne : Des gardiens de la paix ont trouvé un cadavre baignant dans le sang. C'est celui d'un jeune homme de vingt-six ans, habitant les Prés-Saint-Gervais et qui avait eu dans la nuit une querelle avec la fille Momon qui a établi son quartier général amoureux sur le rond-point de la Villette. Il en reconstitue la scène et essaye d'analyser les instincts en présence. Il raconte encore qu'une fille publique fut assassinée pendant la nuit d'un samedi à un dimanche. On l'appelait la Chinoise pour son teint jaune et ses yeux longs, et c'était une lamentable pauvresse. Il énumère les uns après les autres les motifs sociaux de ce crime. Il dit encore comment six copains des fortifs firent le pari de jeter dans la Seine la fille Aline-Françoise Levot. L'enjeu était un *champoreau :* mixture de café, de rhum et d'absinthe, etc. Ces

pages sont d'autant plus navrantes que l'auteur socialiste, anticlérical, presque anarchiste ne nous laisse même pas l'espoir de voir poindre l'ère de fraternité dont nous parlions plus haut. Un catholique aurait eu plus de chances d'expliquer les causes de cette misère et d'en trouver le remède. Jadis M. Paul Renaudin dans ses *Silhouettes d'humbles* (1) a donné, lui aussi, des esquisses de vie populaire. Elles sont autrement reposantes, malgré qu'elles dénoncent la corruption de nos bas-fonds. On y trouve l'histoire de la femme que son amant « lâche » avec son enfant, et celle de la fille qui gagne son argent comme il ne faudrait pas, ce qui, en soi, n'a rien de très édifiant. Mais au travers passent des bouffées de résignation, de repentir et d'espérance chrétienne qui sont des solutions justes de problèmes difficiles. L'auteur a compris qu'en changeant la morale on changera l'état social, et que ce n'est pas en amusant le peuple avec des chimères qu'on le rendra meilleur. Une large floraison d'universités populaires, de cercles d'études et de patronages se sont donné

1. Perrin, éditeur, Paris.

pour mission d'instruire les villes. Quand on n'y prêche point l'irréalisable et qu'on s'y soutient par beaucoup de charité, ils peuvent être en effet des sources vivantes où l'on viendra s'abreuver et prendre des forces pour lutter contre la misère que dénoncent nos romanciers.

Le Robert de Pechanval (1) de M. Yves Le Querdec est un grand chrétien qui, connaissant le mal, tâche à le guérir par le seul Évangile. Il a des ardeurs très imprudentes de néophyte, mais il va au peuple de toute son âme. Il a un sens aiguisé des besoins modernes avec une assez grande inexpérience des hommes. Il aime son prochain *comme lui-même* pour l'amour de Dieu, ce qui est la chose difficile en ce bas monde. Et s'il se sépare de son milieu et de ses amis, ce n'est pas qu'il les méprise, c'est qu'il démêle ce qu'il y a de bien, de moins bien et ce qu'il y a d'inférieur dans l'éducation bourgeoise. C'est un catholique-social dont on pourra, si l'on veut, ne pas accepter la façon de comprendre prati-

1. Dans le *Fils de l'Esprit*, 1 vol. in-12. Lecoffre, éditeur, 90, rue Bonaparte, Paris.

quement l'action rayonnante, mais qu'on doit estimer pour sa belle et chrétienne générosité. C'est loin de Paris qu'il travaille, en pleins champs, non loin du pays de Jacquou, le Croquant.

Jacquou le Croquant est le héros d'un roman de M. Eugène Le Roy, le plus puissant de nos romanciers régionalistes (1). Le père de Jacquou était un pauvre diable de paysan qui fut condamné aux travaux forcés pour avoir tué un garde-chasse qui le tyrannisait ; sa mère devint une pauvresse qui se chauffait de bois mort, habitait des huttes abandonnées et gagnait quelques sous la semaine. Et lui-même fut un errant qui s'éleva seul en pleine nature sous les coups de fouet d'une société corrompue, jusqu'à ce qu'il fût recueilli par un curé ; mais ce curé était trop bon, trop généreux, trop splendidement charitable pour que M. Le Roy, anticlérical mesquin, le laissât dans le cadre orthodoxe de la hiérarchie ecclésiastique. Son évêque et ses pairs qui haïssent sa bonté le forcent à quitter sa soutane et sa paroisse et le réduisent à se

1. *Jacquou le Croquant*, par EUGÈNE LE ROY, 1 vol. in-12. Lévy, éditeur, Paris.

réfugier dans un triste et vague socialisme. M. Eugène Le Roy, parce qu'il a beaucoup de talent, a cru faire une œuvre-type et montrer définitivement comment et pourquoi le peuple doit s'émanciper. Malheureusement, il a rapetissé son livre au niveau d'une œuvre inspirée par la passion. C'eût été un très beau et un très grand livre, si l'auteur ne se fût pas oublié à raconter d'absurdes et puériles histoires d'Enfant-Jésus mécanique, d'oubliettes en 1830, et d'évêque inquisiteur. Du reste, malgré tous les détails jolis de ce roman, l'observation en est fausse, ou à peu près, d'un bout à l'autre. L'auteur a eu l'intention formelle de nous tracer la vie du paysan du centre au commencement du XIXe siècle. Pour faire éclater l'exagération et les erreurs dans lesquelles il est tombé, il suffit de comparer *Jacquou le Croquant* à la *Vie d'un simple* (1).

La *Vie d'un simple* n'est ni plus ni moins l'autobiographie d'un paysan authentique du Bourbonnais. C'est une œuvre vécue et proba-

1. Par Emile Guillaumin, 1 vol. in-12. Stock, éditeur, Paris.

blement le document le plus complet que nous ayons sur l'existence des gens attachés à la terre. L'auteur est socialiste. Depuis longtemps il a abandonné toute pratique religieuse ; il ne se pique pas de libéralisme et il n'est pas susceptible de tendresse pour les catholiques. Je ne sache pas pourtant que, si autorisé qu'il soit, il ait avec la violence de M. Eugène Le Roy critiqué l'influence cléricale et bourgeoise. Certes, en tant que métayer, il ne regarde pas toujours le propriétaire d'un bon œil. Et, pour son curé, il le croit plus à l'aise qu'il ne doit être. Mais il est sensé, et, après tout, il reste assez indulgent pour les fautes des bourgeois. Il est né cependant à la même époque que Jacquou le Croquant, aux entours de 1823, dans une ferme de la commune d'Agonges, non loin de Bourbon-l'Archambault. Chaque caste a ses tares particulières et on ne saurait nier que les classes dirigeantes n'aient abusé de leur supériorité. Mais il est non moins évident que ni M. Eugène Le Roy, ni M. Emile Guillemin n'ont rien fait, en publiant leurs ouvrages, pour améliorer la condition du peuple ou même l'évangéliser utilement.

Les romans rustiques de M. René Bazin ont une autre portée sociale. Il n'est nullement besoin de rappeler *De toute son âme* et *La terre qui meurt*. Mais il est de toute opportunité de citer l'œuvre infiniment intéressante que M. Jean Nesmy vient de publier à la librairie Delagrave, à Paris. M. Jean Nesmy procède de M. René Bazin et de M. Pouvillon, mais il est beaucoup mieux que leur disciple.

Le roman de M. Jean Nesmy s'appelle *l'Ivraie* et, c'est une des plus jolies choses rustiques qu'on puisse lire. Du premier coup l'auteur affirme un talent des plus gracieux qui le place en très bon rang parmi nos écrivains de terroir, les Louis Boulé, les Anatole Le Braz, les Detharé, les Billaud. Il a réalisé pleinement le roman populaire comme le comprend M. Bazin, c'est-à-dire une œuvre d'art moralisatrice, élément de distraction, mais encore plus élément de formation. Il sait la valeur de la morale. Et ce qu'il prêche, ce n'est pas la révolte, mais au contraire les grandes vertus du christianisme.

Se désintéresser, en littérature, des problèmes qui touchent à la constitution même de notre société serait une faute, à l'heure actuelle. On

l'entend si bien, qu'aujourd'hui les questions sociales saturent l'atmosphère. Les femmes y prennent goût et les jeunes gens, dès le collège. Il faut profiter des tendances du public pour agir directement sur la nouvelle curiosité qu'il s'est faite. On ne peut plus guère poser les problèmes sociaux, dans le roman, comme George Sand les posait. Mais on peut les poser comme Maurice Barrès, René Bazin ou Jean Nesmy (1). S'introduire dans le monde ouvrier, regarder le capital et le travail en face, non pas prétendre qu'une usine ou une grande exploitation agricole appartiennent à tout le monde sauf à leurs propriétaires, non pas enseigner la grève aux ouvriers, mais éclairer la conduite des hommes de la lumière de l'Evangile, c'est une belle tâche. Les lecteurs cherchent dans les livres quelque intérêt de l'humanité présente. Eh bien! attirons leur attention sur les solutions catholiques. Il y a autre chose à faire qu'à prêcher la haine des

1. Depuis que cet article a été écrit (mars 1905), il s'est formé tout un cycle de romans qui essayent de définir le rôle social du prêtre dans la société contemporaine. Plusieurs sont remarquables. Cf. Jean Nesmy: *La lumière dans la maison.* — Jean de la Bretonnière : *Cœur d'apôtre*, etc.

classes, l'opposition des races, les conflits divers qui peuvent éclater entre les droits de l'individu et ceux de la société. Il y a un autre champ de labeur que l'anarchie. A quoi bon déplacer l'axe de la morale ? Il siérait de se pénétrer plutôt de cette hypothèse qui sera une réalité : que l'humanité n'est pas près de renier l'idéal séculaire qu'elle s'est fixée aux débuts de l'ère chrétienne et qui est fait d'une foi généreuse en Dieu-Providence, juste et bon, et que, mêmement, elle continuera de s'intéresser au cortège indéfini des sentiments chevaleresques qui naissent de cet idéal.

LITTÉRATURE ET MAITRES D'ÉCOLE

Il y a cinquante ans, sous les ministères les plus tranquilles de notre troisième République, les gens qui daignaient encore vivre à la campagne en ont connu : c'étaient de petits vieux dignes et proprets qui portaient quelquefois des lunettes et quelquefois une calotte de velours, ou bien c'étaient encore de menus « bourgeois » à paletots, sans prétention, qui sonnaient la classe à 8 heures et le catéchisme à 11. Ils étaient considérés en leur paroisse pour ce qu'ils étaient de bonne vie et mœurs et on les invitait à la table de M. le curé et à celle de M. le notaire. Ils ne faisaient point de politique par distraction et se contentaient, la tâche finie, de risquer une réussite chez le maire ou le receveur des postes. Ils n'avaient point d'ambition et mouraient sur place, contents d'avoir vécu en faisant

le bien, car ils faisaient le bien. D'aucuns étaient philosophes et d'autres musiciens. Il y en avait qui savaient l'archéologie et quelques-uns la botanique. Les plus malins étaient entomologistes et tous étaient jardiniers. C'étaient aussi des hommes d'utile conseil vers qui les jeunes gens qui n'avaient point de lectures se rendaient pour écrire bellement à l'objet de leur pensée. Le dimanche, à la messe, ils paraissaient avec un gros livre qu'ils lisaient pieusement à moins qu'ils ne chantassent. On les aimait parce qu'ils étaient bons ; on les estimait parce qu'ils n'avaient point d'orgueil ; on recourait à eux parce qu'ils étaient souvent instruits, intelligents et laborieux ; on les enviait un peu, parce que, étant secrétaires de mairie, ils avaient le privilège, à la cérémonie du mariage — du moins était-ce la coutume en mon pays, — d'embrasser paternellement la jeune mariée. On en comptait par département une bonne vingtaine qui étaient de toute première valeur. C'est des régents dont je parle.

Bonnegent ! ils sont loin les maîtres d'école d'autrefois. Par modernisme, on a remplacé le vieux mot qui était joli et populaire par un

autre qui est savant et lourd, et le régent est devenu M. l'instituteur : c'est plus démocratique. Ils sont loin les régents de l'ancien temps. On les a vu charger leur maigre mobilier sur des charrettes paysannes, et cahin-caha, ils s'en sont allés abriter leur retraite en de petites chaumières à volets verts. Quelques-uns, les moins déprimés, les plus résistants, ont été relégués dans des hameaux perdus, pourchassés qu'ils étaient par les « délégués », et puis disgraciés, souvent révoqués. En matière de gouvernement, cela s'appelle l'épuration. La place est donc restée à des promotions plus jeunes. M. l'instituteur est aujourd'hui un homme audacieux, il va tête levée, ne fréquente plus l'église et fait des conférences. Dieu sait qu'il ne chante plus au lutrin, mais il beugle l'*Internationale*. C'est quelqu'un, savant et primaire, éloquent et ridicule, politique et encombrant. Au reste, chacun le frôle assez pour qu'il soit utile d'insister sur sa physionomie si commune et si connue.

Le nouveau livre — c'est un roman — de M. Jean Nesmy : *les Égarés*, oppose en une sorte de haut relief travaillé avec un grand souci d'art le régent qui se meurt et l'instituteur 1906 qui

s'agite. Et, en vérité, il faut avouer que le roman, depuis quelque temps, sert à d'étranges choses. Tantôt il est politique et tantôt il est social, tantôt philosophique et tantôt théosophique, voire il est symbolique. Il y a plus, Aurélien Scholl, qui eut l'idée, en sa jeunesse, d'écrire le *Manuel du parfait romancier* et qui s'entendait en la matière, puisqu'il étudia la composition du roman d'après les auteurs les plus renommés depuis Apulée jusqu'Alexandre Dumas inclusivement, en découvrit un, sur la fin de sa vie, qui était botanique. C'est sans doute qu'on s'est aperçu un jour que le roman romanesque s'anémiait et qu'il devenait très vieux à force d'être toujours le récit de la passion de la petite dame très bien pour le monsieur très bien ou du monsieur très bien pour la petite dame très bien ou de la petite dame très mal pour le monsieur très bien ou du monsieur très mal pour la petite dame très bien ou du monsieur très mal ou réciproquement. On épuisa ainsi toutes les combinaisons romanesques susceptibles d'exister, et puis un jour ce fut fini et le souci de créer une œuvre utile en vint à poindre les romanciers

scrupuleux. M. Bourget, un des premiers, se mit à faire psychologique, M. Rod fit social et tel autre fit démocratique, M. Jean Nesmy, lui, fait patriotique. Oui, patriotique, ne vous en déplaise.

— Alors c'est le roman du franc-tireur, un monument avec quelques lampions et beaucoup de drapeaux aux fenêtres et la *Marseillaise* à l'intérieur ?

— Fi, mesdames, le beau dédain ! Vous n'y êtes point. Le patriotisme de M. Jean Nesmy est sentimental et raisonnable, poudré de jolie littérature et coquet comme un officier de chasseurs.

— Comme un officier de chasseurs ?

— Je veux vous prendre, mesdames, et n'en fais point mystère, par votre petit côté faible.[1] Et puis je vous dirai que l'auteur est gâté des fées...

— Des fées ?

— Oui, mesdames, des fées. Et la fée sa marraine, la fée « bénisseuse » lui apparut, la dernière fois, sous les traits du plus pénétrant des critiques contemporains, M. Faguet.

1. L'article parut dans une revue de dames, *La Femme contemporaine*, en octobre 1906.

— De M. Faguet, vous moquez-vous ?

— De M. Faguet, qui consacra à M. Jean Nesmy un bel article dans la *Revue latine*, huit pages ensorcelées qui firent que, dès lors, M. Jean Nesmy fut regardé par les bons esprits pour un bon écrivain. C'est de quoi personne ne doutera plus qui lira *l'Ivraie* (1) d'abord et *Les Égarés* ensuite.

Les Égarés, ce sont les instituteurs, les pauvres maîtres d'école, modèle 1906, qui se sont laissé prendre aux duperies internationalistes et collectivistes et ont perdu, avec la belle humeur, l'admirable humilité des régents. On les verra tout à l'heure s'agiter.

M. Castagne Philippe, né vers 1840, est donc toujours régent en Basse-Vézère. L'éphéméride en est à juin 1905. Le soleil luit quand l'histoire commence.

La maison d'école dormait, bercée par la voix traînante du directeur qui dictait à ses élèves une page d'orthographe tirée de la *Dernière classe* de Daudet. La chanson monotone des petits, épelant, syllabe par syllabe chaque mot du tableau de lecture, s'était tue dans la salle voisine. On n'entendait

1. Un vol., 3 fr. 50. Delagrave, éditeur, 13, rue Soufflot, Paris.

par intervalles qu'un bruit de sabots remués, une toux ou un rire étouffé, et toujours la voix montante et descendante de Philippe Castagne, qui, couvrant le grincement des plumes ou le froissement des feuilles tournées, continuait de dicter, voilée, tremblant un peu.

L'endroit s'appelle Tirelignol. Et si Dieu veut, Philippe Castagne, qui n'a pas d'ambition et ne songe qu'à s'effacer, y prendra sa retraite. Il y vit heureux quand y arrive, comme instituteur adjoint, un de ses anciens élèves, Jean Luquet, Jean Luquet, lui, est de la nouvelle génération, de celle qui a renié le drapeau tricolore pour brandir le drapeau rouge. Luquet, du premier jour, ne songe guère qu'à diriger l'école, administrer la commune, jouer un rôle notoire. M. Castagne a une fille, Martiale, qui a beaux yeux et jolie dot et qui a bien l'air d'aimer Courréguélongue, l'autre adjoint, un pauvre diable qui bégaye, mais qui cache sous des dehors vulgaires une âme droite et beaucoup de bon sens. Martiale est jeune, elle oublie Courréguélongue, se laisse prendre aux belles déclarations de Luquet, de ce Luquet qui, pourtant à chaque page du livre, devient de plus en plus frondeur, mauvais esprit, sec-

taire et antipatriote, de ce Luquet que seule devine Benoîte, la femme admirable et modeste de Philippe Castagne.

Il faut que Luquet fasse une violente conférence antimilitariste à Tirelignol pour qu'enfin son directeur ouvre les yeux. Il faut, pour que Castagne juge de l'étendue du mal, qu'il assiste à une réunion de cette *Amicale* qu'il a fondée pourtant, mais qui est devenue prétexte à propagande socialiste. Il faut que l'inspecteur d'Académie vienne, au cours d'une enquête, couvrir de son indulgence la faute de Luquet pour qu'une immense tristesse s'empare du régent. Il y a trois ou quatre scènes où le vieux maître éclate en sanglots patriotiques et qui sont superbes d'émotion et de noblesse. A la fête de l'*Amicale*, assis dans un coin, déconcerté, pleurant. il songe à ce qu'a été sa jeunesse. Et quand il se retrouve seul dans la rue ,le découragement le prend de sa vie inutile et de ses efforts vains:

La sensation du grand air, le soulagement de ne plus entendre bruire à ses oreilles le vacarme de la salle, chassèrent peu à peu le sang qui s'était amassé dans son cerveau, et l'exaltation de sa pensée, et l'étourdissement de la surprise passèrent à mesure...

Physiquement, il se sentait détendu, apaisé. Mais au moral, la fièvre tombée, il vit plus nettement encore l'audace des propos tenus, les progrès redoutables de la propagande internationaliste... Et il dut s'avouer, tant désolé qu'il fût et quoi qu'il lui en coutât, que ce mal honteux, que cette gangrène, dont quelques esprits taxés de malveillance accusaient l'école d'être infectée avaient en effet des racines dans le corps enseignant.

Il souffrait à la fois dans sa fierté d'instituteur et dans son orgueil de fils de France. Il souffrait également dans sa joie d'homme libre et dans son esprit pondéré d'homme intelligent, qui raisonne. Il souffrait dans ses souvenirs de voir dénigrer l'héroïsme de notre résistance en 1870, afin de mieux exalter la honte sanglante de la Commune. Il souffrait dans ses morts... Il souffrait pour ses illusions évanouies... Il souffrait parce qu'il aimait le courage militaire, l'honneur, la gloire, l'énergie, tout ce qui fait la vie grande d'un peuple. Il se sentait envahir d'une émotion violente, faite autant de révolte que d'amertume et de dépit. Il marchait les yeux bas, à peine assez ouverts pour le conduire sur la route, et presque entièrement fermés sur le songe intérieur. Les rides de ses joues n'avaient plus leur lumineux sourire de bonté, leurs traits profonds ; leurs sillons nets, qu'aucune douceur ne cherchait plus à effacer, marquaient que plus loin et plus bas dans son cœur l'homme agitait des soucis graves. Sa démarche était lourde

et pesante et son dos se voûtait. Il lui semblait que dans l'air empesté de cette ville, aux rues étroites et sales, il respirait une odeur de massacre ; et, quand il détournait la tête de son chemin, il croyait voir l'envie, la jalousie, la haine des classes et des partis, le mépris de la vie, toute la série des instincts vils et meurtriers, que soulèvent dans le peuple les démagogues de nos jours, empreints sur les figures des passants. Et il lui tardait de rejoindre son lointain village, de regagner l'ombre étroite de son clocher d'où tombaient à toute heure le calme sur les cœurs, la bonté sur les âmes, où tout prêchait, au contraire, l'amour, la concorde, l'ordre et la paix parmi les hommes.

Après la conférence de Tirelignol, absous par ses chefs, Luquet pose sa candidature au Conseil départemental avec un programme révolutionnaire. Arrivé premier au ballottage, son succès définitif paraît assuré, lorsque Castagne, dans un élan de patriotisme, se décide, malgré Benoîte et en dépit des risques qu'il court, à se présenter au second tour contre son adjoint. C'est la lutte entre l'ancienne école et la nouvelle, lutte suprême en Basse-Vézère du patriotisme contre l'internationalisme. Et Martiale souffre en son cœur. Castagne triomphe à quel-

ques voix de majorité. Le vieux maître n'a plus néanmoins sa confiance d'autrefois. Qui sauvera l'école ?

Luquet, battu, sent que Martiale va lui échapper encore. Vaincu dans ses ambitions, le sera-t-il aussi dans son espoir de mariage ? Il tente un dernier effort et veut faire violence à la jeune fille. C'est Courréguélongue qui délivre Martiale. Luquet n'a plus qu'à partir. On l'envoie en disgrâce dans un hameau perdu de la montagne. Le courrier l'emmène un soir dans la brume :

La voiture s'enfonçait toujours plus dans le brouillard, mêlant la plainte de ses ressorts au tremblotement mélancolique et léger de ses grelots. La campagne défilait des deux côtés au petit trot, d'une allure lasse et monotone. La route se perdait devant, à cinquante pas, dans la buée. L'obscurité tombait à pleine ombre ; on s'arrêta pour allumer la chandelle du falot. Au même moment, une bande de gamins qui revenaient de l'école, déboucha par un chemin de traverse tout fumant de vapeur.

Ils reconnurent, à la lueur de la lanterne, l'adjoint exilé de Tirelignol. Et Fanton, dit le Futé, qui tenait la tête, et les autres qui suivaient, et Alsace, qui fermait la marche, par façon d'outrage et manière de réparation, après qu'ils eurent passé, d'une seule voix, acclamèrent longuement la patrie de

France... La voiture repartit, la clameur se renforça, devint plus nourrie et plus vibrante. Le feu du falot tremblait au tournant, comme une étoile trouble à grands rayons dans la brume de la route, que le cri montait toujours, le cri d'union devenu le cri de discorde, mais aussi le cri impérissable d'amour et de vie, le cri de l'âme et de l'énergie françaises : Vive la France !

Cette analyse ne donne point l'idée de l'émotion et de la vie de ce livre. Il y a des pages qui sont d'une rare maîtrise. Je cite la *Leçon de patriotisme à l'école* de Philippe Castagne, *l'Arrivée de l'inspecteur*, qui est d'un joli réalisme, et combien d'autres. Ce qui en fait le grand charme, c'en est l'écriture élégante, claire, précise, rythmée, qui s'adapte avec souplesse aux récits, aux descriptions, aux souvenirs. Ici, elle est distinguée, lente, harmonieuse. Là, elle devient plus enveloppante, se prête aux couleurs et aux lignes ; ailleurs, elle procède par petites phrases menues, savoureuses dans leur brièveté. Philippe Castagne raconte sa vie :

Mon père était tonnelier : la vigne donnait en ce temps-là ; ce n'était point comme de nos jours... La famille avait quelque argent ; j'étais fils unique ; le

régent du pays était content de moi. On me met six mois au collège ; j'entre le premier à l'Ecole normale; j'en sors de même. Me voilà adjoint à Combeyrac, à deux petites lieues de chez moi ; j'ai 500 francs de traitement, une misère pour notre temps, une assez grosse somme pour l'époque.

On ne résiste guère à la grâce sans apprêts de cette langue simple, aisée et naturelle.

A chaque pas, il faut souligner les petites notations pénétrantes et prises sur le vif :

Par les fenêtres ouvertes, d'où tout à l'heure tombait la mélopée intermittente et grave de la dictée, sortait à présent tout un bruit de volière effarouchée et de coqs qui se battent...

Une carriole déteinte, lavée par les pluies, gémissante, attendait devant la maison d'école, les harnais déposés sur le dos d'une bête pacifique. Et le vent, dans la carriole, soulevait les poils d'une malle étroite, longue, bombée au couvercle...

L'ancien plissait la paupière, fermait l'œil à moitié, branlait la tête, secouait son dos voûté, et, caressant sa jument grise, dont la sueur faisait écume tout le long du harnais, ne se lassait pas de répéter :

Par là, on voit que M. Jean Nesmy a vécu la vie rustique avec intensité. Il sait la douceur

des matins clairs et la hantise des soirs quand « des abois de chiens traînent au loin dans le noir des vallées confuses ».

Au hasard, entre beaucoup d'autres morceaux, je cite ce tableau délicieux d'une sortie de classe :

Après un claquement de mains, ce fut le brouhaha, le tumulte joyeux de la sortie du soir, tout un défilé de petits bonshommes aux sabots sonores, aux chevilles nues, aux tignasses ébouriffées sous leurs bonnets troués, qui s'en allaient, se faisant des niches, se poursuivant, se querellant, riant, sautant avec une joie d'oiseaux dont la cage s'est ouverte. Rapidement, les classes se vidèrent, puis la cour, puis la place, puis les chemins du bourg qu'avait emplis un instant, au passage, toute cette gaieté écolière. Il ne restait plus que trois ou quatre gamins de villages proches, qui, ayant fait avec l'arrosoir, sur le plancher, de beaux huit entrecroisés comme des filles à la farandole, balayaient les salles avec tellement d'ardeur que la poussière, soulevée malgré l'eau, sortait par les fenêtres en fumée grise.

Je renvoie encore le lecteur à l'intime et fraîche description de l'école de Philippe Castagne.

L'auteur, du reste, n'est pas artiste seulement

dans le style, il l'est dans la composition. C'est un excellent architecte de roman. Il met de l'air, de la tenue et de la lumière dans ses chapitres qui s'enchaînent solidement. Il n'y a rien en appentis. Chaque détail sert à l'ensemble qui est un et logique. Et tant pis si d'aucuns trouvent que le caractère de Martiale est légèrement convenu et tant pis s'ils remarquent que l'intrigue d'amour est un peu en marge du sujet principal !

Ne sera-ce pas enfin piquer la curiosité du public que de lui confier qu'il y a quelque part en France un homme modeste entre tous, mais grand par le cœur, qui a eu l'honneur d'inspirer l'œuvre entière et de servir de modèle à Philippe Castagne? Par-dessus le livre, c'est à lui d'abord qu'ira ma sympathie et je sais qu'il n'y a point là de quoi déplaire à Jean Nesmy. Quand le régent vénéré feuillette les *Egarés*, il regarde avec terreur l'avenir et songe au passé avec attendrissement, mais surtout le village est encore là sous ses yeux, « l'école avec son préau, sa cour neuve sans un arbre, sans une ombre, ses grandes murailles blanches, aveuglantes et nues; ici, passé la grande pente de

la rue, la boutique de la mère Fayolle, la mercière ; plus loin, au point où la route forme l'estuaire, la place aux chevaux de bois, au marchand de pipes en sucre rouge ; puis le cimetière, puis la cure, puis l'église. A droite, la boutique du coiffeur. Un peu plus loin, une sonnette, des panonceaux qui luisent dans des feuilles d'ormes... » Et du côté de la première étoile, la route, la grand'route par où partit Luquet suivi par la clameur vengeresse des gamins : Vive la France !

En vérité, ce serait faire injure à la *Femme Contemporaine* que de supposer un seul instant que nous nous sommes complus à l'énumération des mérites des *Egarés* par simple dilettantisme littéraire. Notre but était d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une des questions sociales les plus troublantes de notre époque. Et c'est pour les documenter encore que nous leur signalons le livre de M. Bocquillon : *La crise du patriotisme à l'école* (1), livre courageux, solide et nourri de bon sens auquel l'Académie française vient de décerner un de ses prix les plus courus,

1. Colin, éditeur, 2, rue de Mézières, Paris.

et surtout les deux volumes suggestifs de M. Georges Goyau sur l'*Ecole d'aujourd'hui* (1). Dans le premier volume, M. Goyau avait montré l'instituteur se libérant du joug clérical au point de devenir l'anti-curé. Dans le second, il a nettement défini l'attitude maladroite de nos gouvernants traitant le maître d'école en souverain et celle de ce souverain prenant conscience de sa force et déclarant qu'il préfère à la France l'humanité. Avec beaucoup d'esprit, une rare pénétration et une singulière intelligence de notre état social, il a dénoncé le péril à coups de textes, et ce péril, il veut que l'Etat comme les particuliers le regardent en face.

Il a noté les disputes qui se sont élevées entre les instituteurs patriotes et les instituteurs internationalistes. Il a noté les escarmouches qui se sont produites entre l'Etat républicain et l'école laïque. Il a dit à l'Etat : « Prends garde, réveille-toi, protège les régents contre les sans-patrie. » Il a dit aux citoyens de bonne volonté : « C'est à vous autant qu'à l'Etat de vous organiser pour

1. Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

défendre l'école. » Et ce n'est point un des moindres mérites de l'œuvre de M. Goyau de conclure par des idées pratiques. Car, après l'exposé clairement construit qu'il nous donne de ce que voulait être, de ce qu'était, et de ce qu'a cessé d'être, au point de vue spécial de la formation patriotique, l'enseignement primaire de la troisième République, il nous reste la conviction qu'il faut très vite, chacun selon la mesure de ses forces, par des actes légitimes et légaux, empêcher que l'école primaire en France ne nous prépare des générations entières de collectivistes et d'internationalistes.

De même qu'il faut aller chercher dans l'*Ecole d'aujourd'hui* les documents qui peuvent éclairer la psychologie du beau caractère de Philippe Castagne des *Egarés*, de même c'est encore là qu'on trouvera l'explication de la mentalité d'un Luquet. Et c'est l'arrangement de ces petits faits historiques et de ces citations habilement enchâssées qui donne au livre de M. Goyau — comme du reste à toute son œuvre — cette saveur piquante et imprévue qui est faite de malice, d'ironie et de conscience,

La lecture de l'*Ecole d'aujourd'hui* accompa-

gnera donc avantageusement celle des *Egarés*. Celle-ci pose la question et celle-là la précise. Et l'une et l'autre s'illustrent réciproquement. M. Jean Nesmy et M. Goyau sont à féliciter grandement d'avoir mis au service d'une belle cause, l'un son talent de romancier, l'autre sa maîtrise de logicien, son intelligence profonde de sociologue et la plume éminente. Il nous plaît de les entendre pousser, chacun avee leur voix propre, le cri sauveur : « Vive la France ! »

JOSEPH AGEORGES

Univ. BIBLIOTHÈQUE Ottawa

TABLE DES MATIÈRES

Pages

L'Enclos de George Sand. *Préface* par Marguerite Ageorges d'Escola..... 3
Une amitié de journalistes : Latouche et Lourdoueix.... 11
George Sand paysan..... 68
Une partie de campagne au théâtre : Claudie.. 113
Pessimisme et littérature..... 124
Les tendances sociales du roman..... 161
Littérature et maîtres d'école..... 180

IMP. HENRI JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS.

1171x1 c

193

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

L 15 '81
JUN 24 '81
AUG 29 1988
AUG 18 1988

a39003 003293353b

CE PQ 2415
.A34 1910
COO AGEORGES, JO L'ENCLOS DE
ACC# 1226903